ALEXANDRE JARDIN

JUSTE UNE FOIS

ROMAN



GRASSET

ALEXANDRE JARDIN

JUSTE UNE FOIS

ROMAN



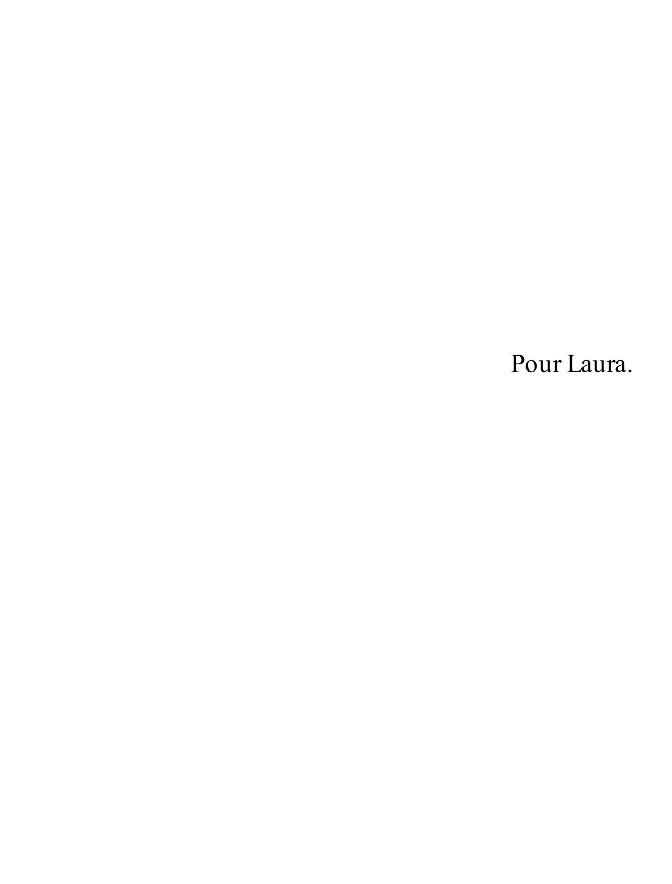
GRASSET

ALEXANDRE JARDIN

JUSTE UNE FOIS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS



Pour Laura.

1

Arnaldo avait toujours pensé qu'en aimant Hannah il accéderait aux premiers rangs de la vie. Auprès d'elle, il était convaincu que son existence serait décuplée, mordue à pleine grappe. L'époque leur appartiendrait. Chaque journée serait mieux fêtée que celle qui l'avait précédée. Fous de liberté, ils ne se résigneraient à rien, ni à l'échec ni aux frustrations qui éteignent l'enthousiasme. Ensemble, ils forceraient le sort et vivraient de grandes années. Le monde n'a-t-il pas été créé pour être étonné, bousculé et enchanté par les amants sûrs de leur accord ? Cette fille porte-bonheur lui avait donné de la passion, ce dérivé de la joie, dès la première minute qu'il l'avait désirée. Tout de suite, Arnaldo avait été si rempli d'elle, de sa beauté particulière et de son esprit enjoué, qu'il n'avait plus pu se laisser subjuguer par une autre femme – et il l'avait épousée.

Optimiste-né, Arnaldo professait que le hasard lui serait toujours favorable. Mais rien de ce qu'il avait cru possible

n’était arrivé. L’inattendu avait joué sa carte.

La rieuse Hannah avait été foudroyée par une maladie déroutante et obstinée. Au moment où Arnaldo pensait avoir obtenu la confiance de son épouse, l’esprit d’Hannah avait flanché et lui échappait. Installée dans leur salon de Manhattan, elle fixait d’un regard creux la falaise du One World Trade Center qui dressait sa façade neuve sur l’emplacement de Ground Zero. La tour émergeait des brumes cafardes de l’hiver new-yorkais, sorte de texture froide, stagnante, ponctuée de cris de mouettes et éclairée par un soleil moite. Hannah paraissait désoccupée du monde et couronnée de l’air d’absence qui va avec l’abus de somnifères. Leur fils Léonard – au nez si différent de celui de son père – sortait ses bijoux d’un petit meuble pour retenir son attention. Hannah regarda Arnaldo et, sans éprouver la moindre affection, lui lança en désignant leur garçon :

— Monsieur, est-ce qu’on pourrait se parler en privé avec ce jeune homme ?

Glacés par ces appellations anonymes auxquelles ni l’un ni l’autre ne s’habituaient, le père et le fils se dévisagèrent longuement. Depuis quelques jours, tout lien d’amour s’était évaporé du cœur d’Hannah. Elle avait cessé d’exister par les sentiments. Plus personne ne pouvait la rejoindre. D’un éclat lunaire, Hannah paraissait exilée dans on ne sait quelle fosse d’oubli. Une maladie cérébrale étrange la détraquait. De nouvelles lésions naufrageaient son cerveau, saccageaient sa mémoire et l’empêchaient de reconnaître les siens.

Hannah vouvoyait à présent Léonard, son fils de quinze ans.

Devant eux, les lignes verticales de New York disparaissaient sous la neige drue venue en trombe du Maine et du grand Labrador où le climat est souvent soumis à quelque excès. Arnaldo posa sa main sur la tête de Léonard et quitta leur salon avec le médecin qui, jusque-là, s'était tenu en retrait. Dans l'entrée, le spécialiste lui confirma qu'aucune chimie ne ferait revenir Hannah à elle-même, sinon celle du cœur. Ces embellies, rares, n'adviendraient que par la grâce d'associations mystérieuses, à la faveur d'ébranlements gouvernés par le hasard. Alors la diminution de sa mémoire se résorberait pour un temps, disparaîtrait même – qui sait ? On connaissait des cas où les retours de souvenirs étaient d'une grande précision. Articulant son diagnostic avec une lucidité amère, le médecin se protégeait de sa propre gêne. Ses formules lisses lui évitaient d'entrer trop en relation avec les proches de ses patients. Le désarroi des familles lui était à chaque fois pénible. La parade des sentiments n'était pas non plus l'affaire d'Arnaldo. Pourtant, débordant de chagrin, il fondit en sanglots devant le médecin au sourire factice. La biologie mettait en échec sa grande volonté ; et Dieu sait qu'il en avait dépensé pour les yeux bleu saphir de cette femme-là. Jamais cet Italo-Québécois ne parviendrait à posséder Hannah, comme si le cerveau de son épouse avait tenu à l'effacer, à déserter la vie qu'il lui avait proposée.

Au trente-quatrième étage, Hannah fronça les sourcils. Au

prix d’un effort mental extrême, elle s’efforça de remettre de l’ordre dans son esprit brumeux. Au loin, on entendait la mer très habitée de New York, des bruits de navires, la bataille d’une tempête hivernale. Auparavant hardie, décocheuse de bons mots, Hannah était devenue un être inscrutable, au regard flouté. Cette ex-journaliste de renom ne produisait plus de pensées perfectionnées, seulement des réflexions flottantes et des émotions brutes. Sa culture fouillée, imprégnée de la plus fine littérature, s’était dissoute. En contrebas fumait la nouvelle station de métro géante du One World Trade Center qui régurgitait des foules et brassait l’ordinaire des jours new-yorkais, en cette année 2015 où tout givrait.

Désemparé, Léonard ravala sa salive et reprit, avec sa mère, leur occupation, le tri de ses bijoux, des éclats d’histoires révolues. Il sortit d’un minuscule tiroir deux alliances qui paraissaient neuves. Intrigué, Léonard nota qu’à l’intérieur des cercles d’or étaient gravées des initiales et une date : 1986-09-11, le 11 septembre 1986. Vingt-neuf ans les séparaient de cette date. L’œil d’Hannah s’arrêta sur les anneaux, s’alluma. Son fin profil se figea. Son fils en parut déconcerté. Elle saisit les alliances avec une avidité toute particulière, frotta leur métal doré en souriant largement et, assaillie d’émotion, chuchota :

— Je me souviens…

Les mots d’Hannah jaillirent, firent resurgir un présent intact dans son âme, ineffaçable malgré les cataclysmes

neurologiques. Le bonheur et la douleur désengourdissaient sa cervelle et ranimaient le seul épisode dont son cœur avait gardé l'empreinte :

— Tout a commencé pendant l'été 2001. Je devais me marier avec un gars au Québec, au bord d'un lac, comprenez-vous jeune homme ?

— Oui, répondit Arnaldo, la gorge sèche.

Les yeux clairs d'Hannah ne se détachaient pas des alliances. Elle essuya une larme.

— Est-ce qu'on peut encore croire à la passion quand on a arrêté d'y croire ? articula-t-elle devant un Léonard stupéfait.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-il.

— Peut-on s'arranger avec la vie sans la passion ? insista-t-elle.

— Que s'est-il passé, cet été 2001 ? répéta Léonard, interloqué d'entendre sa mère parler avec ce trouble dont elle n'était plus coutumière.

— L'amour peut arriver n'importe quand dans la vie d'une femme, reprit-elle. Aucune n'est protégée, même si elle est heureuse. Ça dépend juste des circonstances.

— De quoi parles-tu ?

— J'ai tout fait pour éviter ce gars-là, pour rester droite en face de mon fiancé.

Le visage d'Arnaldo se crispa – le fiancé dont elle parlait, c'était lui. En 2001, avant la naissance de Léonard, avait-il été trompé par Hannah ? Elle poursuivit :

— J'ai tout fait pour n'avoir rien à regretter. Mais… quand on est tenté, est-ce qu'on est coupable de ses sentiments ? J'ai tenu mon bout, j'ai essayé de rester forte.

— En face de qui ? balbutia Léonard sous l'œil inquiet de son père.

— Je voulais me marier… pour ne plus souffrir.

2

Quatorze ans plus tôt.

Marie Saint-Pierre, la couturière québécoise, contemplait la robe de mariée fluide qu'elle avait dessinée, dans la lumière intense de l'été 2001 : un chef-d'œuvre de discrétion, taillé dans un minimum de taffetas de soie. Les robes sont parfois plus humaines que le corps. Portée par Hannah Laliberté, hardie de poitrine, cette pièce n'était qu'élégance retenue, simplicité souple. Rien dans cette robe économe en textile ne signifiait l'exubérance d'une passion juvénile.

— C'est exactement ça que je voulais… murmura Hannah.

— Les dernières retouches seront faites dans trois semaines.

— On est le 7 août et le mariage dans quatre petites semaines.

— C'est correct… répondit la créatrice intriguée par cette

cliente qui se mariait en parlant des choses du cœur avec une voix de tête, comme si les sentiments se dévaluaient dans l'excès.

A trente-six ans, Hannah se croyait retirée des passions. Elle répétait que l'amour véritable n'est pas dans les commencements, qui se ressemblent tous, mais dans l'élaboration lente d'un lien particulier. Les ententes fortuites, si fugaces, n'ont-elles pas elles aussi leur monotonie ? L'intensité d'une affection l'intéressait moins que sa complexité. Hannah avait été trop exposée aux éblouissements faciles et trompeurs, aux bêtises délicieuses qui font tourner la tête comme dans les sots romans. A quelques semaines de son mariage, elle aspirait aux douceurs d'une histoire intelligente, rectiligne et partagée avec tempérance. Les élans lui semblaient puérils, les vertiges sensuels des satisfactions trop provisoires. Comment tant de donzelles pouvaient-elles se jeter dans des emportements dévastateurs ? Cette duperie rose l'exaspérait. Lucide, Hannah savait à présent que les débuts solaires annoncent souvent des retournements ombreux et que la trahison est le salaire des femmes fidèles. A quoi bon s'accrocher à de stupides espérances pleines d'oriflammes ? Le temps est le grand acide. L'idéal de cette Québécoise, française par son père, s'était échappé de son cœur, sans que l'amertume y ait toutefois pris place. Elle avait tout révisé à la baisse. Le goût pour les apothéoses du corps qui laissent les pucelles rêveuses lui avait passé.

Déterminée à épouser un chirurgien qui s'était fait lui-même, installé à Toronto, Hannah désirait avoir un ou deux enfants que le solide Arnaldo Franco – exalté d'elle et de ses fesses encore réjouissantes – élèverait à ses côtés au sein d'un foyer cordial. Dans sa vie, les frénésies ne seraient plus admises. Hannah n'aimait pas Arnaldo en gamine affolée, mais elle avait un goût vif pour ce garçon optimiste, ce qui était bien assez. L'amour, ce court délire, lui paraissait désormais moins fiable qu'une inclination justifiée. D'origine modeste, Arnaldo avait été élevé et dressé pour tenir parole. Ce gaillard était suffisamment prévisible pour les fonctions de mari. Leur couple raisonnable était le point d'intersection de centres d'intérêt partagés qui les accordaient, d'affinités réelles et de projets mûris ensemble. La beauté nette d'Arnaldo suffisait à ses petits chavirements du samedi soir. Le corps avait sa part, exultait avec une satisfaction conjugale. Hannah ne recherchait plus le plaisir dans l'étonnement. Cette sexualité de croisière, infiniment complexe, nuancée et mystérieuse, suffisait à la captiver. Certes, son bel Arnaldo (difficile de le voir sans être frappé par sa virilité) manquait un peu de fantaisie. Mais sa parole enthousiaste avait du poids, son intelligence était perfectionnée et son affection fiable. Il avait le sens de l'épargne, un goût robuste pour les valeurs familiales et la passion de la régularité. Auprès de sa non-frivolité, il lui semblait possible de faire amitié, de sceller une alliance pondérée, physiquement acceptable.

Hannah tenait plus que jamais le mythe du prince

charmant en piètre estime. Cette folie dégénérée en espérance factice n'était-elle pas cause des malheurs de celles qui s'accordent trop vite ? Délivrée de tout absolu, Hannah excellait désormais dans la raillerie justifiée. Elle n'ignorait pas qu'un amoureux veut toujours être plus aimable qu'il ne peut l'être ; voilà pourquoi tous ou presque sont grotesques. Et puis, il y a autre chose que l'espoir et le désespoir : la tendresse authentique, l'accord intelligent de deux êtres désireux de cultiver un quotidien riche et sauvé de la mièvrerie. L'une de ses amies au cœur ardent exigeait-elle son lot de spasmes romantiques ? Hannah fustigeait ses illusions débiles et lui rappelait que les femmes qui s'abandonnent environnées d'éclairs n'existent que dans les livres malsonnants d'Alexandre Jardin – qui subornent la crédulité des midinettes et aggravent le casier littéraire de cet auteur niais – ou bien dans le cinéma hollywoodien, abonné aux sucreries sentimentales. Celles qui discréditent le mariage à coups de millions. La candeur n'inspirait à Hannah que sarcasmes. Depuis quand le couple aurait-il à guérir nos frustrations personnelles ?

Quelques déroutes avaient enveloppé Hannah de craintes et, on l'aura compris, corrigée de ses rêveries. Les intempéries sentimentales, elle en avait connu dès son arrivée au Québec. L'histoire de son cœur était emplie de mortifications. A seize ans, fraîchement débarquée à Montréal, Hannah avait eu le feu au corps. Malavisée, elle s'était jetée au cou d'un joli garçon au verbe électrisant. Cet affolé du gland se consumait en paroles. Il était certes un

peu hâtif dans ses conclusions charnelles mais son éclat surprenait les cœurs les mieux défendus. Le bellâtre lui avait donné sa stupide ration de fièvres. Très éprise, elle l'avait retrouvé nu et fort actif dans le lit d'un apollon musculeux : une tête de gondole du cinéma québécois qui, dans la vague de la mode, était souvent la crête. Devant l'inconcevable de cette trahison inattendue, Hannah était restée muette, le cœur en vrille.

Le galant suivant, non moins irrésistible, l'avait emballée de manière rieuse puis culbutée avec brio avant de décamper au petit matin en lui promettant de la revoir sans délai. Ses mots boursouflés la sublimaient, la narcissisaient sans qu'Hannah n'y décelât l'outrance et l'évidente flatterie. Ce renard savait que s'il y a des redites pour l'oreille il n'y en a jamais pour le cœur. Mais à chaque rendez-vous, l'insaisissable s'était dérobé in extremis, jurant qu'il allait réapparaître sous peu pour l'étourdir. Hannah l'attendait encore. Cet échec étiré en longueur l'avait plongée dans un chagrin insondable.

De ce mécompte terrible, elle avait fini par se soigner dans les draps d'un Justin Lévesque au cœur vacant depuis peu. Son ex-Rosalie et lui, c'était clos, cuvé, classé. Après six semaines d'hôtels, Hannah avait résolu de s'offrir à lui en cadeau pour son anniversaire en jaillissant d'une boîte géante. Justin vivait dans le Nord en direction de la baie James, en Abitibi-Témiscamingue. Hannah avait conduit treize longues heures depuis Montréal pour transporter un

volumineux paquet cadeau aménagé dans une penderie portative en bois d'où elle entendait surgir au son de leur chanson, un bon vieux standard de Charlebois. En l'absence du charmant Justin, Hannah avait posé la grande boîte devant la porte de son « chalet », s'était installée à l'intérieur pour lui faire la surprise. Dans le noir, elle avait alors entendu le bruit caractéristique de sa Jeep. Une lourde portière avait claqué puis… une deuxième. Quand on avait commencé à remuer le paquet, Hannah avait allumé la chanson de Robert Charlebois, s'était élancée gainée de soie rouge, le sourire accroché aux lèvres, et s'était retrouvée nez à nez avec son sémillant Justin accompagné de sa Rosalie. Son ex retrouvée la reçut sans chaleur excessive. Hurlements. Invectives. Clap de fin. Puis il y avait eu l'homme fatal, celui qui lui éteignit le cœur : Ronald Léveillé, importé d'Ontario. Le type parfait du séducteur au charme offensif et imparable. Très marié, sodomite adroit, ce magicien avait offert à Hannah des heures déroutantes, infiniment nouvelles à chaque fois, en attendant de rompre avec sa femme : une grincheuse ontarienne armée d'acerbe fidélité. C'était sûr, c'était certain, Ronald l'épouserait ensuite et ferait de leur passion un long fleuve de luxure. Enjoué, ambitieux sans objet, fanatique de son clitoris, distributeur d'éblouissements, Ronald savait féériser le quotidien et l'exempter de ses petitesses. Le dollar facile, il ne l'avait jamais invitée à dîner deux fois dans le même restaurant, fait boire le même vin de haut mérite ou rendue heureuse deux fois dans le même hôtel. Nulles vues perspectives chez cet athlète de l'instant. Quel élixir de vie !

Mais le charmeur s'était fait tuer : accident de chasse en Gaspésie. L'ours en avait réchappé, pas Ronald. A l'enterrement, Hannah fut lavée de toute candeur. Eplorée, Manon Lagacé, sa meilleure amie de l'époque, lui avait montré en douce, à trois pas de la veuve de Ronald en grand deuil, les dernières lettres d'amour qu'il lui avait adressées. Pendant que Ronald lui débitait des compliments qu'elle imaginait exclusifs, l'insatiable avait entretenu une passion parallèle avec Manon. Duplicité des hommes de peu de scrupules… Le félon avait osé culbuter sa plus tendre amie à qui Hannah avait caché, à la demande de Ronald, leur liaison ! Dans ses lettres, il promettait le mariage à la jolie Manon, exactement dans les mêmes termes. Il recyclait sans vergogne ses traits d'esprit et ses meilleurs serments ! Après avoir été un parjure vivant, Ronald était un parjure mort. Cette découverte avait soigné Hannah de toute sentimentalité excessive. En larmes devant le cercueil, elle n'avait plus su si elle pleurait Ronald, sa trahison, sa colère d'être tombée sous son despotisme, leur affection brisée, sa tristesse de perdre également une amie à qui elle ne pouvait s'ouvrir – ou sa sidération complète de s'être ainsi fait berner par un mufle. L'épisode avait durablement modifié les appuis d'Hannah. Celui qu'elle prenait sur son cœur était trop friable. Tout en elle pleurait.

Le sillon d'Hannah Laliberté, c'était donc la désillusion sévère et la meurtrissure. Elle s'était identifiée à cette blessure. Après tout cela, quelle séduction accorder encore à la passion ? Quelle folie ridicule de s'égarer dans la lumière

d'une liaison hasardeuse ! Très refroidie, elle avait appris à se surveiller de près, à prendre une prudente distance avec ses élans. Le scepticisme rieur était devenu son attitude. Elle avait même quitté ses deux amants suivants, s'interdisant désormais de prendre les battements de son cœur trop au sérieux. De toute évidence, les filles étaient un honnête passe-temps pour le sexe adverse, et le romantisme bleuté une foutaise complète. L'univers enchanteur des sentiments partagés, quelle blague sinistre ! Dire à une femme qu'on l'aime, c'est la prendre par des moyens vils. Mieux valait – après les quelques ruptures dont elle s'était réservé l'initiative – se barricader dans un mariage raisonnable et se contenter d'une sexualité rapetissée qui ne comporterait pas trop de périls. Après les palettes brutales, les couleurs criardes des cinq à sept échevelés, un peu de gris perle, de promenades flâneuses au bras d'un garçon franc du collier. En fait de passion, c'était certain, elle ne dépasserait plus le stade de la tentation. Hannah aimerait dorénavant sans dommages, avec la conviction que l'amour réel est ce travail obstiné par quoi s'accomplit de gré à gré le passage du désir improvisé au bonheur durable. Plus question de faire carrière dans la souffrance.

Tout cela, Kiki – la meilleure amie d'Hannah, un esprit toujours en éveil – le savait en détail. Supérieure hiérarchique de cette dernière au très sérieux journal québécois Le Devoir, Kiki s'en désolait au bord du lac Masson, à une heure au nord de Montréal. Leurs maisons de bois donnaient sur l'eau tiède du lac, non loin de l'hôtel

Estérel ; là où aurait bientôt lieu le mariage sobre d'Hannah et Arnaldo, sans voile nuptial ni fastes déplacés.

L'été, bref et intense au Québec, les deux amies de bringue partageaient la même frénésie pour les sports nautiques. Mais Kiki nourrissait une autre ardeur : un goût prononcé des hommes et du jeu avec les petits amants sans conséquence dont elle obtenait des voluptés inouïes. Désinvolte, Kiki tenait à laisser au hasard une place de choix dans sa vie. Côté cœur, elle revendiquait son irresponsabilité plénière. Si un homme pas trop mal tourné l'avait distinguée et fait assez rougir, elle avait le souci de rétribuer son effort : une traite à régler grâce à une gâterie hâtive, une dette à honorer en s'offrant debout. Elle apportait la preuve loyalement due qu'elle n'était pas indigne des attentions dont, avec délicatesse, elle considérait qu'on lui avait seulement fait crédit. Kiki avait tout compris aux hommes. Elle adorait leurs mensonges et leurs érections.

Son couple écaillé ne tombait pas en quenouille mais elle le regardait comme stagnant. Cette ex-junkie familière des alcools disait souvent : « J'ai connu toutes les formes de déchéance, y compris le mariage. » Son brave André, inattentif au possible, s'accommodait de ses passades avec d'étonnantes souplesses d'échine. Trop concerné par l'équipe de hockey du Canadien[*1], il n'étanchait plus guère la soif de surprises de Kiki. Les aspirations d'Hannah la désolaient donc, contredisaient sa soif de beaux désordres. Aux yeux de Kiki, la plus perdue des journées était celle où

l'on n'a pas fait l'amour ; sans toutefois s'enfoncer dans la veulerie. Au fond, la solution boiteuse des amants-minute ne la comblait pas. Il fallait à Kiki pour s'offrir des frissons ailés, que l'acte d'amour – même brutal – fût paré des grâces de la galanterie et que l'émotion fine y eût sa part. Cette gaillarde parmi les gaillardes exigeait que ses rêves fussent les premiers servis.

S'il y avait affinité entre les deux amies, il n'y avait pas identité. L'une était allumette, l'autre bougie. L'une faisait chanter l'accent québécois ; l'autre avait conservé de son enfance bretonne un accent français rehaussé d'intonations locales. Les tournures québécoises s'étaient incrustées dans sa langue qui demeurait européenne. L'une aspirait à une existence assourdie, sécurisée ; l'autre au tintamarre sentimental et parfois charnel. Bienveillante, Kiki n'était pas hostile au mariage de son amie avec le très sexy Arnaldo Franco mais elle demeurait sidérée qu'Hannah pût envisager l'amour comme une amitié, une mutualisation des habitudes. La frilosité de ces sentiments la consternait. Cette noce spectaculairement raisonnable – prévue dans quatre brèves semaines – lui paraissait un authentique péché. Une issue malsaine.

Hannah et Kiki s'étaient bien entendu confié leurs expériences affectives et leurs moindres émois. Chacune connaissait les écarts sexuels de l'autre ; écarts copieux du côté de Kiki. Pressée de se gaspiller, répétons-le, elle aimait mieux combler deux ou trois hommes que d'en chagriner un

seul.

Cependant, Kiki ignorait un souvenir considérable d'Hannah, celui précisément qui l'avait laissée en miettes. Le seul qu'elle avait toujours pris soin de lui dissimuler, l'un de ces épisodes non clos qui, dans la vie d'une femme, demeurent encore dégoupillés. Cette échappée ridiculement romanesque, Hannah l'avait rangée dans un coin de sa mémoire. Inquiète, elle éprouvait le besoin persistant d'occulter ce chapitre de 1986 et d'enfouir les mots qui avaient été alors prononcés – comble du cliché – au sommet de la tour nord du World Trade Center, encore debout. Là où se bécotaient jadis des hordes de fiancés des vieux pays, en haut de ce genre de gratte-ciel où l'héroïne niaise de Nuits blanches à Seattle rencontre l'amour fatal-pour-lequel-on-est-né ! Quinze ans plus tard, repenser à cet épisode la jetait encore dans un trouble rose bonbon qui la consternait. Hannah Laliberté, rédactrice très lettrée du Devoir, aristocrate de l'esprit qui méprisait l'effet littéraire bling bling et les styles gavés d'adjectifs, exégète de Joyce et de Jacques Chardonne – ce prince de l'émotion retenue – se trouvait alors aux prises avec des émois de gamine à boutons ! Plus question de se laisser épingler par des sentiments balourds, intensément godiches.

En cet été 2001, puisqu'il lui fallait se préserver, elle se marierait donc. Avec le rêve d'en finir avec l'improvisé du cœur. Pour atteindre enfin le port, puis la terre ferme, et

pouvoir élever ses enfants dans la sérénité en pariant sur les presque riens de la vie commune qui sont quelque chose d'essentiel plutôt que sur la grosse caisse des coups de foudre qui ne transfigurent que provisoirement la banalité du quotidien. Terminé, les surprises à l'intérieur de boîtes à cadeau géantes. Hannah se promettrait officiellement dans une robe simple, contrecarrant ainsi tout ce qui, chez elle, aspirait encore aux songes un peu jonquilles. La cérémonie, austère et sans musique, serait une gifle adressée au romantisme convulsif dont s'étourdissent les lectrices des mauvais romanciers, inaptes à l'ironie distanciée. Hannah était désormais convaincue que le rêve commence là où finissent les clichés et s'active quand cesse l'imagerie. Elle entendait s'éloigner le plus loin possible des facilités qui décharment la littérature et, pour finir, la déshonorent en cherchant son bonheur dans un mariage réfléchi, dans la subtilité d'un lien élaboré, enfin délivré de l'imbécile pulsion. N'était pas né le minois à barbe de deux jours qui la ferait trébucher. Hannah n'écoutait plus Kiki qui, chaque été, lui serinait que la marge de joies offertes par l'existence s'amenuise chaque année.

Dans l'ignorance d'elle-même, Hannah se convainquait que son tempérament ne lui demandait aucune sottise et qu'il prêchait le calme de ses sens. Oui, il était possible de mettre ses envies au broyeur, d'échapper à l'optimisme benêt des contes ! Pourtant, elle savait que quiconque n'a plus de passion n'est plus une femme ou un homme : c'est une chose. Mais l'évidence était là : son allure raisonnable

cachait une force de désir peu commune. On incriminait sa froideur, mais c'était une froideur qui brûlait. A-t-on jamais vu une Québécoise apte à la modération ? En vérité, ce cœur intact était disponible comme personne à la passion. Les principes mal affermis qu'elle s'était donnés dépassaient son caractère. Hannah était de ces filles qui se tiennent aux antipodes de leur nature.

*1. Équipe légendaire…

3

Peut-on vivre longtemps au-delà de la passion ?

Un souvenir non désamorcé avait donc laissé dans la vie d'Hannah une échéance incertaine. L'épisode attendait son issue depuis 1986 et continuait de mobiliser secrètement sa soif d'inouï. Quand Hannah y repensait (ce qui la renseignait sur ses ambiguïtés, malgré sa rage de retrait), elle retrouvait la femme inflammable qu'elle désirait ne plus être. Au point qu'elle avait choisi de dissimuler cet incident new-yorkais à Kiki. Mettre au secret la proposition ridicule, mais fascinante, qui lui avait été faite, c'était diminuer la tentation. Jusqu'au matin du 7 août 2001, Hannah crut possible de refouler ce trouble en n'y songeant pas trop. Elle ne voyait pas que, plus on craint les fantaisies impulsives de la passion, plus on y est exposé, et qu'une vie de femme ne peut pas aller sans de beaux désordres.

Ce matin-là de l'été 2001, Hannah pilotait son hors-bord

sur le lac Masson – navigable mais d'aspect sauvage – en compagnie de Kiki qui lui montrait avec exaltation ses seins refaits, onéreux, succulents : une réduction mammaire impeccable qui ne manquerait pas d'éblouir le galant qu'elle envisageait. Kiki ne renonçait à aucune dépense lorsqu'il était question de l'essentiel. C'était un privilège de son insouciance de toujours anticiper une foucade, une intrigue revigorante à nouer.

— J'vas l'avoir ce gars-là parce qu'il est marié et qu'il pense qu'il est fidèle. Ça presse ! Je te gage qu'il va dire oui.

— Kiki, le désir a pas tous les droits.

— Si ma chérie… je mettrais ben mes pantoufles à côté de son lit.

— Tu me niaises-tu[*1] ?

— Hannah, on est mieux d'aller où notre cœur nous porte !

— Sais-tu quoi Kiki ? J'ai pas le goût de me chicaner. Des déclarations de même… T'as juste pas d'allure des fois !

— M'enrage pas !

Hannah pensait fermement que l'amour a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne s'exalter que de sa beauté et non des séductions faciles de la romance. A bord de son puissant MasterCraft, elle tirait son fiancé en équilibre sur un monoski. Splendide, musclé à souhait, Arnaldo dessinait des gerbes impeccables à chaque virage quand déboula

soudain, dans le rétroviseur d'Hannah, la silhouette fluide de Rosa Lachance : une « pitoune*2 », disait-on parfois, exagérément disponible depuis son divorce. Une rousseur étincelante, une chevelure aux allures d'incendie qu'aucune brosse n'éteignait, un ventre rectiligne, un nez minuscule en flèche. Agente immobilière, Rosa pilotait une moto marine de prix. L'impertinente s'approcha d'Arnaldo et se mit à lui causer à pleine vitesse, le fit rire aux éclats. Ses seins convaincants débordaient de son gilet de sauvetage mal attaché, comme si elle eût cherché à placer sa jeunesse. Elle jetait sur lui des yeux non pas indifférents mais déjà propriétaires. Ce n'est pas croyable comme certaines filles osent vraiment tout (au Québec, la retenue exagérée n'est pas de mise). Hannah se souvint alors avoir entendu un jour Arnaldo déclarer que Rosa Lachance, habitante du lac, était « belle en maudit ». Rien de moins ! La rage envahit Hannah et lui ôta net le sourire. Elle avait assez d'attachement pour avoir de la jalousie et jugea urgent de tuer dans l'œuf l'éventuel coup de cœur qui menaçait son ménage.

Hannah donna alors un coup de volant sec. La corde du skieur se relâcha et se retendit violemment en l'entraînant dans une direction opposée. Arnaldo fut catapulté. Rosa ne put suivre la courbe du projectile effaré. Elle décrocha. Satisfaite, Hannah reprit sa trajectoire. Mais au même instant, surgit au ras des sapins un hydravion blanc qui, piquant sur le lac brumeux pour se poser, crut qu'elle tenait son cap. Le bruit soudain du moteur fit sursauter Hannah qui regardait en arrière pour vérifier si Rosa avait bien lâché

prise. Saisie, elle donna un coup de volant. L'avion faillit percuter le bateau. En un éclair, le regard d'Hannah croisa celui du pilote affolé, occupé à éviter la collision : César Ricœur, le mari de sa sœur défunte.

Ce grand cœur fou n'était pas un écrivain en qui fermentaient des débris d'intellectualisme maussade. D'une bizarrerie rafraîchissante, occupé à naître tous les jours et vivant sans frein, César possédait tous les permis : bateau, avion, hélicoptère, chasse, etc. Il était de ces semeurs de joie qui assainissent et améliorent les esprits par on ne sait quelle clarté gaie et forte. L'excentrique avait toujours tout fait comme tout le monde, mais en plus extrême ; comme s'il redoutait que la vie n'ait pas lieu. César agissait vite et en tous sens, mangeait follement, ressentait trop, s'enthousiasmait à outrance, jouissait sans modération, sautait souvent en parachute. Les accidents de la vie, il connaissait. Cette fois encore, César Ricœur en réchappa. Son hydravion de location zigzagua, glissa sur un seul flotteur, se rétablit enfin et, sur sa lancée, se dirigea vers le ponton amarré devant chez Louise et Erwan Laliberté, les parents d'Hannah.

Le cœur de cette dernière s'affola. Ebranlée, elle était heureuse et inquiète, mais surtout très déroutée car personne n'avait jugé à propos de l'avertir de la venue de César au Québec. On la sentait plus troublée qu'elle ne l'aurait voulu par le retour du Français. Kiki perçut aussitôt un changement vif chez Hannah. En elle quelque chose

tremblait, une panique sourde, comme un désir de fuite. Pressentiment d'une servitude à venir ? Crainte de balayer d'un coup ses principes ? Aussitôt, elle se rappela que la passion était un leurre, tout au moins une bévue. L'émotion d'Hannah dépassait la frayeur due à l'accident frôlé. Elle n'en dit rien et se barricada dans le silence, ce qui n'était guère dans sa conduite habituelle. Kiki se garda également de lui avouer qu'elle avait remarqué son inquiétude.

Loin dans le sillage du MasterCraft, le bel Arnaldo avait lâché la corde. Il coulait dans l'indifférence générale.

*1. Tu te moques de moi ?

*2. Créature déloyale qui sent un peu trop la maudite femelle…

4

En cet été de 2001, l'homme qui descendit avec son fils de quinze ans de l'hydravion blanc pour l'amarrer sur le quai des parents d'Hannah (et de sa femme défunte) avait divorcé d'avec la joie. La passion de l'impertinence l'avait quitté. Cet habitué de la victoire avait maintenant une allure défaite, un je-ne-sais-quoi d'absent sur son visage osseux, amaigri et cerné. Des yeux creux, un nez bref mais venant droit. Sa mine frappait, retenait. Son allure, ses manières et sa tournure sentaient la France, une France élégante qui manie une langue adroite et goûteuse. Sa silhouette disait aussi la virilité, mais une virilité d'homme sensible.

Empêtré de solitude, devenu une sorte d'ultra de la froideur pour ne pas être un ultra du chagrin, César Ricœur n'était plus disponible au charme des saisons. C'est à peine s'il nota, ce jour-là, les beautés du ciel québécois, dans sa perpétuelle clarté. Le présent se dissipait devant lui, faute de prises. L'indifférence était agrippée à lui. Trop de passé le

désoccupait de l'instant, l'arrachait aux séductions de la vie. Cette cervelle fulminante qui avait fomenté tant de dingueries, inspiré des passions baroques, conduit mille projets et trompé autant de femmes ne voulait plus rien. Même plus entretenir sa vieille amitié avec Alexandre Jardin ; l'écrivaillon français avec qui il était en affinité. La société parisienne d'artifice – qui avait eu ses prestiges à ses yeux – ne présentait plus pour ce détaché la moindre saveur. Au fond, le triomphe social n'a de sens que dans une société à laquelle on croit encore et la notoriété, César était disposé à la perdre de vue pour de bon. Il avait abandonné sa chronique dans un hebdomadaire parisien de renom où son moi se débondait chaque jeudi, en forçat de la provocation. Obtenir l'aval de l'air du temps ne l'intéressait plus guère. Se conduire en manager avisé de sa propre littérature l'ennuyait même. En perdant sa femme (que l'on disait avoir été son grand amour), ce drôle de zèbre avait oublié sa superbe, ses jaillissements d'antan, pleins d'outrances. On disait encore que César – du temps où il était lui-même – n'avait jamais laissé filer une seule journée sans l'embellir d'une surprise. Pendant quinze années, ce voleur d'étincelles s'était laissé tutoyer par la passion et en conservait au cœur un souvenir indélébile. La sœur aînée d'Hannah, une femme très complexe, l'avait humilié, diverti et fasciné. Plus aucun appétit de vie ne vivait chez ce veuf meurtri, bien qu'il conservât un charme éprouvé.

Distraitement, César Ricœur jeta ses sacs de voyage sur le quai flottant. Il ne souhaitait plus rencontrer qui que ce soit.

Aucune espérance sentimentale ne fertilisait plus ce beau brun. Sa propre personne lui était une charge suffisante et il n'avait même plus la force de cajoler ses souvenirs. Tout élan proviendrait désormais de lui seul et il en serait l'unique destinataire.

Son fils Raphaël, très blond, empoigna leurs bagages et se dirigea d'un pas ferme vers ses grands-parents qui les attendaient sur leur terrasse. Malgré le chagrin dû à la perte de sa mère, ses quinze ans ne manquaient pas d'optimisme. Le père suivit son fils, sans se rendre compte qu'au loin, sur son bateau qui dérivait, une femme le suivait du regard. Une rêveuse qui pensait que l'amour doit être un art de vivre, une sagesse préservée et non la satisfaction d'appétits élémentaires. Opiniâtre, cette femme-là tâchait de se convaincre qu'il faut se contenter du bonheur et se défier des mirobolants, de l'insurrection en soi des rêves stéréotypés. Mais Hannah s'avisa soudain que le charme qu'elle trouvait dans la vue de César était peut-être le réveil d'une passion. Paniquée, elle ne fut pas éloignée de le détester par l'angoisse que cette sensation lui donnait. Ce type surgi du passé provoquait en elle une rupture d'équilibre.

Les cheveux au vent, Hannah fixait Arnaldo qui se séchait dans une grande serviette-éponge en pensant : la passion dégrade, la tendresse et la confiance généreuse élèvent les cœurs, les civilisent. Afin de se rassurer, elle frictionna le dos musclé d'Arnaldo. Il possédait de vraies épaules. Elle

admirait que ce garçon se soit extrait avec effort – et sans l'aide de personne – d'une condition modeste. Ensemble, ils étaient cliniquement heureux et le resteraient. Son désir pour elle ne connaîtrait jamais de coup de mou.

La belle Louise, d'une verte vieillesse, accueillit avec chaleur César et Raphaël – si différent de Léonard, celui qui, un an plus tard, serait son dernier petit-fils. Son Breton de mari, rouge de teint, argenté de cheveux, était calé dans un fauteuil roulant en train de lire le quotidien La Presse sur une tablette. Comme ses filles, le vieil Erwan n'avait guère attrapé l'accent de la vallée du Saint-Laurent. Il lança une plaisanterie souvent radotée mais assez fine pour arracher un sourire à César, pourtant enterré vif dans son chagrin. L'écrivain n'appréciait plus les farceurs. Pour lui, désormais, l'humour devait être latent et non pas exploité. Les foufous l'horripilaient. Au même moment, à la radio, le président américain alors en exercice – George Bush fils – s'époumonait. César en eut une légère indiposition.

— T'es-tu correct ? lui demanda Louise en lui offrant un verre de vin californien.

— Je ne supporte plus tous ces bienveillants qui m'incitent à sortir et me présentent des amies solitaires, qui me réservent toujours des places de théâtre à côté d'une célibataire…

Saoulé par ce refrain, Raphaël entra dans la maison.

Erwan et Louise échangèrent un regard de biais.

César se mit alors à parler littérature. Il bougonna contre l'ostentatoire matière romanesque qui affaiblit les ouvrages de tant d'auteurs contemporains et ravale leurs écrits au rang de scenarii accrocheurs. Il laissa entendre – chose surprenante quand on connaissait son œuvre, toute de rebondissements – que dans son prochain roman, la chair du récit serait dissoute. Il n'y aurait plus d'histoire mais des esquisses de scènes, des schémas, des pointillés ; plus de personnages, seulement des silhouettes ; plus de récit, mais des fragments ; plus d'émotions larges, uniquement des traits, des aperçus. On sentait que cet ancien rêveur s'était annexé le désespoir. Il présentait un beau visage d'insomnie et sa bouche sceptique, d'évidentes accointances avec le dépit.

Fixant une photo de l'irrésistible Sarah bien prise dans l'une de ses fameuses robes rouges, César ajouta :

— On n'est harponné qu'une fois dans sa vie comme je l'ai été par Sarah… On se convenait… même par nos pires défauts !

— Ça se peut pas de rester comme ça. Ça se peut pas… marmonna Louise qui, en vraie Québécoise, ne s'était jamais couchée devant l'adversité. Méfie-toi de la tristesse, c'est une mauvaise drogue.

— Je n'ai jamais bien cerné ce que tu ressentais pour Sarah… C'était tellement évident que tu préférais Hannah.

Louise éluda cette observation et répéta :

— La tristesse, c'est une mauvaise drogue.

— Je sais bien qu'il faut avancer… ne pas se mettre hors jeu et recommencer à dire des mots doux, gentillets. En feignant d'y croire. Mais ça ne sort pas. Dès que je vois du rouge, je revois les robes de Sarah… Parfois, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de ne jamais croiser votre fille.

— On le sait César que t'es triste pas à peu près, répondit Louise. Mais fais au moins un effort pour ton fils. Raphaël a besoin d'un papa. D'un père pas toujours heureux mais debout !

César promit à Louise de mimer un jour des sentiments acceptables, de ne plus persifler les comédies romantiques et de se montrer moins mufle avec les femmes qui tenteraient d'égayer sa vie. Mais il ne s'autoriserait pas à faire débouler n'importe quelle consolatrice dans l'existence de son fils. En perdant soudain sa mère, Raphaël avait trop souffert pour qu'il lui infligeât des liaisons de distraction ou de transition. Quant à s'emparer d'une femme… Trop de cicatrices restaient ouvertes chez le fils blond comme chez le père brun. Les sentiments emphatiques ou d'amusement n'étaient plus de son goût.

— Avant tout protéger Raphaël, conclut César. Quinze ans, ce n'est pas vieux.

— Sarah te manque ? lâcha Louise.

César grogna douloureusement. Son nez se contracta, son front s'obscurcit. A la mort de Sarah, grignotée par un

cancer très avide, une enquête avait été diligentée pour empoisonnement. La police soupçonnait son mari d'avoir hâté sa fin. César avait été blanchi mais on ne se tire pas d'affaire avec ses souvenirs comme avec la justice. Rien qu'au son rauque qu'il venait d'émettre, on devinait qu'explorer les gouffres de son âme n'était plus au programme de ce naufragé du cœur. Lui aussi savait que la passion n'a que le talent de faire des éclats, de détraquer les âmes puis d'encastrer les amants dans le malheur. La vieille Louise comprit qu'on ne le reprendrait pas de sitôt à s'élancer dans un désir d'une pareille amplitude. Au mieux, César donnerait à l'amitié amoureuse l'attention qu'il avait accordée jadis à l'amour vrai. Louise haussa les épaules et les conduisit jusqu'à la maison – un ravissant bord de l'eau avec terrasse protégée par une moustiquaire – qu'elle avait louée pour eux, jusqu'au début du mois de septembre.

Sur la suggestion de Raphaël, Louise avait fait venir César au bord de son lac car on y séjournait à la belle saison sur un fond de société insouciante, bienveillante, d'une gaieté jamais rompue. On n'y a pas la rage du dénigrement comme à Paris. Le ton général des amitiés croisées est vif, souvent rieur. Dans la Belle Province aucune humeur tragique ne forme la texture de la vie, l'arrière-fond de la culture. Cette région du globe fut toujours épargnée par l'âpreté des guerres modernes et les morts en série. Loin de l'humanité pullulante sur les plages, l'été québécois – quelques mois volés au froid – a une saveur toute particulière, enivrante, précieuse et légère. César avait dit oui pour que sa déprime

prît l'air des Laurentides, pensant pouvoir étancher sa soif de lectures au beau milieu de ces collines boisées, peu civilisées, tout en s'enfilant du bourgogne, ultime lien avec les plaisirs du Vieux Continent. La littérature, c'était certain, finirait par agir comme un désinfectant, tandis qu'il prélasserait son entêtée et sournoise paresse au bord de l'eau. Sans organiser son petit théâtre critique, il se goinfrerait de ce qu'il y a de mieux dans la confection de luxe, des gens dans le génie littéraire de qui il trouvait sa part de joie. Romain Gary bien sûr, Nabokov en anglais, Blondin pour s'alléger, Aragon forcément, Churchill jeune (le meilleur), Réjean Ducharme par passion, Morand en oubliant ses sentiments chétifs, Pascal Jardin son frère… Une orgie de contradictions, une cure requinquante de haut style. César avait appris de l'existence à souffrir la vie, et des romans à s'en échapper ; mais la passion profonde pour les êtres, indispensable à ceux qui fabriquent des récits, s'était dissoute en lui.

— Votre maison est au bout du lac Masson, derrière le lac du Nord, juste à côté de la maison à Rosa Lachance. Te rappelles-tu d'elle ?

— Non.

— Si, rectifia Erwan. Tout le monde se rappelle de Rosa ! Un hostie de pétard[*1] ! En Bretagne, on appelait ça…

— Reste donc tranquille, Erwan ! coupa Louise.

*1. Une fille canon.

5

En rentrant chez eux au bord du lac Masson, sur la rive opposée à celle de Rosa Lachance, Arnaldo fixa amoureusement cette Hannah qui serait bientôt son épouse. Ebloui, il s'avisa que le naturel est inné mais que la simplicité de certaines femmes s'acquiert avec les saisons. Au loin, on entendait rouler l'un de ces orages canadiens et rauques qui abolissent brusquement l'été. Arnaldo lui lança :

— J'étais ben content de voir que t'étais un peu jalouse tantôt sur le lac. J'ai le goût que tu sois passionnée !

Ce mot fit rougir Hannah, et elle y trouva un certain rapport avec l'absence de passion qu'elle éprouvait en face de lui, qui la surprit tant cela était flagrant, et qui lui donna une gêne mêlée de culpabilité.

— Je t'aime… bredouilla-t-elle comme on s'excuse.

Et elle ajouta, ou plutôt lui jeta le mot odieux :

— Beaucoup.

— Beaucoup ?

— Oui. Je t’aime beaucoup.

— Beaucoup c’est pas assez, lâcha Arnaldo mortifié.

— Arrête de chialer[*1]…

— Tu sais, si t’es toute mêlée[*2], on peut encore… pas se marier. Continuer comme avant.

— Arrête de chialer, j’t’ai dit ! s’exclama Hannah avec agacement.

Le sang lui monta au visage et lui battit les tempes. Arnaldo s’approcha d’elle. Cet homme souffrait de la non-réciprocité de sa passion. Arnaldo était heureux avec sa fiancée sans être néanmoins satisfait. Il voyait bien que les sentiments d’Hannah ne dépassaient pas l’attachement tendre et l’estime loyale ; rien de plus gratifiant ! Son affection distanciée n’avait jamais pris les caractères d’une fièvre. Aucun élan du cœur allant jusqu’à l’extase. Rien de cela. Egaré par le désespoir, Arnaldo l’enlaça avec gaucherie. Hannah se sentit coupable de ne pas être en état de s’abandonner davantage et se raidit. Son culte du raisonnable faisait taire sa sensibilité et n’allait pas, il est vrai, sans un certain dessèchement. Aucun sentiment un peu fort ne l’animait.

— T’es-tu capable d’un peu de douceur, d’abandon ? murmura-t-il.

Meurtri, Arnaldo se heurtait à tout ce qu'il n'était pas. Impossible de lutter contre l'attrait du lointain, le mirage de l'inaccoutumé et la séduction des intensités inaccessibles qui se nourrissent de l'impossible. Il était trop proche, déjà conquis : sans « intérêt » réel, même s'il laissait à Hannah – disaient ses amies – les sens comblés. Ne plus être un enjeu imaginaire le discréditait aux yeux de sa belle car c'est de rêve dont elle avait besoin. Arnaldo savait que les femmes n'expliquent l'amour que par le cœur, cet organe libre auquel il ne comprenait rien. Le leur se nourrit d'imaginaire allumé, d'attentes contrariées, de frustrations excitantes. Quoi qu'elles disent, la mollesse des jours ne leur suffit jamais. Tout homme qui ne se présente plus comme une récréation, non encore séduit, a déjà un peu perdu la partie. Or Arnaldo ne savait être que présent, trop marié, un peu pitre mais aucunement romanesque : une rivière délicieuse mais stagnante. Son bon garçonnisme plaisait mais n'ensorcelait pas. Il ne serait jamais chez lui dans ce monde excitant joyeusement carnassier et un peu mufle, que maîtrisent les lauréats de la séduction. Sa passion pour Hannah se résumerait donc à un lent étranglement. Il savait que leur mariage n'était que la régularisation de leur liaison aimable. Il y avait longtemps que les ardeurs d'Hannah pour lui s'étaient apaisées. Déjà, elle ne le gâtait plus ; elle se donnait calmement, pour qu'il ne la quittât pas. Arnaldo était à vif, offert à la torture d'être seulement apprécié par sa fiancée. Il soupira, s'écarta du corps tiède d'Hannah, hésita à parler et finit par lâcher :

— Pourquoi tu dis pas tes sentiments ? L'amour, ça marche pas de même.

Hannah demeura un instant silencieuse. Comment expliquer à Arnaldo les beautés de la concision ? Que le lyrisme boursouflé asphyxie les émotions qu'il pense dépeindre et que rien ne vaut les petites phrases qui disent de grandes choses ? Elle croyait au charme de la litote et que l'amour profond reste une décision de la volonté ; celle, ardente, qui est l'organe et l'expression même de la liberté.

— Le verbiage d'amour, c'est pas mon affaire… murmura du bout des lèvres la raide journaliste du Devoir. Je place au-dessus de tout la pudeur et crois pas que l'excès du sentiment doive entraîner celui de l'expression.

— Tu n'as jamais eu de passion pour moi. T'es pas à l'aise avec ma spontanéité.

— Si l'amour est d'accord avec la raison c'est parce qu'il est fondé sur la connaissance réelle de l'autre, sur l'estime. Pour être aimé avec intérêt, intelligence, faut être aimable, et tu l'es Arnaldo ! Tu me préférerais étourdie, sans cervelle ?

— J'aimerais ça que tu confondes plus souvent le désir et l'amour, que tu sois en feu !

— Ç'a pas de bon sens. Le désir s'éteint quand il est satisfait, comme un arc qui se détend.

— Je vaux mieux que ça ! lâcha Arnaldo. Ç'a pas d'allure d'aimer de même !

— Ben voyons, c’est pas si pire que ça…

Arnaldo devenait fou dès qu’Hannah mettait la résolution et le raisonnement à la place du cœur. Captif de son inclination brutale, il l’aimait autant que l’âme peut aimer. La sienne y employait toute sa force, s’y épuisait littéralement. Et il voyait bien qu’Hannah était loin d’avoir pour lui des sentiments qui le contentaient puisqu’il lui paraissait qu’elle les avait presque éteints en elle. Cette femme toute de contrôle n’en cachait même pas de plus intenses pour quelqu’un d’autre ! Dans l’émotion, le vernis de son langage de chirurgien commença à craquer. Ses origines remontèrent :

— Calvaire, ce qui est pas croyable, c’est que j’ai de la misère à être heureux en te mariant. J’suis un gars qui a de l’allure, qui a faite pas mal d’argent. J’veux marier ma blonde[*3] mais à vingt jours de la noce, j’ai l’impression que tout fout l’camp. Le jour où je suis tombé en amour avec toi, j’pensais pas que tu serais aussi… J’sais pas… Avec toi c’est pas trop hot. J’ai l’impression que j’donne du gaz pis que toi t’appuies toujours sur le brake[*4], non ?

— Tu es injuste. Je t’aime !

— J’savais pas que ç’allait être fatigant de même de te marier. T’as pour moi juste une sorte d’affection qui peut pas me satisfaire. La modération, chus pus capable !

— Notre histoire est solide Arnaldo, construite, argumenta-t-elle, très maîtresse de ses sentiments.

— Au lieu que la raison te retienne, c’est elle seule qui te fait faire ce que tu fais.

— Je t’aime.

— Pour que t’avances d’un pouce, faut que je te pousse fort, dit Arnaldo avec dépit car le corps d’Hannah, de bois, contredisait ses mots et il ne voyait que cela.

Hannah ne savait quoi répondre ; cette remarque était trop exacte pour qu’elle la démentît. Elle rougit de ce qu’il la devinait si justement. Arnaldo était aimable – et Hannah admirait vivement ce self-made man – mais elle l’avait surtout choisi parce qu’elle ne l’aimait pas trop éperdument. Le voyant dans une affliction terrible, Hannah prit la parole avec un air qui semblait appuyé sur la vérité car ce qu’elle disait suivait sa vérité la plus intime :

— J’ai souvent eu peur d’être possédée par toi, que la passion soit un mal nécessaire, enduré sans réaction possible. Comme si c’était une impulsion dangereuse.

— Les passions sont ce qu’on en fait, objecta Arnaldo. C’est à nous d’en prendre le contrôle et la direction. On n’a qu’à éviter leurs maudits excès.

Hannah accepta cette opinion qui desserra l’étau dans lequel elle maintenait son cœur. Bizarrement, elle n’avait jamais pensé à ses élans sous cet angle-là. Un amour conseillé par la raison n’était-il pas plus fort qu’un amour combattu par la raison ? Pourquoi diable Hannah avait-elle toujours cru que toute passion porte en soi sa malédiction ?

Sa vie émotionnelle s'en trouva soudainement déliée.

— T'es-tu certaine de vouloir me marier ? demanda Arnaldo. T'es pas tannée*5 de moi ?

— Oh mais non ! J'ai le goût de t'aimer. J'veux que le bonheur ait une adresse : la nôtre !

— Viens-t'en dans mes bras…

Hannah enlaça Arnaldo et l'embrassa, en visant bien ses lèvres. Habituellement, elle se contentait des joues.

— On est-tu chanceux de s'aimer ou quoi ? lui chuchota-t-il au creux de l'oreille.

— Oui, oui, oui… répéta-t-elle sur le ton d'une femme qui se persuade.

La répétition signifiait-elle l'intensité – ou son contraire ? Inquiète, elle ajouta :

— Une chance qu'on s'a.

Sur le visage d'Hannah rôdaient des grâces qui rendaient Arnaldo fou et inquiet. Il n'était pas possible que les autres hommes ne s'aperçussent pas de son éclat.

*1. De te plaindre.

*2. Troublée, confuse.

*3. Petite amie, amante, compagne.

*4. Frein.

*5. Fatiguée.

6

La propriétaire de la maison de location, une dénommée Georgette Desjardins, fit entrer César et Raphaël dans la pièce à vivre qui ouvrait sur le lac. Le délabrement distingué de cette cabane chic avait le parfum du bonheur. Juste en face, à un kilomètre au bord de la rive sud embrumée, on distinguait le « chalet » d'Hannah et d'Arnaldo. La bâtisse datait des années 1920, du temps où la bonne société juive, cultivée et anglophone du Maine – très vieille Amérique, du meilleur ton – séjournait, l'été, au lac Masson avec son personnel de maison. Ces gens-là n'étaient pas des gloutons du temps présent, des abîmeurs de paysages. Les avidités de parvenus (petit château emphatique à la française, etc.) viendraient plus tard au bord du lac, avec l'arrivée à demi fabuleuse de certaines fortunes européennes. Tenus par le respect du passé et de l'avenir, ces élégants de la première moitié du XXe siècle avaient construit avec dicernement, en bois rond, sans outrager la nature ni blesser les vues.

La vieille Georgette supposait à César une vie sentimentale des plus tricolores. Ne lui avait-on pas expliqué que ses textes exaltaient le beau sexe et qu'il y régnait un romanesque cocasse ? Elle lui déclara qu'il avait pour voisine la très savoureuse Rosa Lachance, fraîche divorcée. Ce que la cancaneuse Georgette n'avoua pas, c'était que tout le lac Masson s'était jeté le défi de trouver à l'écrivain une aventure, voire plus, afin de lui faire oublier sa défunte Sarah. Chaque été, la société rieuse et potineuse du lac Masson se proposait un « défi » en manière de jeu et s'efforçait de soutenir cette gageure. Les caqueteuses s'étaient accordées pour favoriser Rosa dans cette tâche ambitieuse. N'avait-elle pas des agréments succulents à faire valoir, ce je-ne-sais-quoi d'inattendu qui faisait battre les cœurs blasés, et plus d'une ruse dans l'art de rappeler un homme à sa libido ? Mais l'étincelante Rosa Lachance s'était lassée, disait-on, de ses multiples caprices. Les sottises du cœur, elle y croyait encore. A ses yeux, y renoncer, c'était être morte au milieu de la vie.

Tandis que Georgette continuait à expliquer le fonctionnement du climatiseur de sa maison, équipée d'une terrasse à résille de plomb où des bancs étaient cloués sur un vieux plancher disjoint, César se taisait obstinément. Lui qui avait possédé au suprême degré cet art oublié de la conversation, et qui maniait la verdeur de langage avec brio, demeurait barricadé, rétif à jouer de son verbe. Soudain, il aperçut les nappes à motifs très rouges qui couvraient tables et guéridons. Blanc, César en demeura saisi d'angoisse. Il

recula vers la balustre qui délimitait la terrasse. Cette couleur paraissait lui lancer à la figure des souvenirs difficiles.

Son fils Raphaël s'aperçut aussitôt du malaise de son père et, tandis que Georgette Desjardins détaillait les règles de sécurité du barbecue au gaz, les ôta discrètement de sa vue. La disparition du rouge apaisa César. Il songea alors que la vraie passion amène toujours une suite de peines, d'inconvénients pénibles. Il se répéta qu'aucune femme, même tendre, ne pourrait plus lui offrir ce qu'il trouvait en descendant en lui-même. Sans être indifférent aux sens, Ricœur était arrivé à ce point de désarroi où l'idée même d'une liaison effraie.

Dans les semaines qui avaient suivi la mort de Sarah, César s'était épouvantablement dévergondé, à un degré tel qu'il lui avait pris un dégoût de tout cela. Trop de tétons, de culs offerts, de petits vagins électriques, de bouches frénétiques. Acharné à s'encanailler, l'écrivain était ressorti de cette foire aux minous comme un cheval rebuté d'avoine. Détrompé de ses vieilles espérances, ce chantre d'une haute idée de la conjugalité (son ami, Jardin le petit, avait tout de même eu un peu d'influence sur lui) déplorait à présent d'avoir un cœur ; et encore plus de posséder un corps, boosté par des instincts de compétition. César s'exercait au cynisme distancié, à l'horrible ironie. Il se doutait bien que sa peau le conduirait à agréer les avances de telle ou telle beauté mais y songer seulement le fatiguait. César ne permettrait plus à ses sens d'aveugler son jugement.

Georgette Desjardins indiqua l'hôtel Estérel à l'autre bout du lac et déclara :

— Hannah, la fille de Louise, elle se marie là-bas dans trois semaines, sans voile ni musique ! Ç'a pas de bon sens de se marier de même ! Elle a choisi l'hôtel par commodité, la date – le 8 septembre – par commodité alors qu'elle rêvait de se marier dans une grosse tempête de neige et j'crois bien aussi que le mari a été choisi par commodité… Moi, j'ai de la misère avec ça. J'ai le goût des beaux mariages ! Je me peux plus dès qu'on danse sur les tables. Ça oui, chus pas tenable ! J'viens folle comme un balai quand c'est le temps de danser !

Passant outre son silence, Georgette demanda à César s'il souhaitait qu'elle lui fît livrer des victuailles de qualité, des vins de chez Champlain ; le fameux restaurant du bout du lac qui possédait sans doute, en ce lieu mangé par la forêt et apprécié des loutres, la meilleure cave d'Amérique du Nord. La rumeur disait qu'avec César Ricœur, d'une commensalité charmante, les fastes et la cuisine de haute tenue étaient de rigueur. On répétait qu'il maintenait en toutes circonstances la science française de l'art de recevoir où il est moins question de goinfrerie que de faire reluire l'esprit de ses invités. Mais César répondit par la négative, sans s'en expliquer davantage. D'évidence, il avait aussi perdu le goût des grandes manières.

— Je commence-tu à perdre la mémoire ? sourit Georgette. J'oubliais le meilleur ! Une seconde, je r'viens…

La propriétaire sortit et rapporta vitement de sa voiture un gros sac de courrier.

— Ç'a pas d'allure d'être autant aimé par les femmes ! s'exclama-t-elle. T'as l'tour, faut croire ! C'est ton éditeur de Montréal qui t'a faite porter ça, toutes ces lettres et courriels retournés par la radio où t'as faite l'entrevue[*1] lundi avec Isabelle Maréchal. Une maudite bonne entrevue ! Certaines sont pas écoutables – trop sérieuses – mais d'autres sont tellement passionnantes !

César avait en effet participé à une émission très populaire au Québec – entendez très écoutée – sur 98.5 FM dans laquelle il avait évoqué en termes poignants la mort de son épouse, originaire par sa mère de Gaspésie. En lieu et place d'un histrion, on avait découvert un grand brûlé. L'animatrice, Isabelle Maréchal, lui avait arraché des confidences dévastées que César n'eût certainement pas osées à Paris. Un cœur d'homme s'était livré aux oreilles féminines. Avec Sarah, le malheureux avait épuisé une bonne part de ses possibilités de souffrance. Le chagrin est toujours d'un bon rendement sur le public. Des ribambelles de Québécoises célibataires s'étaient immédiatement offertes pour consoler l'écrivain français. Une levée des cœurs, accompagnée d'une extraordinaire explosion de bavardages sur les réseaux sociaux. Cet auteur sémillant, dans la plénitude de sa vogue, avait toujours été populaire au bord du Saint-Laurent. Sur la scène québécoise, on l'avait d'abord regardé comme un personnage puis comme une

institution, l'un de ces mâles férus de sentimentalisme inventif que les femmes de la Belle Province citaient en exemple à leur amant ou mari pour leur faire honte de leurs négligences et de leur laisser-aller érotique. Sa philosophie (très succincte) tenait en quelques mots : j'aime donc je suis. Les sources de César ? Elles jaillissaient du cœur, de sa sensibilité tout émotive que d'aucuns appelaient sa naïveté ; une frénésie de pureté qui relevait parfois de la poétique. L'écrivain effréné produisait des romans rêveurs comme un pommier des pommes. Le lire, c'était faire ses classes de galanterie pimentée, puiser dans un imaginaire sentimental altier et virevoltant. Ses héroïnes étaient brûlées de passion, consumées de jalousie retorse, bouffées de remords et confondaient bovidement l'amour et le plaisir. 98.5 FM avait fait suivre les lettres poivrées (ou plutôt parfumées, les écrivains en reçoivent) et les courriels, imprimés par la station, qui ne l'étaient pas moins. Neuf courriels pour une lettre manuscrite ! L'ensemble défiait la pudeur. Au Québec, les audaces entières des femmes outrepassent l'élégance timorée des Parisiennes. Excitée, Georgette s'était permis d'en ouvrir certaines :

— Dès qu'il est question d'amour, je me peux plus ! lâcha-t-elle. Sur c't'radio à onze heures, on jase pas que de ça… mais on en jase assez pour moi ! A l'épicerie du lac, on en parlait encore tantôt. Le monde[*2] se demandent laquelle te pognera[*3] !

César contempla l'énorme paquet de lettres odorantes et

de courriels imprimés avec sidération et un brin de dégoût – une marée rose, hardie de ton et trop rêveuse. Il remercia Georgette Desjardins puis la reconduisit à la porte sans faire plus de commentaires. Ricœur était désormais de ceux qui découragent la conversation. De puissants neuroleptiques (qui pourtant ne faisaient pas partie de ses liturgies habituelles) essayaient de terrasser sa déprime. Pour lui, la saison des illusions était finie. Quelle jolie tête pourrait bien tourner celle d'un veuf aussi reclus dans sa peine et gagné par une fierté désespérée ? L'orgueil l'avait repris, avec ce qu'il faut de grand sang-froid. Loin au-dessus de l'espérance, il se pensait voué aux pauvres bonheurs de la solitude, non sans allure.

*1. Interview.

*2. Les gens.

*3. Te mettra le grappin dessus.

7

— Tabarouette ! Y sont trop beaux ! s'exclama Kiki en se pâmant devant le grand écran de son salon.

Sur la télévision de Kiki évoluait un couple d'acteurs solaires qui, rieurs et manifestement épris, valsaient dans des costumes du XVIIIe siècle. Le film, connu pour être romantique jusqu'aux limites du kitsch, s'intitulait Fanfan. C'était l'histoire d'une vie embellie par le désir, d'une cour sans fin. L'action était contemporaine mais le beau héros, dans le feu de sa passion inventive, avait entraîné Sophie Marceau – en lui bandant les yeux – dans un studio de cinéma parisien. Il la faisait tournoyer au beau milieu du décor d'un film d'époque. Une Vienne illusoire et surdorée figurait en arrière-fond mobile qui les suivait, suspendu à un rail circulaire, tandis que les personnages digressaient sur leur émois. La scène ne manquait ni de suavité ni d'un certain charme exalté. Attendrissante et nimbée d'une féerie

qui ne reculait devant aucun artifice, elle était assez radieuse pour que Kiki et ses amies du lac – Marie Charbonneau, Josée et Maryse Tremblay – la regardassent en boucle, les yeux humides, depuis huit ans ! Aucun « film à filles », pimenté de sentimentalisme, ne plaisait davantage à cette gang de filles[*1]. Ce long métrage réfutait le cynisme garçonesque, redorait le blason de l'amour courtois et démonétisait les ternes coucheries. Leurs chums[*2] officiels ou officieux ne le supportaient plus depuis longtemps ! Quand il leur arrivait de passer devant ces images trop sucrées, c'était à qui se gausserait le plus de cette naisierie cinématographique ! Les mâles ricanants se plaisaient à moquer cette quétainerie[*3] et ne se lassaient jamais de crier d'une voix suraiguë, telles des vierges effarouchées, Fanfan ! Fanfan !, en raillant les filles de se repaître de ce cinéma rose, navrant et nauséeux de fraîcheur. Et Josée ne se lassait pas de leur répéter : « C't'un film les gars, c'est juste une histoire inventée, vous pouvez pas être jaloux d'une histoire rêvée ! » Mais pour l'heure, les amies du lac, extatiques devant l'écran immense, se complaisaient à jouir de ce long métrage qui contentait leurs rêves.

Seule Hannah se tenait en arrière, effarée par les émois bruyants de ses camarades. Un tintamarre d'émotions et d'enchantements féminins.

— Sont vraiment mignons, tellement « cute » ! répéta Kiki à nouveau attendrie par les comédiens.

Voyant qu'Hannah les jugeait sourdement, elle lui demanda à voix basse :

— T'as-tu déjà rêvé à ça ?

Contre toute attente, Hannah s'entendit répondre :

— Oui ! Et j'en suis pas bien fière…

Profitant de la livraison des pizzas qu'elles avaient commandées à Sainte-Adèle, la ville d'à côté – ce qui marqua une pause dans cette déferlante de niaiserie –, Kiki entraîna Hannah sur la terrasse et, électrisée, lui souffla :

— Je rêve en couleurs ou tu viens vraiment de dire oui ?

— Non.

— C'était où, quand, comment et avec qui ?

Hannah savait qu'il lui serait malaisé de se dérober. Kiki n'était pas fille à se satisfaire d'une demi-confession, ni à lâcher l'os qu'elle tenait. La si sage Hannah avait donc de quoi s'épancher. Celle-là même qui prétendait qu'il n'y avait ni douceur, ni plaisir dans les frivolités sentimentales ! Celle qui affirmait maudire l'amour imprévu ! L'incorrigible théoricienne de l'engagement-verrou, l'inexpugnable Hannah, cuirassée de principes…

— Dis-moi tout…

Sur la musique du film Fanfan qui résonnait en fond sonore et dans les lumières finissantes de cet été calciné, Hannah confessa que quinze ans auparavant, début

septembre 1986, une scène improbable lui était arrivée, le jour même du mariage de sa sœur Sarah. Scène « surgodiche » qui l'avait hélas laissée « ridiculement » rêveuse, tracassée par un désir mordant. Hannah avait vingt et un printemps lorsque l'amour s'était glissé dans son cœur, sans qu'elle s'en rendît compte. Inattentive, inapte à se défendre contre elle-même, elle s'était laissé étonner par un homme qu'elle ne devait en aucun cas considérer ainsi.

— Hannah ! coupa Kiki. Go ! Allez, c'est qui ?

— César.

— Ricœur, ton beau-frère ?! s'étouffa Kiki.

— Oui.

— Dis-moi toute toute…

— Quelque chose de vrai est apparu dans ma vie.

New York, 1986. Eté très chaud, comme foudroyé par un soleil violent. La veille de la noce de Sarah, Hannah avait fait la connaissance de ce garçon qui possédait une âme visible, logée dans un corps athlétique. Fine mouche, sa sœur avait pris soin de lui dissimuler son Français apte à toutes les fièvres. Pour aimer, il faut beaucoup de vie et cet homme-là en possédait énormément. Ensemble, ils avaient eu un éblouissement en se découvrant et, tandis que Sarah procédait aux ultimes retouches de sa coiffure, ils avaient pris un vif plaisir à se perdre dans la capitale du vertige. Le pépin absolu ! Pourtant, l'un et l'autre savaient qu'ils

devaient être affection sans excitation, deux forces mêlées de tendresse distanciée, tout ce qu'ils étaient pour le reste de leur famille… Mais le lyrisme des sens avait surgi, avec ces mots dangereux qui hésitent au bord des lèvres. Soudain, tout avait changé de contour, de densité. Hannah s'était vite accordée à la vitalité déconcertante de son futur beau-frère, à ses propos qui donnaient de l'âme aux moindres choses. Tant d'émois imparables, d'attitudes qui devraient officiellement se taire lorsque finirait cette journée !

César n'avait jamais mis les pieds dans la Big Apple qu'Hannah s'était mise en joie de lui faire visiter et sentir. Paris, Londres et Rome semblent indifférentes à un avenir qui se carapate ailleurs, mais New York reste l'épicentre des commencements. C'est une fabrique à débuts où l'on a l'enthousiasme facile. Quoi de plus stimulant ? En un éclair, Hannah lui avait enseigné… la ferveur. Tous deux avaient alors su, sans hésiter, qu'ils se rencontraient. Leur alchimie était source de bonheur. Tout de suite, Hannah avait eu de lui un besoin plus profond que celui qu'elle avait eu d'autres hommes. Elle avait alors vécu quelques heures dans un enchantement, non d'elle-même mais de quelque chose en elle qu'elle ne connaissait pas : une pure légèreté. César était le chaînon manquant entre le sexe fun et les hommes à marier. Un expert en fous rires, en charmantes minutes. Mais un détail déstabilisant dans sa conduite n'avait cessé de la perturber. Un détail qu'elle ne s'expliquait pas…

Au sommet de la tour nord du vieux World Trade Center,

aux alentours de midi, dans les fines couleurs d'un ciel embué par les fortes températures, Hannah lui avait posé une question à risque :

— Pourquoi me parles-tu sans jamais me regarder, en évitant mes yeux ?

— En regardant ailleurs, je me protège de ta beauté, lui avait-il répondu avec simplicité.

Ces mots irréfléchis – qui valaient aveu – avaient jeté Hannah dans une émotion qui l'avait rendue à la fois irrésolue et sérieusement vibrante. Elle alluma ses yeux, les laissa se charger de désir jusqu'aux cils. L'envie de César la prenait au ventre dans la brume de chaleur new-yorkaise. Aucun garçon ne lui avait jamais démontré son amour de manière aussi concise et nette. Aucun de ses éventuels partenaires ne l'avait amenée en si peu de mots sur les brisants du désir et les hauts-fonds de l'amour interdit. Comment ramener vite les voiles et rentrer au port sans trop de casse ? Ou comment envisager un raid érotique sans lendemain, à quelques heures de sa noce avec sa sœur aînée, Sarah, si différente mais tendrement aimée ? Allaient-ils, au pied levé, forcer l'entrée des audaces interdites ?

A trois heures de son mariage new-yorkais, en 1986, César lui avait alors lancé ces paroles irréversibles qui avaient ouvert un gouffre en elle :

— Puisqu'on ne vivra jamais ensemble, je voudrais qu'on fasse l'amour… follement mais… juste une fois dans notre

vie.

— Une seule…

— Notre histoire n’est pas possible – tu aimes Sarah autant que moi – mais je ne peux pas faire comme si tu n’existais pas…

Sidérée, Hannah l’avait écouté :

— J’aimerais que nous nous aimions… juste une fois, pour n’avoir aucun regret. Faisons l’amour quand tu le voudras, mais juste une fois dans notre vie. A l’avenir, je ferai comme si je n’avais rien dit. Mais j’y penserai toujours. Follement. Choisis le moment Hannah…

Consentant à son désir, Hannah s’était avancée vers ses lèvres sans trop réfléchir. César avait reculé en soufflant :

— Juste une fois.

Hannah s’était ravisée.

— Tu l’as-tu séquestré dans une chambre avant qu’il marie ta sœur ? s’exclama Kiki avec enthousiasme.

— Non !

— Fallait baiser avec !

— J’ai pas le goût des affaires rapides, et j’avais qu’un ticket…

Hannah alla jusqu’au bout de son récit. Elle lui raconta que César, bouleversé, préoccupé jusqu’à l’angoisse, avait

alors égaré ses alliances au sommet du World Trade Center, trois heures à peine avant son mariage à l'église. Hannah les avait bien retrouvées mais, dans un acte instinctif et irraisonné, elle les avait dissimulées dans son sac à main en feignant de les chercher encore. Dominait en elle, dans ce moment électrique, le sentiment d'une fatalité qu'elle et César ne pourraient ni détourner ni réduire avec le temps et qu'il lui fallait bien accepter. Hannah avait tout de suite compris que plus elle différerait leur étreinte plus elle y songerait. Se dérober, c'était attiser l'envie.

César avait dû racheter en vitesse un duo d'alliances chez Tiffany, en essayant celle destinée à Sarah au doigt de celle qu'il n'épouserait jamais – puisque les deux sœurs avaient des mains fines identiques. La ravissante Sarah s'était donc mariée avec une alliance choisie et essayée par sa sœur cadette. Dans la cathédrale Saint-Patrick, tout avait paru en ordre – hormis un regard bref et glissant, échangé entre Hannah et César, qui l'avait ébranlée tout entière. Un regard qui avait été surpris par Louise, sa mère, qui l'avait foudroyée de ses pupilles bleutées.

— J'suis alors entrée dans une histoire trop grande pour moi, souffla Hannah. Cette proposition, elle n'a pas arrêté de flotter entre nous. Pendant des années. Notre coup de foudre new-yorkais est resté en suspens. César et moi, on en a jamais reparlé. On s'est évités du mieux qu'on a pu. On savait plus si les paroles de 86 avaient disparu ou restaient encore valides.

— Et les alliances ? Elles sont devenues quoi ?

— Je les ai encore, au fond d’un tiroir.

— Wow ! Tu parles d’une affaire-là ! C’est CA-PO-TANT[*4] ! J’suis tout à l’envers. Ensuite, est-ce qu’il t’a regardée droit dans les yeux ?

— Jamais.

— Pour vrai ?

— Pendant quinze ans, à chaque fois qu’on s’est revus, rarement, César a évité de planter ses yeux dans les miens. Je crois qu’avec Sarah il avait déjà sa part de passion. Il esquivait constamment mon regard.

— Tu veux dire que c’t’homme-là a jamais osé te fixer comme un vrai mâle ?

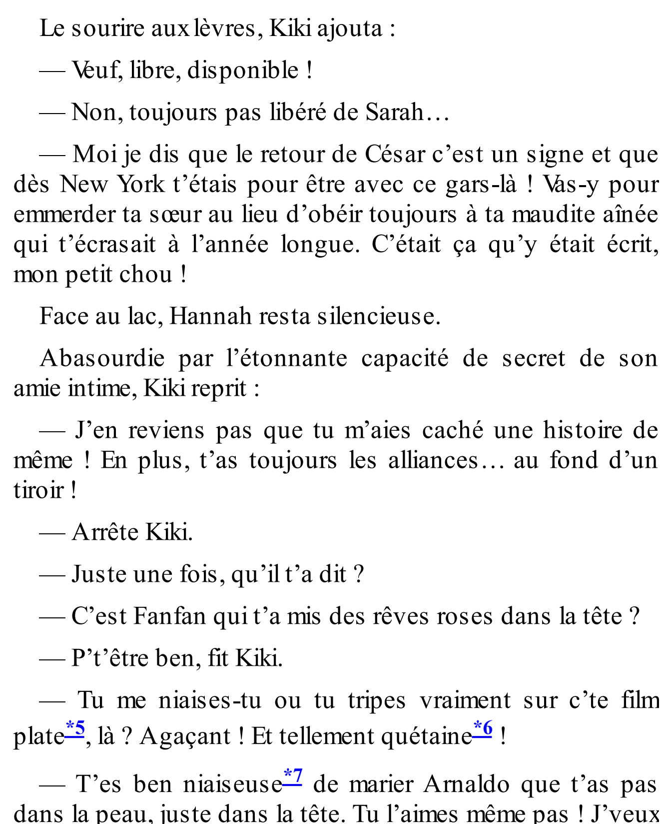
— Jamais.

— C’est fou !

— Arrête Kiki. Tu vois bien que tout ça est ridicule, enfantin. Aussi enfantin que votre Fanfan grotesque et cucul ! La passion, y a pas d’avenir là-dedans, faut investir ailleurs.

Derrière elles, résonnait encore la musique du film, les nappes tourbillonnantes de violons…

— Et il revient aujourd’hui… soupira Kiki l’œil allumé, en regardant de l’autre côté du lac l’hydravion blanc amarré au quai qui jouxtait celui de Rosa.



Le sourire aux lèvres, Kiki ajouta :

— Veuf, libre, disponible !

— Non, toujours pas libéré de Sarah…

— Moi je dis que le retour de César c'est un signe et que dès New York t'étais pour être avec ce gars-là ! Vas-y pour emmerder ta sœur au lieu d'obéir toujours à ta maudite aînée qui t'écrasait à l'année longue. C'était ça qu'y était écrit, mon petit chou !

Face au lac, Hannah resta silencieuse.

Abasourdie par l'étonnante capacité de secret de son amie intime, Kiki reprit :

— J'en reviens pas que tu m'aies caché une histoire de même ! En plus, t'as toujours les alliances… au fond d'un tiroir !

— Arrête Kiki.

— Juste une fois, qu'il t'a dit ?

— C'est Fanfan qui t'a mis des rêves roses dans la tête ?

— P't'être ben, fit Kiki.

— Tu me niaises-tu ou tu tripes vraiment sur c'te film plate[*5], là ? Agaçant ! Et tellement quétaine[*6] !

— T'es ben niaiseuse[*7] de marier Arnaldo que t'as pas dans la peau, juste dans la tête. Tu l'aimes même pas ! J'veux bien croire qu'il « score » au lit mais t'es plus son infirmière

que sa blonde ! Tu l'as sorti de l'alcool, c'est correct et j'veux aussi croire que ça crée des liens. Mais tu l'gâtes sans bon sens. C'est pas ça l'amour. On vaut mieux que ça, Hannah.

Après un temps, Kiki reprit sa plaidoirie :

— Tu peux pas juste laisser passer la parade et pas y participer. Moi je voudrais revoir la fille moderne que j'ai connue autrefois au Cegep[*8], qui sait où elle s'en va, celle dont la beauté nous rendait toutes jalouses !

Maîtrisant sa nature, Hannah lui répondit :

— Ecoute-moi bien : je suis de ces femmes qui gardent la tête froide. J'ai passé l'âge d'être excitée par l'idole des femmes qu'écoutent 98.5 FM à onze heures ! Rien qu'l'idée d'être de ces fans fanées, de ces femelles aux abois qui boivent la radio ça me fait vomir ! Et puis j'aime mon Arnaldo, à ma façon.

Hannah convint que leur sérénité pouvait rendre perplexe – le fidèle Arnaldo n'était pas prodigieusement divertissant – et leur manque de passion inquiéter ; mais elle pensait par toutes ses molécules que la fidélité délivre, que l'amour durable est le secret de la vie et qu'un être ne s'accomplit pas dans l'amour mais par l'amour au long cours. Comme si le ton acquis grâce à un engagement d'envergure se répercutait dans le reste de l'existence et résonnait en tout ce que nous faisons.

— Et puis, l'amour durable n'est pas que la solution d'un

problème privé, s'emporta-t-elle. C'est le mythe qui donne un sens à la société qui s'en vient. Le ferment de l'enthousiasme ! C'est là qu'est le vrai défi ! Moi, j'ai le goût du devoir, et t'as bien compris que je fais pas allusion à notre journal…

— De quoi tu parles ?!

— La fidélité libératrice, c'est pas une position de repli mais de départ, la dernière provocation. Surtout dans le climat érotique actuel. Je l'ai écrit dans mon papier de lundi. Faut être mystique ou amoureux, sinon quoi ?

— Bullshit ! s'exclama Kiki effarée. T'es-tu devenue bonne sœur coudonc ? Regarde donc ton César en face. T'as juste envie de baiser ce gars-là ! Le ferment de l'enthousiasme, c'est d'être libre quand ça nous prend de rêver encore un peu !

— Regarde-toi donc : ça se peut pas être mêlée[*9] de même !

— Oui, ça se peut ! rétorqua Kiki. Et je le prouve darling ! La sœur tremblante de la joie, c'est la baise en feu ! En t'accrochant à Arnaldo, en endurant ses jokes plates et ben poches[*10], tu dépéris ma belle.

— Et toi tu t'enracines dans rien Kiki. Ta liberté, ç'a pas d'allure, c'est du repli sur soi. Au fond t'es toute seule, t'as l'ego gros comme la maison ! Faut quand même que dans nos vies y ait des choses qui nous donnent la saveur de

l’éternel.

— La saveur de l’éternel maintenant… répéta Kiki moqueuse.

— Oui.

— Sœur Hannah, t’as le droit d’être heureuse ! Avant ta noce, essaie donc JUSTE UNE FOIS ! s’écria-t-elle en l’accablant de sa morgue.

L’index de Kiki désignait la maison de César.

Derrière elles, sur la grande télévision, les deux acteurs de Fanfan s’embrassaient avidement tandis que défilait le générique de fin. Les amies du lac – Marie, Josée et Maryse Tremblay, toutes partenaires de bridge et de jeux de société – applaudissaient. Atterrée, Hannah leva les yeux au ciel. Pour elle, les promesses biseautées de l’adolescence étaient épuisées.

*1. Bande de copines.

*2. Compagnons.

*3. Objet ou moment ringard.

*4. Super excitant.

*5. Ennuyeux.

*6. Ringard.

*7. Stupide.

*8. Année post-lycée.

*9. Tourneboulée.

*10. Farces nulles et ordinaires.

8

La stupeur fut vive lorsqu'en arrivant devant le bistro qui domine l'étroite marina, les amis du lac constatèrent qu'il était clos. On était venu y souper[*1] qui en bateau, qui sur l'une de ces Harley Davidson dont on n'avait l'usage qu'à la belle saison, qui en gros véhicules « à quatre pattes » ou encore à belles foulées. Marie, Josée, Maryse, Kiki, Hannah et leurs chums demeurèrent effarés quand le pompiste du lac – un étudiant qui « faisait la job » au mois d'août – leur apprit la raison de cette fermeture inopinée :

— S'est fait pogner[*2] l'gars !

Le matin même, le couple de tenanciers n'avait pas eu besoin des mille effritements de la vie conjugale pour sombrer. La femme du restaurateur avait relevé le répondeur téléphonique du bistro afin de noter les réservations. Elle avait alors eu la surprise d'entendre – suite à une mauvaise manipulation de son époux qui pensait l'avoir désactivé –

l'enregistrement exhaustif d'une conversation qu'il avait eue avec sa sœur entreprenante. Il y était question, en autres gracieusetés, de ce qui était pour tous comme une débâcle de la civilité : une sodomie au beurre de cacahuète dans le lit même du couple légal. C'est ainsi que, par mégarde, l'épouse du restaurateur avait découvert que sa propre sœur jumelle était l'amante très motivée de son mari. Ce duo qui enchantait le lac par son humour venait donc d'exploser – d'où la fermeture hâtive.

— Y devront gagner leurs dollars autrement ! conclut le pompiste, mi-amusé mi-navré par l'événement.

Sur le quai en bois de cèdre, au bord des eaux tièdes du lac Masson, la petite foule des amis en resta coite. La truculente et joviale atmosphère de leurs soupers d'été était anéantie. Dans ce pays, attribuer des amours chaudes n'est pas calomnier mais l'anecdote saisissait. Personne dans ce groupe n'aurait soupçonné que l'affable Daniel Lafleur, propriétaire estimé du bistro de la marina, fût capable d'une pareille félonie ni d'un tel empressement charnel : les deux sœurs jumelles ! Comment imaginer que ce gentil Daniel, si retenu d'ordinaire, était de ces flambeurs sensuels qui jettent n'importe quelle plaque sur le tapis de l'érotisme ? D'un Français de Paris, rompu aux licences complexes, ils se seraient attendus à tout, mais d'un gars originaire de La Tuque, du nord prolifique où l'on cultivait encore de belles vertus familiales, cet écart de conduite stupéfia. L'amateur de beurre d'arachide avait rompu le pacte tacite qui unit les

clans. Personne ne s'avisait – alors que c'était précisément ce qui troublait la population du lac – que l'amour est un sol changeant, une mer plutôt qu'un sol, et chacun préférait s'imaginer sur un plancher sentimental, au-dessus des périls et loin de l'inattendu.

— Il a sauté la clôture avec la jumelle de sa femme… Criss de câlisse, ça se peut pas ! s'exclama Arnaldo, écœuré par ce chemin trop écarté de la décence.

On fit observer que Daniel Lafleur avait une perversité dans le regard, de l'évidente dissimulation sous ses airs joviaux, et qu'il n'appartenait pas aux familles estimées de longue date du lac. Tout le monde causait en même temps, placottait[*3] vivement à la québécoise.

— Si j'ai un petit slot, j'veux bien plugger ma réplique[*4] ! plaisanta Kiki.

— Il s'est fait prendre les culottes à terre, lança Maryse.

— Yavait un visage à deux faces, ajouta Josée.

— Ouin, c'est vraiment pas le fun[*5] cette histoire-là, fit remarquer André, le mari cocu de Kiki. Quand tu regardes toute le big picture, y a rien de drôle là-dedans !

Songeant à sa propre sœur, Hannah frissonna à l'évocation de ce désordre amoureux, de ce délabrement moral qui n'était pas sans rapport avec ce qui s'était passé à New York le 11 septembre 1986. Son émotion s'accrut encore lorsqu'elle aperçut César qui, la mine grise, arrivait à bord du

MasterCraft de Rosa Lachance, joliment vêtue et escortée de son lévrier sans poids. Ses jambes étaient à l'honneur. César se taisait tandis qu'elle riait et perçait l'air de stridences irritantes. En voisine, la belle plante s'était proposé de conduire César dont les sourcils excessifs et drus, soudés aux rides de son front, lui donnaient un abord sauvage. Rosa avait dû insister pour que César consentît à rompre son isolement.

On lui parla aussitôt en plaisantant de messages des auditrices de 98.5 FM. Avait-il eu « le goût de lire les courriels » ? voulurent savoir Josée, Maryse et les autres femmes. Saisi d'étonnement par la ressemblance entre Hannah et Sarah qui, avec le temps, était allée croissante, César fuyait la conversation. Aux aguets, Kiki remarqua son trouble. Elle nota également que César et Hannah s'efforçaient de ne jamais se regarder, avec une adresse étonnante. César esquivait les pupilles de sa belle-sœur, exactement comme il l'avait fait lors de ce 11 septembre new-yorkais ; ce qu'Hannah ne sentait que trop. D'évidence, il lui signifiait son émotion en lui refusant le moindre coup d'œil. Il y a des gens comme ça : ils se possèdent en s'évitant. C'est du moins ce qu'Hannah désira penser. Kiki demeurait plus interrogative. L'absence d'attention de César pour Hannah était-elle l'effet de sa volonté ou celui de la lassitude qu'exprimait tout son être ? A moins que la beauté d'Hannah eût mérité l'hommage de sa timidité ? César était sur la réserve, un peu solennel, drapé dans son langage parisien.

Souhaitant approfondir le sujet – auquel elle portait un intérêt secret –, Kiki proposa à la bande d'improviser un barbecue chez elle, sur leur terrasse grillagée contre les maringouins[*6], à un jet de pierre du lac. Elle révéla posséder dans son congélateur quatre saumons sauvages qui venaient d'être pêchés en Alaska par André et ses vieux chums[*7]. Son antique congélateur étant tombé en panne quelques heures plus tôt, elle se trouvait dans l'obligation de tout cuisiner sans tarder.

— On perdra toujours ben pas ça ! J'vais vous r'cevoir à la bonne franquette…

Chacun convint que d'exquis saumons sauvages d'Alaska ne pouvaient être jetés. Curieusement, César accepta de se joindre à la bande caquetante ; alors que tout dans sa conduite disait son désir d'éviter la gaieté. Tout en conservant une certaine distance, il semblait prêt à sacrifier brièvement aux futilités.

Le barbecue festif – un « gros party » – démarra sans délai. On siffla force vins qui mettaient aux lèvres tous les terroirs français, sans oublier un peu de ce cidre de glace, une gâterie délicieusement québécoise. Les cadavres des quatre saumons régalaient l'assistance qui ruminait la trahison que représentait « un amour de même » plaçant deux sœurs dans la position de rivales. Cette nuit cancaneuse, et un peu philosophique, se reflétait dans les eaux noires du lac. On ramassait de vieux mots qui couraient autour du lac depuis des décennies sur les mœurs légères de

tel ou telle. Chacun s'amusait à évaluer l'usure des couples. Kiki avait des questions décontractées à toutes les réponses des convives et déblatérait sur les dernières escales pour bains de soleil au Mexique ou en Floride. On se félicita de la panne du congélateur qui avait fait venir jusqu'à eux les bienfaits saumonés de l'Alaska.

Excessif par son silence, énigmatique par cette maussaderie qu'on ne lui connaissait pas, César refusa de manger. On attendait de lui une saillie, un coup d'éclat rappelant ses envolées télévisuelles acides, toujours sur la tangente. Rien ne venait. L'animal demeurait laconique, froid. Hannah et lui se surveillaient de loin, en se gardant toutefois de se regarder en face, mais tout en le désirant sans doute. La réserve courtoise de César ne dégénérait pas en cordialité avec cette bande de vieux amis qui, pour beaucoup, avaient grandi ensemble. César déguisait ses chagrins sous des euphémismes et des silences. La beauté d'Hannah ne pouvait que le toucher, pensa Kiki qui, hilare, faisait le show comme à son habitude. On s'amusait bruyamment. Un verre de jus de canneberge à la main, le sympathique Arnaldo parla de son alcoolisme d'autrefois, de l'époque où il était encore « en boisson » ; puis, rassasié de saumon, il évoqua l'avenir solaire qui s'ouvrait à lui avec Hannah, après leur noce. Son insistance à évoquer la proximité de leur mariage était d'autant plus forte qu'il venait de remarquer le trouble de sa future. La jalousie, avec ses hargnes, lui fit même voir au-delà de la vérité. Une chose était certaine : Hannah était si touchée de la vue de César qu'elle le fuyait obstinément,

tout en s'évertuant cependant à ne pas trop l'éviter afin de ne pas alerter les soupçons de son fiancé à l'affût. Arnaldo voyait confirmé à chaque seconde le péril naissant où il était, non parce qu'ils échangeaient des regards mais parce que sa fiancée et César étaient bien les seuls dans cette soirée à s'ignorer. Entre eux, silencieusement, la pièce se jouait.

Kiki nota qu'Arnaldo, vidant un deuxième verre de jus de canneberge, était vibrant d'inquiétude ; ce qui accentuait son charme. La très vorace Kiki, toujours tentée par une fredaine, n'avait jamais été insensible à la beauté du fiancé de sa meilleure amie. Cet homme parfaitement fait la rappelait sans cesse à sa concupiscence, c'est-à-dire à son égoïsme. Pour Kiki, fille de magistrat, était moral tout ce qui n'était pas illégal. Assujettie à la seule légalité, Kiki pensait nécessaire d'aimer autant que le corps pouvait le faire, afin qu'il ait usé toute sa vitalité au terme de son existence. Mettre des obstacles à sa joie de vivre la révoltait. L'assise du bonheur n'est-elle pas la liberté ? Comme Kiki ne se mêlait jamais de juger personne, elle supposait que personne ne se mêlerait de la juger elle-même. Dans cette persuasion, elle osait donc beaucoup d'étourderies avec une pleine et entière sécurité. A voix basse, elle demanda à Hannah :

— Arnaldo est au courant de ce qui s'est passé au World Trade en 1986 ? Est-ce que tu y as tout dit ?

— Non… souffla Hannah.

On se mit à danser, dans une tornade de mélodies québécoises et un orage électrique de rock francophone.

Raphaël, le fils blond de César, invita sa tante Hannah à chalouper mais, par on ne sait quelle combinaison du hasard, finit par la laisser dans les bras de son père pour aller s'empiffrer de saumon sauvage grillé. Le fils de Sarah venait d'appareiller leur couple avec une simplicité qui gêna Hannah et César. César songea aussitôt qu'une femme irrésistible est une fille qui cherche à être banale et n'y parvient pas. L'assistance murmura, comme si chacun trouvait soudain quelque chose d'étrange à voir César et Hannah danser ensemble sans se parler. Leur distance si proche trahissait une attraction palpable. Le langage de leurs visages était éloquent. Hannah était en proie à une grande détresse. Si Arnaldo avait eu tout d'abord de la douleur de les voir s'éviter, les regarder danser ensemble lui donna de l'angoisse. Sans qu'elle le voulût, Hannah ressentait César comme une présence, un corps, tout en refusant ses émotions. César était de toute évidence très surpris de son éclat ; et Arnaldo ne relevait que cela. Les gens du lac savaient tous que sa sœur Sarah s'était éteinte dix-huit mois plus tôt mais ils n'imaginaient pas qu'Hannah, sur le point de se marier, pût être la blonde qu'on recherchait pour l'écrivain français. Un amour semblable était impensable pour eux – aussi déplaisant que celui des bistrotiers du lac – car il s'accompagnerait du désespoir d'Arnaldo, si fragile, encore proche de ses anciennes dérives alcoolisées. Tout le monde appréciait Arnaldo et estimait le courage avec lequel il s'était tiré de cette prison liquide. Surtout Kiki ! Juchée sur des talons, qui lui faisaient une silhouette efficace, elle

ondula jusqu'à lui. Malicieuse, la belle Kiki mit alors très fort la valse de Fanfan avec l'envie que les deux tourtereaux s'enlacent sur ses coups d'archet. Aussitôt, les filles du lac criaillèrent de joie et embarquèrent leurs chums ou époux afin qu'ils fissent tourner leur robe ; ce à quoi ces malheureux consentirent de mauvaise grâce en levant les yeux au ciel. Mais une gaieté vive enserrait leur petite société estivale.

Rétifs à tournoyer, César et Hannah s'écartèrent aussitôt. Il n'y avait rien de séraphique dans leur trouble et tous deux commençaient à le deviner. Le plein midi de l'attirance charnelle était là, avec le chaud soleil de l'appétit réciproque. Ils commencèrent donc à trinquer – un vivifiant bourgogne, du vosne-romanée qui réchauffa un peu leur timidité –, moins pour discuter que pour esquiver la provocation de cette danse ; alors ils se continrent moins. Assujettie aux bienséances mais tenue par l'amitié, Hannah n'osait pas s'enfuir. Elle envoya un coup d'œil noir à Kiki qui s'enroulait autour de son André très réticent. Contraints dans leur expression, Hannah et César échangèrent leur point de vue défavorable sur la niaiserie de ce film français qui datait de… 1986, l'année de la proposition de César. On glissa soudain une écharpe rouge sang sur les épaules d'Hannah. César pâlit à la vue de cette teinte. Hannah comprit aussitôt ce que cette couleur lui rappelait et ôta vite le châle ; ce qui l'informa assez sur la puissance du souvenir de Sarah. D'évidence, César était encore sujet aux fragilités sentimentales qui naissent de la nostalgie. Ironiques, mal à

l'aise, l'un et l'autre prétendirent ne plus croire aux bluettes, en affichant un air qui rendait Arnaldo de plus en plus nerveux ; d'autant qu'Hannah et César se mirent à rire de nouveau. Comme en 1986, ce rire frais d'enfant leur échappa.

Leur gaieté partagée mit en pièces le cœur d'Arnaldo.

César, lui, émergeait de sa peine. Son âme approuvait ce qu'était Hannah qui, par sa seule présence, le déchargeait du poids de lui-même. Ils se reprirent aussitôt. Freinèrent leurs émotions. En éprouvèrent trop. Les jugulèrent.

Raphaël, le fils de César, semblait avoir repéré une Québécoise gracieuse, la jeune Eva Robitaille qui, bûcheuse comme lui, devait intégrer l'université McGill de Montréal à la rentrée. Eva le regardait avec des yeux comme de l'anis qui se dilue dans l'eau. Heureux, rieurs, ne croyant pas encore à la gravité des sentiments ni à la responsabilité de leurs enthousiasmes, ils s'éclipsèrent sur une moto marine.

L'étincelante Rosa s'approcha de César et lui demanda, non sans effronterie, sous le nez même d'Hannah, si elle devait ou non le ramener en bateau sur l'autre rive du lac. César jugea prudent d'acquiescer et s'effaça avec Rosa. On les vit sauter sur le MasterCraft de cette liane à la jupe trop courte. Hannah s'interdit de laisser voir sa contrariété. Elle aurait voulu demeurer inaccessible à la souffrance qui l'atteignait malgré elle.

Sans formuler de commentaire, les gens du lac paraissaient satisfaits de cet attelage, s'il venait à se

confirmer : César Ricœur et Rosa Lachance ! L'époustouflante Québécoise lui rendrait-elle son insouciance jobarde, son excentricité qui manquait tant à la bonne humeur de la société du lac ? Chacun pensa : « Avec une crisse de belle fille comme elle, c'est possible ! »

Tandis que le hors-bord s'éloignait sur les eaux sombres qui s'étiraient sous la lune, le séduisant Arnaldo retrouva le sourire et son humour affable. Il s'enfila un dernier verre de jus de canneberge. L'alcool n'était plus sa solution.

*1. Dîner.

*2. Choper.

*3. Jacassait.

*4. Si j'ai une fenêtre de tir, je veux bien balancer ma réplique !

*5. Rigolo.

*6. Mouches piqueuses (des saloperies).

*7. Potes.

9

Le lendemain, la couturière Marie Saint-Pierre vint faire essayer à Hannah – encore tourneboulée par l'épisode nocturne de la veille – la robe de mariée qu'elle lui avait dessinée : une deuxième peau taillée dans du taffetas de soie. Rien, dans ce fourreau, ne trahissait l'outrance d'un sentiment. Kiki raccompagna Marie et revint la mine coquine :

— Tu penses-tu que César se souvient de sa proposition ?

— Laquelle ? hasarda Hannah avec un détachement feint, comme si elle avait pu songer à autre chose.

— Juste une fois.

Kiki désirait tout savoir, évaluer la situation. Etait-on dans une comédie ou déjà emporté vers une tragédie ? César lui avait-il donné la veille au soir des indices de la persistance

de son désir ? Lui avait-il tendu sur sa terrasse, autour des saumons grillés volés à l'Alaska, des perches laissant entendre que ses paroles de 1986 demeuraient actuelles ?

— Non ! répondit Hannah avec fermeté et un peu de tristesse.

— Moi, cette proposition tripante, elle me fait capoter[*1], même virer folle ! Si ça arrivait juste une fois, ça me redonnerait espoir en l'amour idéal, au moment où avec André… je m'ennuie ben des fois. A soir, il regardera ni ma face ni mes fesses ni mes boules[*2] alors que j'ai investi dix mille piastres dans une paire de seins tout neufs ! Pire, il m'ôtera même pas ma brassière[*3] ! Ç'a pas d'allure cette distraction ! Même si c'est pas pire qu'André m'ait en garde partagée avec d'autres gars, j'suis plus capable.

— De quoi ?

— De continuer de même ! Tromper, c'est plate, ennuyeux. C'est aussi une maudite routine et j'ai embarqué dans c'te routine-là ! Je m'ennuie de mes rêves à l'eau de rose !

Touchante, Kiki avoua pour la première fois de sa carrière de baiseuse appliquée qu'elle avait besoin d'y croire encore, de frissonner et que son corps soit porté par une passion grand format. Elle en avait assez de se brûler l'épiderme à toutes les flammes. Il fallait à cette galopeuse, pour se hisser au-dessus de ses amertumes, que cette histoire avec César aboutît et lui confirmât que le partenaire idéal existait, l'homme adéquat, le fameux « même que soi ». Son vieux

cynisme de chasseuse l’épuisait. Trop de motels, de matelas défoncés. On lui avait fait l’amour mais pas assez de souvenirs. Kiki rejoignait la grande peuplade des femmes qui exigent leur part de rêves.

— J’crois que côté cœur, j’suis vierge ! s’écria Kiki. Si la proposition new-yorkaise de César passe à travers les années, j’tourne romantique. Ça me donnerait ben de l’espoir. Y croire encore, je veux…

— T’es-tu devenue folle pour dire des niaiseries pareilles ? répliqua Hannah éberluée. Oublie ça ! La passion qui brasse comme dans les contes, tu serais mieux d’oublier ça ! L’amour avec les vrais hommes, ça marche pas de même.

— Ben voyons donc ! C’est-tu possible que tu croies ça ?

— Oui Kiki, j’en suis rendue là. Et je suis à peu près certaine que César a complètement oublié cette scène ridicule en haut du World Trade, dont j’aurais jamais dû parler.

— Pourquoi « ridicule » ? reprit Kiki. C’est une très belle scène ! On en voudrait toutes une de même !

— Ben pas moi.

— Maudite chanceuse !

— Pendant des années, cette petite scène m’a séparée de ma sœur. J’ai plus été capable d’aller voir Sarah en Europe, par peur de croiser son regard. Ce gars-là, sa conduite m’a faite un gros préjudice dans l’esprit de famille !

— Baise-le Hannah ! Juste une fois… C'est quand même une belle pièce d'homme !

Déterminée, articulant des mots bien pesés qui tâchaient de la persuader elle-même, Hannah lui répéta sa volonté de s'engager avec Arnaldo, une volonté dont elle se faisait une armure de composition.

— J'haïs pas ça d'avoir le cœur qui bat. Mais moi ce que je veux présentement c'est un couple bâti sur des critères rationnels. Arnaldo et moi, on a traversé sa période d'alcoolisme. J'suis écœurée des coups de cœur d'ado prolongée et bien tannée de ces histoires débiles !

— Merveilleuses ! corrigea Kiki.

— Débiles, je t'dis ! reprit Hannah. Et puis Arnaldo a du cœur, du bon cœur, des valeurs familiales. Ce gars-là, pas besoin de le déconnecter des sites de rencontres. Il est honnête. Il me laissera jamais tomber. Je sais que tous les matins, Arnaldo me dira que je suis la plus belle. Et ça me fait un petit velours rien que d'y penser !

Silencieuse, Hannah se promit qu'elle ne dépasserait jamais avec César la politesse la plus froide. Puisqu'on lui voulait des sentiments pour son beau-frère, elle en aurait d'amusants, une sorte d'ébullition de la cervelle mais qui n'atteindrait jamais son cœur. Et s'il advenait qu'Hannah ressentît pour César des émois dangereux, elle saurait les dissimuler avec soin.

*1. Kiffer.

*2. Nichons.

*3. Soutien-gorge.

10

Tard le soir, sur sa terrasse, César fixait l'hydravion amarré à son quai. Oiseau avide de pétrole qu'on utilise là-bas pour rejoindre les lacs plus retirés. La lune nimbait les brumes de chaleur qui sortaient des eaux. D'une oreille distraite, César écoutait son fils – plus magnifique que jamais – éplucher le sac de courrier et les courriels des auditrices de 98.5 FM.

— Toutes croient te plaire en te proposant des excentricités… s'amusa Raphaël en indiquant à son père un tas d'enveloppes qu'il avait sélectionnées. Elles t'imaginent encore fantasque. Il y en a une à Sherbrooke qui voudrait te tatouer sur le sexe des points d'interrogation pour répondre à tes questionnements intimes… Une autre, de Trois-Rivières, propose de t'épouser avec sa sœur jumelle pour qu'à deux elles puissent te combler sans pause… Une troisième suggère de t'aimer toujours debout pour que tu ne perdes pas de temps… Consternant… Charmant !

Modéré désormais, César alluma la plaque de fonte du barbecue et se fit cuire un œuf au plat. Une tranche de bacon se tordit à côté.

— Pourtant, il faudra bien que tu aimes à nouveau… lâcha Raphaël.

— Mm… grogna César.

— Tu sais encore draguer, faire des avances, emballer une gonzesse ?

César ne répondit pas. Raphaël poursuivit :

— Une lettre me paraît moins pire que les autres…

Le fils la lut à son père avec intérêt, sans l'égratigner par ce ton d'ironie coupante qu'il employait souvent. Mais César se contenta de hausser les épaules. Un jet-ski s'approcha d'eux dans la nuit tiède. Raphaël sourit, s'alluma de joie et quitta son père. Sans attendre, il s'éloigna sur les eaux du lac avec son Eva : même âge, même légèreté, mêmes fous rires. Avec eux, l'éternité recommençait.

Au milieu du lac endormi, la jolie Eva aux seins orgueilleux se mit à l'avant de la moto marine, les bras en croix et, imitant Kate Winslet dans Titanic, hurla de joie sous la pleine lune. Leurs quinze ans ne croyaient pas à la difficulté d'aimer ni d'exposer son cœur. Raphaël pensait qu'il suffisait d'avoir une maîtresse pour être un amant.

De l'autre côté du lac, sur sa propre terrasse, Hannah entendit les rires provocants des adolescents et en prit un

peu d'ivresse, s'en voulut, agacée d'être touchée par leur enivrement. Une moitié d'elle se moquait de l'autre. Hannah n'arrivait pas à dormir. Arnaldo l'appela pour qu'elle lui massât le dos car ses vertèbres étaient encore bloquées. Lors de sa dernière compétition de golf, le futur marié s'était fait mal et ne réussissait plus à lui donner de la joie depuis plus d'un mois. Ses tentatives lui coûtaient des douleurs excessives. Le ski nautique n'avait rien arrangé. Arnaldo s'en excusa gauchement et murmura à Hannah une idée qu'il crut romanesque :

— Je t'ai préparé une surprise extraordinaire, dans dix jours : un petit week-end fou à New York, rien que nous deux !

Ils seraient enfin sans Lynda, la fille ronchon de son premier mariage, dans un hôtel de Manhattan sans aucune prétention où ses parents, peu portés sur la fantaisie, avaient jadis logé leur lune de miel.

— Joli, non ? On marche sur leurs traces ! s'exclama-t-il.

Arnaldo ajouta qu'il profiterait de l'occasion pour faire un saut au Presbyterian Hospital de New York, un établissement huppé qui venait de lui faire une proposition mirifique. Arnaldo partirait la veille pour son entretien d'embauche préliminaire et elle le rejoindrait le lendemain. Hannah regarda en frissonnant la photo de l'hôtel. Consternée, mais aussi touchée, par cette proposition romantico-professionnelle supposément « folle », elle lança à son futur :

— Tu parles d’une surprise ! Tu me dis tout !

Enchanté par le choix de l’hôtel, qui lui semblait « merveilleux », fidèle à la tradition familiale qu’il chérissait, Arnaldo ne perçut même pas l’ironie d’Hannah. Pour ce garçon, l’Aventure s’écrivait sans majuscule.

Au même instant, César, absorbé dans son silence, aperçut sa voisine Rosa. Silhouette souple, allurée, seins hardis. Rosa avait mis ses atouts à la devanture. A vingt mètres de lui, elle riait trop fort en lisant l’un de ses vieux romans intitulé La vie est trop courte pour être petite. Résistant au sommeil, elle se trouvait là avec son chien filiforme, veillant dans son salon extérieur tout de moustiquaires tendues. Sa pièce de plein air était chauffée par une table basse au milieu de laquelle brûlaient des torchères. Cette beauté de music-hall, enveloppée dans une couverture fluide, l’invita à venir boire un thé et lui demanda franchement :

— Tu crois pour vrai tout ce que t’écris dans tes romans ?

— J’y ai cru… jusqu’à Sarah.

César avoua que le décès de sa femme avait tué sa croyance en un amour idéal. Avec Sarah, il avait pendant quinze ans martelé le fer rouge d’une passion qui consumait alors tout son être.

— Tu vivais comme dans tes livres, de surprise en surprise, en réinventant chaque jour le quotidien ? Ça se peut-tu ? souffla-t-elle.

Son ton incrédule et fasciné – semblable à celui des auditrices de 98.5 FM – trahissait que Rosa n'était pas loin de vouloir éclaircir sa mélancolie. César prit le parti d'être franc. Il lui confia n'avoir plus la force de se recommencer, de se livrer à nouveau, de prononcer des mots sucrés désormais ridicules dans sa bouche amère. Il avait trop souffert en ressentant face à Sarah ses derniers sentiments. Leur histoire lui avait ôté un certain soleil, celui de l'enthousiasme, pour le précipiter dans les saisons confuses du malheur. Même les plus fortes vitalités sont solubles dans le deuil. Une zone d'insensibilité avait gagné du terrain en lui. Reclus, il ne s'occuperait même pas de la sortie imminente et parisienne de son prochain roman ; ouvrage bâclé, comme surgi d'une méditation hâtive, qu'il avait jeté sur le papier afin de greffer un peu de littérature sur son amertume. En entassant des mots, le romancier galant s'était imité lui-même, afin de continuer à plaire par les moyens qui lui avaient jadis réussi. Désormais, César ne croyait plus qu'aux amours fugaces, sans grand danger, à l'emplâtre des amourettes sans conséquence.

— Je ne répondrai plus à aucune interview avant longtemps, répéta-t-il.

Féline, Rosa enveloppa ses jambes persuasives dans la couverture, lui conseilla de bien prendre son temps, de laisser faire la vie et… se mit à rire trop fort en le citant. Puis elle lui susurra une phrase sur le retour inopiné des apothéoses sensuelles : « On a vu souvent rejaillir le feu… »

Rosa excellait à ne pas paraître stupide. Puis elle demanda ce qui le séduisait chez Sarah. Attendri, mettant un instant son cynisme de côté, César lui répondit :

— Tout… Ses robes rouges, ses coiffures, même sa manière de manger du chocolat… J'adorais ce geste… Sarah râpait le chocolat avec une râpe à fromage pour augmenter le volume et avoir la sensation qu'il y en avait davantage ! Un truc d'enfance, de gourmande.

11

Le lendemain, Arnaldo fila à Montréal se faire remettre les vertèbres en place. Il souffrait trop. Après avoir étrenné les draps d'un professeur de tennis aux bons coups de reins, Kiki avait rejoint Hannah dans sa cuisine, face au lac aux couleurs finement ardoisées. Voluptueuse, cette dernière râpait en causant un excellent chocolat suisse sur une râpe à fromage pour que son plaisir fît plus de volume. Sortait de son esprit des étincelles, des anecdotes fugaces. Hannah avait le génie de la brièveté.

— Si son dos s'est bloqué, c'est que vous avez baisé follement c'te nuit ! commenta Kiki.

Hannah ne répondit pas.

Kiki poursuivit :

— Ça me rend un peu jalouse parce qu'André, lui, il s'est endormi hier soir sitôt couché. Pour vrai. Pépère avait

sommeil… Dix ans que je l'endure, c't'épais-là[*1] qui commence à faire du ventre !

— Tu viendrais avec moi à la plage ? Yva faire beau…

— Non, je vais faire mon épicerie. Mes armoires sont vides. On se retrouve tantôt pour un drink ?

— C'est correct. J'te rejoins chez toi.

— A tantôt !

Hannah avala l'énorme monticule de chocolat râpé puis enfila un maillot succinct et partit à pied jusqu'à la petite plage située près des tennis municipaux. Une jeune sportive employée par la commune assurait la surveillance d'un périmètre de sable grillagé. Des familles des environs étaient déjà vautrées sur leurs serviettes. Hannah les imita, s'appliqua assez d'huile sur le corps pour faire reluire ses atouts quand un homme venu à la nage sortit inopinément de l'eau. Sidéré de tomber sur elle – sans doute ne savait-il pas que cette plagette municipale était l'un des carrefours du lac –, il resta bouche bée devant son éclat, incapable d'ignorer sa beauté.

César venait de s'obliger à une longue nage, pour quitter sa torpeur physique.

— Bonjour ! lui lança-t-il en ne la regardant pas.

— Ça va bien ? lui répondit Hannah, très gauche.

Elle n'était pas venue pour être avec lui, surtout dans

cette tenue qui l'offrait, mais son cœur s'épanouissait lorsqu'il apparaissait. Cependant, Hannah ne se voyait pas non plus fuir César, ce qui aurait signalé un trouble qu'elle ne pouvait ni envisager ni s'accorder. Elle ne souhaitait pas qu'un tel signal pût sembler à César un effet de sa légèreté. De son côté, il ne désirait pas non plus s'engager dans une privauté excessive avec sa belle-sœur et ne trouvait pas d'autre parade que de l'éviter des yeux. Craignant de renforcer ses soupçons, César jugea diplomatique de s'allonger non loin d'Hannah sur le sable chaud. Elle sourit, s'isola en mettant ses écouteurs, se servant d'une musique pour s'extraire de cette situation. Par malheur, la playlist avait été établie par Kiki. Hannah eut le désagrément d'entendre encore la valse de Fanfan qu'elle se hâta d'interrompre.

Embarrassés, César et Hannah étaient allongés à proximité l'un de l'autre, plongés dans un mutisme obstiné qui, à mesure qu'il durait, devenait embarrassant. Tout ce qui n'était pas indifférence était considéré par l'un et l'autre comme une faute. Aux aguets de leur moindre geste, ils feignaient un détachement qui les exaspérait. Elle s'en voulait de ne parvenir à retrouver la sérénité à laquelle elle aspirait. En s'appliquant à l'esquiver du regard, César lui envoyait-il un signal ? L'inquiétude d'Hannah venait de ce qu'elle était émue tout en ignorant ce qu'elle ressentait. A chaque seconde, lui revenaient des bribes de l'épisode new-yorkais. Hannah était-elle seule à se remémorer la proposition qu'il lui avait faite ? Au moment où elle trouva

enfin sur son lecteur une musique zen, une petite fille aborda César :

— T'as-tu de l'eau ? J'ai ben soif !

— Non…

— Et ta blonde ? fit la gamine en désignant Hannah.

Tous deux échangèrent un regard gêné.

— C'est pas ma blonde.

— Mais j'ai de l'eau ! sourit Hannah en s'adressant à la fillette.

César profita de cette diversion pour s'éclipser comme on reprend son souffle et continuer sa nage le long du lac ; ce qui apaisa Hannah.

Il était parvenu à ne pas poser les yeux sur le corps d'Hannah.

L'apaisement qu'elle ressentit l'inquiéta. S'il lui fallait de la distance pour se trouver mieux, n'était-ce pas le signe qu'un appel du cœur sonnait en elle, déjà plus vif que sa volonté ? Sa faiblesse la consterna et, sur le chemin du retour, alors qu'elle prenait la direction de la maison de Kiki, Hannah se promit de ne plus se dérober pour reprendre le contrôle de ses émotions. Fuir, c'était déjà avouer. Mieux valait affronter un début de trouble pour le réduire et finir par en rire. N'augmentent que les sentiments refoulés.

*1. Ce couillon-là.

12

A peine arrivée chez Kiki, face au lac qui frisait sous l'effet du vent, Hannah lui déclara d'une voix très assurée :

— Tu serais-tu d'accord pour que je rende un service à Renée-Claude Crevier, au journal ? Elle est malade, je lui ai parlé tantôt…

— Renée-Claude… ton amie qui croit qu'elle a un gros QI quand elle a juste un gros Q ?

— Calme-toi les nerfs… Oui, Renée-Claude… Ça se peut que je fasse à sa place une entrevue pour la dernière page ? Avec Ricœur.

— Ricœur ? reprit Kiki étonnée.

— César. Une entrevue exclusive avec l'écrivain dans sa cabane au Canada. Renée-Claude est vraiment pas bien.

— Quel angle ?

— La revitalisation du français par la littérature, l'oxygénation de notre langue par ses écrivains. Sérieux. Très Devoir… On profiterait du passage de César au Québec. Ça sauverait les frais de billet d'avion et d'hôtel à Paris. On ferait faire des économies au journal.

— Des économies… Oui ça se peut… ça se peut que tu passes comme ça du temps seule avec lui. Ça se peut en maudit ! s'exclama Kiki la prunelle lubrique.

— Arrête Kiki ! C'est juste pour aider Renée-Claude.

— Je t'agace Hannah. C'est gentil d'avoir pensé à faire faire des économies au journal. Nos finances sont pas ben solides en ce moment. Thank you darling ! Ça fera notre affaire.

— Je le sais ce que tu penses, mais tu te trompes.

— J'ai rien dit.

— Avec Arnaldo, c'est solide. Pour vrai, j'ai rien à voir avec Daniel.

— Daniel ?

— Daniel Lafleur, le gars de la marina qui voulait les deux sœurs.

— Tu l'aimes-tu vraiment ton Arnaldo ?

— Il a même l'intention de m'emmener en fin de semaine à New York dans l'hôtel où ses parents sont déjà allés pour leur lune de miel. C'est-tu pas cute ? Un gars de même, ça

réchauffe le cœur !

— Je croyais qu'il y allait pour voir le Presbyterian Hospital.

— Aussi… bredouilla Hannah.

— Au secours ! Le week-end de rêve qui est amorti par un rendez-vous d'affaires ! Tu veux que je te dise pourquoi t'évites de perdre la tête avec César, même juste une fois ? Parce que t'as peur qu'il y ait une deuxième fois pis une troisième. T'as une maudite peur d'en avoir vraiment envie.

— César a oublié sa proposition, cette histoire à New York. Il y pense même plus. C'est terminé.

— Tu veux-tu une preuve qu'il y pense pas à peu près à sa proposition ? asséna Kiki. Qu'il y pense en mautadine[*1] ? Une preuve solide !

— De quoi tu parles ?

Kiki lui tendit Le Devoir du jour où était publié un article sur « le dernier roman de Ricœur qui sort bientôt en France ». Une pleine page.

— T'as-tu vu le titre de son livre ? JUSTE UNE FOIS ! Lis c't'article-là. César s'est inspiré de votre épisode de septembre 1986, il a tout recyclé. Ça parle d'un amour resté en suspens.

Hannah en resta soufflée, sans voix, choquée en même temps qu'heureuse. Comment César avait-il osé recycler

dans un livre cet instant parfait qui n'appartenait qu'à eux ? Ne l'avait-il vécu que pour ensuite le presser, comme on le fait avec un fruit ? En majorant son trouble…

— Ce gars-là, c'est un écœurant[*2] ! s'exclama Hannah. Il a du front tout le tour de la tête[*3]. Il a exploité notre secret.

— N'empêche, ton César il a rien oublié, souligna Kiki. Pas un détail. Rien. Dans c'te livre, y a la même scène au World Trade Center ! Quand tu le verras pour l'entrevue sur « la revitalisation du français par la littérature de mes fesses », tu vas discuter franchement avec lui ?

— Certainement pas. Ce rendez-vous sera purement professionnel ! explosa Hannah. D'ailleurs, j'ai soudain envie de le haïr, c't'indiscret-là. Il avait pas le droit…

Aux yeux d'Hannah, les choses étaient désormais très claires. La fiancée d'Arnaldo Franco ne serait plus jamais de ces frivoles qui confondent le désir avec l'amour.

— D'ailleurs je suis ben heureuse avec Arnaldo ! clama-t-elle. Heureuse de me marier, HEUREUSE ! Tu comprends là ? Au lit, ça va bien. Avec Arnaldo, j'ai les hormones dans le plafond. Mon fiancé, c'est toute une bête ! Rien à voir avec ces gens qui tiennent pas parole.

— De quoi tu parles donc ? De quelle parole ?

Emportée, Hannah avoua à Kiki qu'elle avait donné sa parole à sa sœur quelques jours avant son suicide, survenu deux ans auparavant. Sarah lui avait confié qu'elle avait

parfaitement saisi pourquoi elles s'étaient si peu fréquentées en Europe pendant les quinze dernières années. Sarah avait bien senti, entre César et Hannah, une gaieté qui ne demandait qu'à flamber. Flairant une sorte de drame qu'elle taisait (Sarah dissimulait beaucoup de choses), elle lui avait alors demandé de lui jurer que rien ne se passerait jamais entre elle et César après sa disparition, s'il lui arrivait quelque chose. Hors d'elle, Sarah avait crié :

— Sinon ça voudrait dire que j'ai été qu'un épisode pour lui, et ça m'est insupportable de partir avec cette pensée… Je veux être la seule, l'unique !

Ebranlée, Hannah avait juré sur-le-champ à sa sœur sa fidélité totale, quoi qu'il advînt ; en ne comprenant pas bien à quel événement Sarah faisait allusion.

— Câlisse ! jura Kiki absolument soufflée par cette confession. T'en as encore dans le placard, des secrets comme ça ?

— Non. Le sac est vide.

— Révolte-toi Hannah.

— Me révolter ?

— Tu vas-tu rester toute ta vie dominée par ta grande sœur qui t'a toujours écrasée, humiliée, empêchée de vivre ? lui demanda Kiki avec colère. Prends donc ta liberté et chevauche-la !

*1. Enormément.

*2. Franc salaud.

*3. Il a du toupet.

13

— Oh, un gros orage va tomber ! s'exclama Hannah à bord de son MasterCraft alors qu'elle retournait chez elle.

Surprise sur le lac qui se frangeait d'écume, Hannah jugea plus prudent de se mettre à l'abri. Le grain qui commença à fondre sur elle était si turbulent qu'elle se dérouta vers le quai flottant de ses parents.

Trempée, elle attacha vite le hors-bord et courut chez eux. César se trouvait avec Louise et son mari Erwan dans la cuisine. La vieille dame l'interrogeait sur le sujet de son prochain livre en parcourant le petit texte imprimé au dos de l'exemplaire tout frais qu'il lui avait apporté de France.

— Juste une fois… c'est-tu une autobiographie ?

— Ça mériterait de l'être.

— Dans le livre, cette « fois »-là, elle est-tu arrivée ?

Hannah s'arrêta et, sans laisser deviner sa présence, se

plaqua contre le mur de la terrasse couverte pour écouter la réponse de César :

— Ce « juste une fois » n'arrive jamais. Les deux héros sont trop éloignés, même s'ils se désirent. Ils se frôlent sans se trouver. L'amour, ça ne coïncide pas.

Hannah pénétra dans le salon, sculptée dans ses vêtements mouillés. César dissimula aussitôt son livre sous un magazine afin qu'elle ne pût en déchiffrer le titre. Ce geste était un aveu ; et Hannah le prit comme tel car elle avait eu le temps de le décrypter. César parut alors agité d'une émotion forte et Hannah aussi qu'il le fût à ce point, tout en semblant irritée par l'incommodité de cette situation ; laquelle, cependant, lui donnait un contentement intime. Hannah songea que ce n'était pas le César réel et présent qui lui touchait le cœur mais celui qui restait imprimé sur sa rétine, logé au fond d'elle et de son imagination, tout nimbé d'un passé intact. Les deux troublés se ressaisirent mais pas assez vite pour que leur gêne ne fût pas décelée par Louise, à qui cela ne plut guère. Ses coups d'œil répétés, pleins de jugement, ressemblaient à un concert de soupçons. La vieille Louise n'était pas femme à croire que la multitude des affections élargit le cœur ou que les confusions amoureuses en famille peuvent être convenables. Probablement parce qu'un jour Louise avait elle-même fauté et n'avait pas cessé d'en payer le prix. L'embarras des deux était d'autant plus remarquable que, comme dans le roman de César, l'écrivain s'appliquait à éviter les yeux clairs d'Hannah, comme s'il eût

craint, lui aussi, qu'elle pénétrât trop profondément en lui.

— Une collègue du Devoir est malade, fit-elle en affectant d'être calme. Accepterais-tu que je la remplace pour une entrevue sur la revitalisation du français par la littérature ? C'est-tu correct pour toi ?

— Oui… demain trois heures, s'entendit répondre César de manière spontanée, oubliant qu'il avait lui-même formulé le vœu de s'effacer de la vie publique.

Son irréflexion l'étonna. La réponse de César avait été commandée par un mouvement profond.

Louise afficha une moue de réprobation que nota le vieil Erwan. Elle sentait la dangereuse puissance qui attirait sa fille vers cet homme.

Aussitôt bue par les forêts de bouleaux et les chaussées fumantes, la pluie avait terminé ses désordres. Les chaleurs embuées de l'été, frottées de soleil, reprenaient possession de l'air. A l'extérieur, Raphaël appela son père pour aller faire de la « trip » – un jeu dans lequel une sorte de pneu est gaiement tiré derrière les canots à moteur. Tout en se gardant bien de croiser les yeux vifs d'Hannah, César s'éclipsa comme on fuit devant un péril, accompagné par Erwan qui avait deviné que sa femme souhaitait causer avec leur fille, entre femmes.

Un malaise s'instaura entre Hannah et sa mère. Le silence compact qui s'imposait entre elles était pénible. Hannah ne se déroba pas et finit par avouer à sa mère qu'elle avait eu

un béguin passager pour César, tout à fait puéril, et grotesque. Louise se raidit.

— Tout ça est dû à ma peur du mariage qui s'en vient dans trois semaines, se justifia Hannah. Une inquiétude légitime. Et la peur, c'est mélangeant[*1] !

Hannah rit d'elle-même et confessa à Louise que cela lui faisait du bien d'avoir osé lâcher le morceau. Cette purge orale l'aidait à évacuer ses idées folles en les ramenant à leur juste proportion :

— Ridicules ! Oui, ridicules. J'suis pas un de ces oiseaux qui est toujours prêt à s'envoler !

Pas un instant Hannah ne sentit le mensonge sonner dans son affirmation. Elle croyait ce qu'elle disait. L'aveu fit à Louise l'effet d'une guillotine. Elle lui asséna :

— Ma chérie, ce genre de confusion sentimentale – viser le mari de sa sœur ou quelqu'un de proche –, ça se termine toujours mal, comme pour les gens du bistro du lac. Les familles sortent déchirées d'histoires de même. T'es mieux de te tenir les fesses serrées ma p'tite fille !

— Maman, c'est pas toujours juste de consulter seulement la morale sans rien accorder aux circonstances !

— Le monde diront bien le contraire mais ç'a pas de bon sens des liaisons aussi compliquées. Et puis, se laisser aller à ce genre de sentiments… mélangeants, c'est déjà trahir ta sœur, la mémoire de Sarah… Elle me manque tellement.

Hannah se tut. Elle savait bien que pour leur mère la mort de Sarah restait inadmissible, même si ses relations avec sa fille aînée avaient toujours été complexes, voire un peu sèches. Quand elle songeait au bruit de son incinération, à ces craquements funèbres, à cette bien-aimée devenue cendre, Louise refoulait encore ses cris. Veiller sur les intérêts sentimentaux de son aînée, c'était lui offrir des prolongations. Et puis, sa vieille mère veillait à la cohésion de leur famille qui avait toujours eu des mœurs respectables et des audaces tempérées. Du moins voulait-elle le croire, en oubliant son propre cas. Pour Louise, l'amour profond se devait d'être comme un lac ; pas un torrent et encore moins une cascade imprévue. Quant aux discours véhéments qui portent aux résolutions périlleuses, elle s'en méfiait d'instinct.

— C'est-tu correct ? demanda Louise. T'es-tu capable de refroidir le moteur ? Marie donc tranquillement ton Arnaldo à l'âge que t'es rendue, un brave gars d'ici qui sait faire son argent honnêtement, qui est fin[*2] et qui score joliment au golf. Ce gars-là est vrai. Il est comme il est, pas toujours à faire des romans de tout et n'importe quoi…

— Reste calme maman. Le monde me suffit, pas besoin de rêver ! Arnaldo m'aimera fidèlement des années de file, comme papa t'a aimée. Et si je devais avoir un jour des sentiments qui te déplaisent, je te déplairai jamais par ma liberté.

— T'as-tu peur d'avoir un jour de l'amour pour lui ?

insista sa mère.

— Mom, on peut garantir sa conduite, pas ses émotions. C'est déjà pas pire ! Et si j'étais toute mêlée, je te promets qu'aucun de mes actes ne laissera voir mes sentiments. Ça paraîtrait pas. Promis juré !

— Méfie-toi ma chérie, c'est par l'imagination que les passions arrivent. Et rien ne nous rend laid comme les trahisons familiales, même après le tombeau…

L'orage passé, le soleil réapparut comme une bouffée de joie. Le bon vent revenait, feutrant le gazon. Hannah soupira et lança à Louise :

— J'suis vraiment chanceuse de t'avoir comme mère ! Ça m'a fait du bien d'en parler.

— Un jour, je t'apprendrai des choses qu'on m'a racontées sur César, des choses que tu t'attends même pas.

A voix basse, Louise ajouta :

— On m'a dit qu'il a pas toujours été clair ce gars-là…

Hannah n'entendit pas et fila rejoindre Kiki sur le lac où affluaient les embarcations des vacanciers :

— On va faire faire de la trip aux filles !

Louise lui sourit et referma la porte. Tout en elle s'inquiétait. Comment se fier à la parole de sa fille qu'elle avait devinée à la fois heureuse et malheureuse ? Tannée par l'expérience, elle avait bien saisi qu'Hannah avait déjà

dépassé le stade de l'inclination, sans qu'elle le sût elle-même. Ce point la tracassait. Comment se surveiller et se ménager des prudences minimales quand on se persuade qu'on n'est pas encore prise ? Louise en savait quelque chose. Généreuse, la vieille dame se demandait par quel stratagème étouffer la crise qui menaçait les siens et la paix de son lac, habitué à un siècle d'honneur et d'insouciance. Qu'on sente l'écrasement qui l'oppressait à l'idée que le mariage d'Hannah pût être soudain compromis ! Tout ça parce que le mari de Sarah, à peine morte, avait ébranlé la sensibilité de sa cadette ! A cette seule idée, informulable (l'évoquer à voix haute ne risquait-il pas de hâter le pire ?), son monde s'écroulait. Louise roulait dans un flot de honte et d'irritation. La passion lui avait autrefois coûté si cher. Et dire que c'était elle qui avait fait venir César au lac – « ce gars qui fait rien d'autre que d'écrire, qui a les mains pleines de pouces ! » –, désormais, elle lui refuserait sa porte. Dans cette histoire, Louise ne pouvait faillir. Mais quoi qu'elle fît, elle y mettrait l'affectation du jeu et assez de désinvolture pour ne pas laisser voir ses intentions. Au fond, Louise était en colère qu'Hannah se fût permis de croire à la passion alors qu'elle y avait elle-même renoncé. Erwan avait été jadis une belle exaltation d'amour, mais la fièvre l'avait quittée depuis des lustres. Louise se contentait de tendresse et d'orgasmes faciles et ne s'était – à une exception près – jamais accordé ces permissions rêveuses que les femmes les plus honnêtes se donnent pour vieillir ensuite sans trop de regrets. Le sens de la décence catholique et du sacrifice pour

son clan vivifiait cette âme énergique, d'école prude. Il fallait donc qu'Hannah menât une existence qui justifiât la sienne.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda Erwan qui connaissait son épouse.

— Tantôt au dépanneur[*3], t'as-tu pensé d'acheter des bleuets[*4] pour mon gâteau au fromage ? lâcha-t-elle, l'air de rien.

Louise s'arrêta et, au lieu de parler franc, lança :

— Est-ce qu'il reste du beurre de peanuts[*5] et du smoothy ?

*1. Met l'esprit sens dessus dessous.

*2. Intelligent.

*3. Petite épicerie.

*4. Myrtilles.

*5. D'arachide.

14

Le ciel s’était nettoyé. Spacieux, il entassait à nouveau des flots de soleil. César et Raphaël faisaient du ski nautique en tandem, tirés par Rosa qui pilotait son bateau. Elle riait exagérément, à pleines dents blanches, comme à l’accoutumée, ce qui agaçait Raphaël. Dans le registre de l’allumeuse, Rosa se sentait les coudées franches, en laissant entendre par ses trémoussements qu’entre deux draps sa lascivité tenait ses promesses. L’adolescent, d’une jeunesse nerveuse, voyait bien que son père, encore sur la réserve, n’était pas insensible aux atouts galbés de son buste qu’elle jetait à la convoitise des hommes. Souhaitait-il s’accorder une liaison légère, une escale sensuelle n’engageant aucun sentiment ? Mais pourquoi diable César ne jetait-il pas son dévolu sur l’une de ces auditrices au corps flexible et aux idées baroques ? Des centaines de mails l’attendaient !

Les deux skieurs lâchèrent la corde devant le quai de Rosa

qui accosta aussitôt. Elle les accueillit avec des serviettes et frictionna César avec insistance au moment même où Hannah et Kiki passaient en bateau. Les deux amies tiraient une trip sur laquelle criaillaient la fille de Kiki et celle d'Arnaldo, l'ingrate Lynda. Elles hurlaient d'une joie stridente.

Hannah aperçut très distinctement sur le rivage le geste appuyé de Rosa et l'abandon de César qui se laissait éponger sans grande réticence. Il semblait même lui accorder cette faveur avec plaisir et un certain degré d'alanguissement. Hannah s'assombrit malgré elle et sentit combien cette attention appuyée lui était pénible. Cette fille trop désireuse d'être touchée lui éprouvait les nerfs. Au volant du MasterCraft, Kiki remarqua à son tour ce qui se passait sur le quai, releva l'agacement d'Hannah et en sourit presque. Tandis que les deux adolescentes virevoltaient sur la trip en émettant des petits cris d'extase, Hannah fixa Kiki et murmura :

— De toute façon, je pourrai jamais lui faire oublier ma sœur. Sarah a gagné pour toujours puisqu'elle est morte.

— Quand tu parles comme ça, tu me mets dans tous mes états ! C't'écœurant ! Arrête de te soumettre à ta sœur qui est partie. On n'obéit pas aux défunts. Tu vas quand même pas avoir de la misère en amour toute ta vie parce que t'as parlé trop vite ce jour-là. C'que tu y as promis, ç'a aucun sens. Faut que tu t'en sacres[*1] !

Kiki somma Hannah de surmonter l'épisode qu'elle avait vécu avec Ronald Léveillé ; l'homme qu'elle avait naïvement cru épouser en 1991 et qui, dans son dos, avait promis un avenir identique à Manon, sa meilleure amie de jeunesse. L'homme qui avait vécu avec l'infidélité comme avec une épouse légitime. Hannah ne pouvait pas rester sur cet événement qui lui avait congelé le cœur au sortir de l'enterrement de Ronald.

— En 1991 ! répéta Kiki sur son bateau.

— T'as-tu fini avec ton sermon ! Calme-toi le pompon ! répliqua Hannah irritée. J'suis ni bloquée ni congelée ni épaisse[*2]. Je choisis ma vie et mes valeurs.

— Tes valeurs c'est certainement pas de te masturber parce que t'en peux plus de ton chum !

— J'ai peur de m'engager, comme toutes nos amies de filles à deux semaines de leur mariage !

— Comment t'avais réagi à l'époque quand, à l'enterrement de Ronald, t'as vu les lettres d'amour pareilles aux tiennes qu'il écrivait à ta vieille chum de fille[*3] ? Dis-moi-le pour vrai !

Hannah regarda les eaux du lac et lâcha :

— Pour vrai, j'ai eu envie de me noyer. J'savais plus si je pleurais la mort de c't'écœurant-là, ma rage d'avoir été deux fois trompée ou celle d'avoir été stupide. Ou encore ma tristesse de pas pouvoir dire la vérité à Manon Lagacé.

— R’viens-en ! C’est fini tout ça ! martela Kiki.

— Comme est fini l’épisode de New York, répondit Hannah dans une belle alliance de sincérité et de mensonge si bien construit qu’elle l’avait rendu indestructible. J’avais vingt et un ans, Kiki. Des niaiseries de même, à mon âge, je suis plus capable. J’en ai assez !

Kiki ne croyait pas une demi-seconde son amie. La passion devait l’emporter dans le cœur de celles qui n’y croyaient plus, aimait-elle penser. Sa peau réclamait l’air des grandes extases, et sa rhétorique sentimentale gagnait du terrain, malgré les réticences d’Hannah.

*1. Tu t’en foutes.

*2. Idiote.

*3. Amie.

15

Très professionnelle, Hannah appuya sur l'enregistreur et commença à interviewer César pour garnir les pages du très sérieux Devoir. Elle ne se laisserait pas aller au moindre trouble face à un homme apparemment libre, mais encore habité par un grand souvenir ; et si cela advenait, Hannah se persuaderait qu'elle saurait bien changer son émotion en une affection maternelle. Depuis le temps qu'elle s'usait les yeux à scruter les passions, Hannah n'avait vu que dévastation et chagrins empilés. Il était indispensable de les extirper de son cœur, même si cela revenait à attaquer la vie à la racine.

Tous deux se trouvaient sur la terrasse grillagée de César. Ils bavardaient sous l'œil velouté de Rosa qui les surveillait discrètement depuis la maison d'à côté, en caressant son lévrier, si évidé, si frêle qu'il pesait à peine sur un coussin. Avec ses yeux d'espionne, la belle dissimulait sa maussaderie. Tout se déroulait normalement lorsque César

arrêta l’appareil et imposa une condition singulière à la poursuite de cette « entrevue » :

— Enfile ça ! demanda-t-il à Hannah avec timidité en lui tendant un masque semblable à ceux qu’on donne dans les avions pour occulter les yeux. Et je ferai pareil avec ce deuxième masque.

— Pourquoi ? balbutia-t-elle très déroutée.

Hannah ne s’attendait pas à de pareils changements de règle qui provoquaient en elle de grands retentissements.

— Je voudrais te rencontrer sans te voir.

Emu au possible et n’ayant plus le courage d’être lâche, César ajouta :

— Ne pas te regarder m’aidera à garder mon sang-froid.

Etonnée, et plus flattée qu’elle ne l’aurait voulu par cet hommage indirect – très direct – qui lui remémorait New York, Hannah s’entendit accepter. Alors que toute sa raison lui hurlait de faire le contraire, elle mit le masque en pensant que César ferait de même. Puis, à tâtons, elle réenclencha l’enregistreur afin d’engager l’entretien comme si de rien n’était, à l’aveugle. Elle plongeait dans le noir.

De l’autre côté du lac, à un kilomètre derrière une paire de jumelles, Arnaldo surveillait ce moment d’intimité entre sa fiancée et l’écrivain français qui tournait la tête des Québécoises. Le chirurgien sauvé de l’alcool et de la déglingue ne comprenait pas bien à quoi rimait cette

« entrevue » masquée. Que signifiait donc cette mise en scène ? Hannah traversait-elle une période de sa vie où la sensualité reprenait ses droits ? Il pensa bassement, en remeutant le vocabulaire de sa première jeunesse : « Ah ben maudit torrieu ! Et je me fends le cul en quatre pour lui payer un beau logement, des beaux souliers, des fourrures pis des voyages au soleil ! Pis elle jase avec c't'e maudit Français ! C'est quèqu'chose d'endurer ça tout de même ! » Sur son quai, Kiki – équipée d'une longue-vue – scrutait les émotions du bel Arnaldo et croyait discerner, non sans culpabilité, que sa cause avançait.

La conversation de César et d'Hannah tourna autour de savantes questions de rhétorique mais les deux protagonistes de la scène du World Trade Center, plongés dans une obscurité qui désorientait leurs sens, avaient de plus en plus chaud aux tempes. En César, tout reprenait essor, comme s'il avait presque consenti au trouble qui le transportait ; au point qu'il finit par ôter son masque afin de contempler la beauté d'Hannah et de s'emplir les yeux de sa présence. Hannah, elle, était saisie au ventre par on ne sait quel désir refoulé depuis quinze années. Tandis qu'elle écoutait avec distraction ses observations sur le renouvellement de la syntaxe, elle se remémorait ce 11 septembre 1986, leurs cavalcades dans la Big Apple, l'instant où il avait prononcé sa proposition folle – « juste une fois, quand tu voudras ! » – et surtout le moment où elle avait dérobé les alliances de sa sœur aînée sur le toit du World Trade Center. Leurs cœurs avaient alors vibré à

l'unisson et se touchaient par tant de points ! Ah, comme elle avait aimé entraver la marche de cette noce qui lui ravissait l'homme qu'elle désirait, et que tout son être reconnaissait.

Hannah éteignit l'enregistreur et, dans l'obscurité où elle restait, s'entendit dire :

— Je sens Sarah vivante entre nous, impossible à effacer. Je sens ton amour irréparable.

— Mon amour ?! reprit César avec étonnement.

— Oui.

César remit son masque sur les yeux et, dans l'obscurité, dévoila soudain à Hannah la vérité :

— Je haïssais Sarah.

— Tu la haïssais, répéta Hannah avec hébétude, ne comprenant pas ce qu'il disait.

— Ta sœur était mon cauchemar.

Ils ôtèrent leur masque.

César lui avoua que Sarah n'avait cessé à la fois de le séduire, de l'envoûter physiquement et de lui gâcher la vie. Les dernières années, ils n'avaient eu que des rapports douloureux et viciés. Derrière son visage séraphique, Sarah s'était diaboliquement déréglée. En amour, cette furieuse avait fait le mal avec toute la confiance qu'il lui avait remise pour faire son bien. La blonde Sarah fut scélérate,

dominatrice, narcissique jusqu'au délire, parfois au bord de la schizophrénie. Jamais femme n'avait mis plus franchement le pied en enfer. Gavée de neuroleptiques, elle lui avait imposé les bataillons d'amants avec qui elle forniquait dans leur propre lit, pour l'humilier et pulvériser ce qui lui restait de fierté. Souvent, il retrouvait le sperme d'un ou plusieurs autres dans leurs draps. Sous son empire sensuel, écrasé par la puissance de sa beauté, il avait tout accepté. Tout. Sa folie tangente, sa cruauté d'une acidité noire. Parfois, Sarah faisait même des passes payantes, pour avilir « l'innocente » qu'il disait admirer, en prenant soin de l'avertir afin de l'anéantir. L'argent ajoutait à son excitation. Rien n'était son ami. En s'humiliant, cette fêlée avait voulu l'humilier. Sarah dévorait les garçons, n'en laissait que la fibre. Après avoir attendu qu'il s'attache tendrement à leur fils Raphaël au physique d'ange, Sarah lui avait même avoué qu'il n'était pas son père. Raphaël avait été volontairement conçu lors d'une partouze aux allures de cohue charnelle. Dans son délire, Sarah avait souhaité ne jamais pouvoir identifier le véritable géniteur, pour que cet enfant demeurât « rien qu'à elle », l'enfant de son plaisir exclusif.

— Sarah m'a cassé, vrillé, en profitant de sa beauté, de ses yeux verts, de ses épaules.

Sous le choc, Hannah encaissa. Devant un dessillement aussi abrupt, son cœur cognait fort. Mais elle ne comprenait pas :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Sarah n'était pas comme ça.

— Elle a commencé à dériver après…

— Après quoi ?

— Quand elle a appris que… que…

— Quoi ?

— Qui était son vrai père.

— … son vrai père ? reprit Hannah éberluée.

— Un cousin du tien, d’Erwan… Loïc… Il est venu lui parler dix jours avant de mourir, à Paris. C’est peut-être pour ça que ta mère a eu du mal à aimer Sarah… l’enfant d’une faute… Et pour ça que vous êtes si… différentes… Ça a ouvert une faille terrible chez Sarah… Elle est devenue quelqu’un d’autre… avec ce besoin de se salir…

— Elle aurait pu réagir autrement…

— Qui sait pourquoi nous réagissons avec douceur ou avec fiel ?

Interdite, Hannah apprenait dans le même temps l’infidélité de sa mère, la face obscure de sa sœur aînée et qu’elle pouvait lui succéder auprès de César puisqu’il l’avait haïe infiniment. Ce qu’elle n’avait jamais soupçonné. Tout avait été truqué. Pendant des années, Sarah avait usé constamment de mots trompeurs. Ses furies érotiques n’étaient pas des épisodes de débauche, disait-elle, mais un moment de dépression ; sa cruauté n’était pas de la férocité, mais un coup de fatigue ; ses amants n’étaient pas des types veules, mais des amis proches.

— Elle était… devenue folle ? demanda Hannah.

— Peut-être. Trop de tout, de médicaments aussi.

— Pourquoi cette vérité n'est-elle jamais sortie ? demanda-t-elle dans un souffle.

Sans fixer Hannah, César confessa qu'il avait fait son possible, et plus encore, pour protéger Raphaël qu'il aimait comme son fils, afin qu'il ne sût pas qui fut réellement sa mère ni, surtout, dans quelles circonstances il avait été conçu. César et Hannah évitaient encore avec soin de se regarder.

— C'est pour cela que j'ai publié mon dernier livre : Juste une fois. Je voulais revivre un certain jour de septembre 1986, abolir le temps gâché. Retrouver le soleil, et peut-être…

Paniquée, ne voulant ni l'accabler de reproches ni l'engager à se dévoiler davantage en lui répondant, Hannah remit en marche l'enregistreur. Réaction effarante après de tels aveux ! Se faisant violence, elle s'obligeait à retourner à la froideur de l'interview. Hannah éprouvait trop d'émotions à la fois pour les démêler, et en suffoquait. Il lui fallait revenir à la conduite qu'elle s'était fixée, se raccrocher à son métier avec l'espoir absurde que cela lui détendrait les nerfs.

Lassée de les voir s'entretenir, Rosa débarqua à cet instant sur la terrasse, dans une sculpturale robe rouge qui laissa César stupéfait. Ce rouge claquant lui rappelait les ardeurs démoniaques de Sarah, son épanouissement

sensuel, et non leurs prétendus jours heureux. La couleur effaçait l'atout magistral de sa poitrine abondante. Ignorant ouvertement Hannah, Rosa demanda à César s'il avait toujours l'intention de l'emmener faire un tour d'hydravion au-dessus du fleuve cet après-midi. Hannah en demeura muette, désarçonnée.

— Non, répondit César.

Comme il ne donnait aucune explication et que son silence était pesant, Rosa plissa son front et repartit vexée (jamais elle n'avait essuyé une telle mortification !). A cet instant précis, Hannah reçut un SMS limpide de Kiki. Derrière sa longue-vue, sur son quai flottant, Kiki n'avait pas perdu un détail de la scène. Le texto était ainsi libellé : « JUSTE UNE FOIS avant ton mariage. Donne du gaz ! » Hannah éteignit aussitôt son téléphone et mentit :

— C'était mon fiancé, très en amour.

Frappé en plein cœur, talonné par une extraordinaire jalousie, César planta ses yeux dans les siens, ce qui la pétrifia, et lui proposa, avec un air qui disait tout, d'aller faire un tour en hydravion au-dessus… des chutes du Niagara :

— Vol direct, sept heures aller et autant au retour ! On refera le plein en route !

— Tout de suite ?

— On sera vieux plus tard.

— Avec un Beaver ? lâcha-t-elle incrédule, sachant

pertinemment que ce type d’avion n’est pas conçu pour les vols longue distance.

— Avec toi.

— Ça me tente… lâcha Hannah, sidérée par sa réponse.

La bizarre cervelle de César Ricœur se réveillait, son sens de l’inattendu. Hannah restait interdite, soufflée par ce garçon qui, par sa présence, repulpait le quotidien. Elle n’avait plus à triompher du souvenir de Sarah. César l’avait cueillie comme jadis dans le ciel de New York. L’étonnement suspend toutes les émotions. César ressentait par toutes ses cellules qu’Hannah était celle qu’il aurait dû épouser en 1986 plutôt que de s’immerger dans une passion noire. Au lieu de laisser s’établir une de ces grandes liaisons perverses qui naissent entre les hommes et les femmes en guerre. Affolée, heureuse, inquiète, Hannah ne se gouvernait plus. Elle n’aurait pas à coudoyer, dans son cœur, la chère morte.

Après quinze ans d’évitement, César la fixait maintenant de son regard insistant. Ses pupilles s’élargissaient dans une vaste réfraction pâle. L’attaque l’avait surprise. Sans défense.

16

L’hydravion blanc décolla, sous l’œil ahuri d’Arnaldo qui avait plus que jamais mal aux vertèbres. Le malheureux portait désormais un corset. La vieille Louise vit également l’avion s’élancer sur le plan d’eau entre les embarcations ; ce qui la contraria extraordinairement, tout comme son époux. Cela la renvoyait à ses folies anciennes. Moulée dans sa robe rouge, Rosa était déconfite. Livide, cette beauté demeurait sans voix d’avoir été ainsi supplantée pour cette balade dans les airs. Le bruit rauque de l’hydravion qui s’élevait peu à peu en spirale vers le soleil attira l’œil perplexe des habitants du lac qui, tous ou presque, avaient remarqué qu’Hannah était dans le cockpit. Qu’allait-elle donc faire avec l’homme qui avait tous les permis, sauf celui d’aimer ? Soudain l’hydravion perdit de l’altitude et exécuta sans hésiter… un looping ! Cette sorte de cabriole est habituellement réservée aux engins de voltige, pas aux rustiques Beaver de Havilland ! Le risque était énorme.

— Wouah ! Pas si pire[*1]… commenta la jolie Eva sur son jet-ski en se tournant vers Raphaël qui suivait la scène avec hébétude.

A la stupéfaction générale, le monoplan amphibie fit demi-tour et revint se poser sur le lac lisse juste devant la maison d'Hannah et d'Arnaldo. Gaz coupés, l'aéroplane glissa jusqu'à son quai flottant.

A bord de son MasterCraft – elle faisait faire un tour de trip à sa fille et à l'une de ses camarades –, Kiki sembla consternée par ce retour inopiné. Eprise d'envolées sérieuses et dûment consommées, elle avait sincèrement cru que l'amour de César et d'Hannah avait décollé pour de bon. Que signifiait cette volte-face ?

Hannah sauta sur le quai de sa maison de bois, se dirigea vers la terrasse et bredouilla à César qui dardait ses yeux serrés dans les siens :

— J'suis désolée de changer d'avis mais j'ai un rush, je dois écrire mon article. Le journal l'attend pour deux heures.

Ni elle ni César ne croyaient en cette excuse pitoyable. Se sentant immensément coupable, Hannah fila chez elle où l'attendait Arnaldo, abattu.

— Ça veut dire quoi ce cirque ? lâcha-t-il blême. Me prends-tu pour une valise ?

— On a décollé pour prendre une photo du lac, une vue aérienne de la maison de César, pour le journal.

— Pour le journal…

— Il fallait illustrer son entrevue sur le renouvellement linguistique par la littérature.

— Un looping pour le « renouvellement linguistique par la littérature » ! ironisa Arnaldo meurtri.

— Oui, c’est bien le sujet à l’ordre du jour. Ta jalousie piquante est hors contexte ! répliqua Hannah avec une pointe d’agressivité qu’elle ne se connaissait pas.

Quittant la terrasse, Hannah songea qu’elle cacherait toujours à son fiancé le trouble immense que lui causait la vue de César. Rien ne détruirait sa résolution. Mais leur amour avait mauvaise mine.

*1. Pas mal du tout.

17

Le soir, Kiki et Hannah marchaient d'un pas méditatif sur la plage communale du lac Masson. Un lopin de sable coincé entre deux collines. Un vent doux, chargé de mouches, les enveloppait de tiédeur. Elles « jasaient » en évoquant les aveux de César au sujet de Sarah. Toutes deux demeuraient abasourdies par l'infidélité de Louise, si catholique, et que sous le débit de la politesse et de l'attention à autrui, ait subsisté chez la rieuse Sarah un mascaret si fort d'ignominie. Comment sa sœur, même ébranlée par la révélation de son ascendance biologique, avait-elle pu trahir ainsi les valeurs de sa famille et se dégrader au point de rejoindre les rangs des garces chevronnées ? Si Louise et Erwan apprenaient la vérité sur l'origine de Raphaël, ils en mourraient. Ces catiminis infects disaient des choses insoupçonnables au sujet de Sarah, donnaient un autre sens à l'espèce de grâce tragique qui sortait de ses prunelles violettes et de sa petite bouche arquée. A quoi bon rider davantage leur front et

chagriner leur vieillesse ?

Kiki soupira et demanda à Hannah si pendant les quinze ans qui les séparaient de 1986 il y avait déjà eu des alertes, des épisodes tangents où leur collision physique avait failli se produire.

— Une fois, dit Hannah. Je m'étais retrouvée seule avec César en Grèce, coincée dans une île par une tempête en mer Egée. Sarah nous attendait à Athènes. Le soir, César s'était mis à parler du World Trade, sans rappeler sa proposition. En parlant juste de la tour nord.

— T'avais-tu ressenti quelque chose ?

— De la panique. Le courant passait encore entre nous. Tout restait amorcé. Son émotion me rejoignait. Mais il s'est rien passé. Je me suis enfermée dans ma chambre d'hôtel, en en changeant même pour qu'il me trouve pas s'il avait eu l'idée de venir cogner à ma porte.

Sur l'autre rive du lac, juste en face, les deux amies apercevaient les lumières et les éclats d'un mariage qui se tenait sur la plage de l'hôtel Estérel. La musique parvenait jusqu'à elles. Dans moins de deux semaines, ce serait au tour d'Hannah de convoler sur cette presqu'île.

— Te marie pas ! lâcha Kiki qui parlait toujours sans détours. Ça se peut pas ! César haïssait Sarah.

— Tantôt, j'ai menti à Arnaldo pour la première fois. Je lui ai caché que j'étais montée dans l'hydravion pour aller…

voir les chutes du Niagara ! Pas pour prendre des photos du chalet de César…

— Jusqu'aux chutes Niagara il voulait t'emmener ? My God ! s'excita Kiki. Ç'a pas de bon sens comme ce gars-là il sait changer les habitudes !

— Je suis mal à l'aise avec ce mensonge, alors qu'Arnaldo et moi on s'était promis de tout se dire. Tu penses que je devrais y parler ?

— Moi je vois qu'une solution pour te libérer de ton désir : viole César, mais juste une fois ! Pour se délivrer de la tentation faut y céder, pas le choix… Après tu te marieras sans regrets, sans désirs retenus pour te tourmenter.

— Tu crois ce que tu dis ?

— Je me peux plus tellement j'ai hâte que tu le baises ! Je me peux plus ! Toute morale saine est dominée par nos instincts !

— T'es virée folle.

— Non, je dis qu'on raisonne aussi bien avec ses émotions qu'avec ses idées. Je crois même, ma poulette, qu'on est malheureux quand on pense trop. Le cœur doit marcher avant le cerveau, le corps lui obéit, et la tête fait ce qu'elle peut…

Outrée, Hannah réagit fort mal aux propos intrépides de Kiki. Son ardeur d'esprit la choquait. Toute la vie ne pouvait pas se présenter ainsi en traits simples. Kiki croyait en

l'évidence du sentiment, en la vacuité des raisonnements. Au diable la dialectique du cœur qui l'indisposait ! Mais Hannah restait campée sur ses terreurs. Elle répétait n'avoir pas fait tout ce chemin avec Arnaldo pour finir par le tromper à deux semaines de leurs noces. A découdre ainsi leur couple, il se pourrait bien qu'il ne se raccommodât jamais. L'exaltation ne gâte-t-elle pas leurs vies ?

— Juste normal que je panique de m'engager, affirma Hannah. Ta suggestion, elle est triste. Les beaux sentiments embellissent, les laids m'enlaidissent !

Une rage froide contre le cynisme l'envahissait. L'amour ne pouvait être un éternel arrangement. Déformée par son moralisme, Hannah se vautrait encore dans la grande calamité de l'amour sage. Au fond, le malheur des femmes vient de l'espérance qui égare. Echapperait-elle toujours à la tension intérieure dont elle ne s'était, au fond, jamais déchargée depuis quinze ans ?

18

Persuadée qu'Hannah désirait malgré elle sa part d'éclairs, l'effervescente Kiki alla déposer discrètement dans la boîte aux lettres de César une enveloppe jaune. Elle voulait que la passion l'emportât cette fois.

Raphaël trouva l'enveloppe quelques heures plus tard. Il l'ouvrit, lut vite la lettre et la relut avec le plus fébrile intérêt. Le fils solaire en parla aussitôt à son père d'humeur sombre :

— Cette auditrice de 98.5 FM est anonyme ! Elle prétend être celle à qui tu aurais déclaré en 1986 au sommet du World Trade Center que votre amour étant injouable tu désirais, pour le vivre malgré tout, l'aimer une seule fois… avant ta mort. Elle t'écrit : « Ta proposition de 86 est à mes yeux encore actuelle. » Oh boy ! Mais c'est bien le truc de ton bouquin, p'a ! Tout y est. Tu l'avais donc fait pour de vrai !

S'arrêtant un instant, Raphaël ajouta sur un ton soupçonneux :

— C’était… avant maman ?

— Bien entendu, mon chéri !

— Donc c’est vrai… en conclut son fiston. Tu as couché avec cette fille depuis cette époque ?

— Hélas non, affirma César.

Raphaël semblait électrisé par cette histoire tout droit sortie d’un roman de son père. Excité, il lui fit remarquer que l’enveloppe jaune n’avait pas été postée mais déposée. L’absence de timbre le certifiait. Son auteure n’habitait pas très loin. L’idée que son père eût été fasciné par une femme avant sa mère et que ce coup de foudre mal éteint pût repartir des années plus tard l’emballait davantage que les roucoulades avec cette Rosa au rire strident. A la fin de la lettre, l’auteure anonyme suggérait à César d’accrocher un linge blanc à sa fenêtre le soir même s’il se souvenait encore avec émotion de leur épisode new-yorkais. César calma aussitôt Raphaël surexcité par ce rebondissement qui pouvait lui rendre un père vivant. Ce dernier prétendit ne plus se souvenir de la jeune femme du World Trade Center.

— Avec le temps, fit observer César, cette fille a très bien pu mal tourner, devenir une rombière grasse et fatiguée. Mieux vaut oublier tout ça !

— Pas d’accord, p’a ! Que cette femme réapparaisse par enchantement me semble être un signe du destin ! Un fil à tirer !

Raphaël voulut tout savoir. Son père n'avait-il plus jamais été traversé par des appels d'amour le ramenant vers cette femme ? César grogna, se montra elliptique, froissa la lettre jaune et la jeta dans une corbeille. Appelé par Eva, Raphaël déclara qu'il filait la rejoindre. Il disparut une minute dans sa chambre, à l'étage, pour récupérer son maillot de bain.

Troublé plus qu'il ne l'aurait voulu, César récupéra la lettre dans la poubelle et la relut avec embarras ; puis, craignant sa nature passionnée, il s'en débarrassa en maugréant.

Au premier étage, juste avant de partir, Raphaël noua discrètement une chemise blanche à la rambarde de son balcon. Désireux de le voir échapper à sa morosité, il se substituait à son père pour lui donner une chance de reconquérir sa vie.

Au salon, à vingt pieds en dessous, César reprit de nouveau la lettre dans la corbeille.

De l'autre côté du lac, devant chez Hannah, Kiki regardait le domicile de César avec les jumelles d'Arnaldo lorsqu'elle aperçut… la chemise blanche nouée au balcon. Elle sourit puis interrogea Hannah :

— Où est Arnaldo ?

— A New York… pour son rendez-vous au Presbyterian Hospital.

La veille, Arnaldo était parti pour se présenter à une sorte

d'entretien préalable, première phase d'un recrutement au sein de cet établissement réputé. Hannah le rejoindrait le lendemain matin pour leur week-end « romantique ». Certes, l'hôtel vieillot de ses parents qui les attendait tenait du terrain vague et du suicide au gaz. Le bâtiment morose était empreint d'une ardeur architecturale supposément française (tendance Petit Trianon revu par un Yankee). Mais n'y avait-il pas là un rebond possible pour leur couple dissonant ? L'espérance est souvent un emprunt fait au bonheur. Hannah ne saisissait pas qu'une erreur est d'autant plus pernicieuse qu'elle contient une part de vérité. Et puis, disons-le nettement : la fidélité est l'accident des couples…

— Arnaldo, il t'endort, dit Kiki.

— Non je suis folle de lui, répliqua Hannah.

— Darling, on pardonne facilement à ceux qu'on ennuie, jamais à ceux qui nous ennuient. Répète après moi : « j'suis tannée de mener une maudite vie plate avec mon chum ! », « j'suis tannée… ».

— Arrête…

— T'as trente-six ans dans un mois. Il est temps d'en profiter !

Sournoise, Kiki questionna Hannah : comment réagirait-elle si elle obtenait la preuve que César Ricœur était aujourd'hui dans les mêmes dispositions que sur le toit brûlant du World Trade Center à la mi-septembre 1986 ?

Hannah ricana :

— Tout s'use, les mots comme le reste. Et puis, comment pourrais-tu prouver une émotion et sa persistance ?

Kiki lui dévoila son stratagème – la lettre jaune, le linge blanc accroché à une fenêtre – et lui tendit les jumelles.

— T'as faite ça, toi ? Pour vrai ?

— Ça te tente de vérifier ?

Eberluée, tremblante, Hannah saisit la paire de jumelles, vit la chemise blanche accrochée au balcon du premier étage. Elle blêmit et murmura :

— J'ai tellement peur…

— De quoi ?

— Que cette unique fois arrive…

— Tu sais ce que disait Groucho Marx ? « Si je devais refaire ma vie, je referais les mêmes erreurs mais je les referais plus tôt ! »

— Si je cède à César, je serai obligée de plus le revoir. S'aimer, pour nous, ça sera synonyme de rupture, d'éloignement. Et pis…

Sa parole se délia enfin :

— Si la première fois me donnait envie d'une deuxième ? Je veux pas que tout ça se termine par des souffrances pour Arnaldo. Il est encore toute fragile !

— C’est pas une loque, c’est un gars.

Hannah continua d’égrener les difficultés auxquelles tout cela l’exposerait. Dieu sait qu’il y en aurait ! Pour Raphaël, tout serait si compliqué. Elle était quand même sa tante. Le garçon avait déjà morflé à la mort de Sarah. Quant à ses rapports avec ses parents, ils deviendraient résolument détestables : « J’ai de la misère avec ça. Ils ont tellement souffert du suicide de Sarah. » Et puis, que deviendrait la vie autour du lac si cette passion qui la narguait depuis longtemps l’emportait, si Hannah allait jusqu’à remettre en question son mariage ? Toute cette congrégation d’amis estimait Arnaldo. Impossible de briser tant d’harmonie joyeuse, d’amitiés croisées, de tendresses encastrées. Une pareille trahison était impossible à solder !

Coquine, Kiki lui fait remarquer :

— C’est quand même pas mal bon d’être libre, non ?!

Mais elle s’étonnait qu’Hannah eût si peur des conséquences d’une simple passade qui, dans son esprit, n’avait de sens que pour apaiser sa peau et calmer son imagination.

— Je peux pas faire ça à ma sœur morte, répéta Hannah.

— Ç’a pas de bon sens… Après tout c’que Sarah a fait à César. Elle est plus là pour te tourmenter, rétorqua Kiki.

— J’suis pas à l’aise avec la trahison…

— Tu sais pourquoi ce gars-là il a du génie ? Parce qu’il


t’en donne ! J’suis sûre que tu vas le baiser.

19

Cette nuit-là, César ne parvenait pas à s'endormir. Ses pensées brûlantes l'incendiaient. Sur sa terrasse, torse nu, il regardait le lac noir, écoutait son clapotis. D'un geste, il posa sur la table la vieille machine à écrire qu'il affectionnait, glissa une page dedans et tapa le premier titre qui lui vint à l'esprit : PERDRE PIED, roman. Hésitant, car il visait à la puissance, à pisser du texte hors d'haleine, César arracha la page et la froissa. Il ne se sentait pas l'énergie de jeter une âme dans un personnage. Etait-il encore capable de projeter sur une feuille l'expression totale et déchaînée de lui-même ? Contrarié, assailli de doutes, César balança la feuille à la corbeille comme on se débarrasse d'une tentation. Ce titre – Perdre pied – n'avait pas fait éclater sa verve. César avait-il plus envie de vivre ce livre que de l'écrire ? Soudain, il se souvint qu'il n'avait jamais écrit sur sa vie réelle que pour que l'on sache ce qu'il n'avait pas été. Au fond, César n'avait guère été comme les gens le voyaient. L'envie

d'accéder à sa vérité le traversa, mais il hésitait. Fébrile, il décrocha son téléphone et appela en Europe son vieil ami écrivain, délaissé depuis longtemps. Le décalage horaire rendait le coup de fil possible.

— Allô, Alexandre ?

Jardin lui répondit aussitôt d'une voix cafarde, dans son bureau rouge où il accumulait secrètement sa documentation sur Vichy. César lui confia son dilemme :

— Une femme ne me déplaît pas, celle qui respire dans mon dernier livre. Dois-je vivre ce que j'ai écrit ou laisser ça sur des pages ?

— Oublie les bluettes César, répondit l'auteur de Fanfan. On a passé l'âge de ces conneries…

— Tu crois encore à la passion, toi ?

— Que signifie cette question de puceau ? Et puis tu m'emmerdes là… J'hésite… Je pense que je vais écrire, un jour ou l'autre… mon livre sur mon grand-père collabo, sur la nécessité de mobiliser des kilos de morale pour commettre le Mal en politique. J'ai vraiment le cerveau ailleurs…

— Tu sautes le pas ?

— Je ne peux pas te parler longtemps, je file aux Archives nationales… Bises. Et arrête avec les bluettes faciles, tourne la page bordel ! Grandis !

— Adieu, pote sérieux et dénaturé !

— Adieu, pote fleur bleue et débile !

Sur cet échange, ils raccrochèrent. César s'en voulut d'avoir appelé Alexandre. Manifestement, en cette année 2001 son ami commençait à occulter une part de lui-même (la plus gaie) pour s'immerger dans un sujet douloureux longtemps différé, au point d'effacer chez lui toute préoccupation amoureuse. Allait-il rompre avec le romanesque, se repentir d'avoir trop aimé le roman et succomber au désir imbécile de devenir, le temps d'une saison, l'ornement littéraire des gens qui pensent ? Jardin ignorait qu'il lui faudrait encore dix longues années pour oser écrire sur son grand-père. César demeurait dans la perplexité. Il songea : Alexandre est comme un frère mais il manquera toujours à ce plumitif – soudain si bêtement grave – la sûre et prenante magie de la phrase. L'énergie d'écriture ne fait pas tout. Sa vision reste toujours courte, sautillante, presque bêlante au moment où il croit s'élever !

Sur l'autre rive, à un kilomètre de César, Hannah ne dormait pas non plus. Son téléphone portable sonna. Elle répondit. Insomniaque, Kiki lui demanda où en étaient ses interrogations. André, son mari, dormait déjà comme un sac. Le désir avait définitivement pris congé de leurs corps endormis.

— C'est-tu clair dans ta tête ?

— Oui. Je file rejoindre Arnaldo cette nuit même à New York, en voiture. Pour lui faire une surprise, au réveil ! Je pars dans quelques minutes.

— T’as peur de rester seule cette nuit juste en face de César ?

— Ouais, c’est ça…

— Hannah, t’as encore une chance d’entrer dans la ferveur. Traverse le lac et baise César ! Sur la table !

— Arrête.

— La pensée qu’on avait écartée et qui revient, faut y faire attention. C’est qu’elle veut vivre !

— Pourquoi t’y tiens tant ?

— Je voudrais que t’échappes par un homme à la médiocrité de tous les autres.

— On n’y échappe que par soi-même. Je pars à New York.

— C’t’effrayant, c’que tu peux avoir la tête dure !

— J’y vais.

— Bon voyage, pis des gros becs[*1] !

Avant de raccrocher, Kiki rappela à Hannah d’être prudente en passant devant le golf. Depuis qu’on plantait du trèfle dans le gazon du golf de l’Estérel, les chevreuils y pullulaient. Il y avait quantité d’accidents de la circulation la nuit :

— Frappe pas un Bambi[*2] !

Hannah salua Kiki, monta vite dans sa voiture et évita la chose du monde qu’elle désirait peut-être le plus : rejoindre

César.

De l’autre côté du lac, Raphaël rejoignit son père sur la terrasse. Tendu, César avalait un yaourt 0 % en écoutant la valse du film Fanfan ; cette danse qu’il avait négligemment refusée à Hannah. Gêné, il interrompit la musique. Raphaël relut à voix haute la fin de la lettre anonyme jaune. Cet amour d’avant sa mère donnait rendez-vous à son père le lendemain même au sommet de la tour nord du World Trade Center à midi, comme en 1986 ; une vraie comédie hollywoodienne !

— Va à New York demain, p’a. A midi, en haut de la tour nord. T’as quoi à perdre ?

Raphaël lâcha sur la table l’énorme paquet de lettres d’admiratrices qu’il avait fini d’éplucher :

— Pas une n’arrive à la cheville de cette fille !

— Tu me vois au sommet du World Trade Center en train d’attendre une fille à qui j’ai balancé une promesse il y a quinze ans ? Il ne manquerait plus que les violons… Même Jardin n’oserait pas ça pour de vrai !

En disant cela, César pensait le contraire.

— Ça aurait de la gueule, qu’à ton âge tu y croies encore ! s’exclama le fils de César.

— A quoi ?

— A la passion forte. Que tu vives enfin des chapitres de ce que tu écris !

Raphaël était ainsi. Stylé par une nurse anglaise, il n’avait jamais vu la dignité des êtres que dans la sincérité de leurs élans. César grogna et fit observer que cette lettre anonyme pouvait réserver quelques surprises fâcheuses. Raphaël lui rétorqua :

— Pour que cette femme me déplaise, faudrait que ce soit… j’sais pas moi, une ex à moi, une gourmande cynique, ma tante ou un truc chelou[*3] de ce genre. Mais la vie est pas tordue à ce point ! T’as pas une tête à vivre des trucs de ouf[*4], p’a !

César rit jaune devant son bel adolescent. Dans la nuit québécoise, Raphaël confia à son père qu’il avait urgemment besoin de retrouver le père qu’il avait été auparavant, celui qui enchantait chaque journée, qui volatilisait son épargne, le papa tapageur qui revisitait tout avec largesse, la cuisine comme le reste. Il ne supportait plus de le voir à l’abri de la vie, exclu des passions, amputé de sa joie, économe de sa dinguerie et se tapant un yaourt 0 %.

— C’est pas ça être fidèle à maman ! conclut le beau Raphaël qui ne se serait jamais douté de l’orgie dans laquelle il avait été conçu.

*1. Plein de bisous.

*2. Ne renverse pas une biche !

*3. Louche.

*4. De fou, de dingue.

20

La nuit, dans un restoroute du Maine boisé, Hannah s'arrêta dans l'une de ces stations à essence multi-services que le xxe siècle a plantées le long des routes américaines. Décor hygiénique, gai et brutal, supposé participer à la réussite d'une société qui ne dort pas. A la radio, Bush fils pérorait. La serveuse noire de faction, de mine chétive, lui servit un burger cuit en vitesse sur une plaque de fonte. Elle ne parlait pas une demi-phrase de français. Son accent avouait une enfance en Alabama, ses traits son lot de déveine, sa taille quelques marmots. Hannah reçut alors un long texto nocturne de Kiki :

« Dans la lettre anonyme, j'ai donné rendez-vous à ta place à César. Votre meeting est demain à midi en haut de la tour nord du World Trade. Possible qu'il s'en vienne ! »

Hannah en eut le souffle coupé.

Kiki savait qu'en agissant ainsi elle atténuait le sentiment

de culpabilité de sa vieille amie, tout en comblant son désir inavoué. Hannah n'avait pas pris l'initiative de ce rendez-vous. Sa libido s'en trouva désinhibée. La transgression que représentait cette rencontre tout en haut du World Trade, à deux semaines de son mariage, devenait subitement acceptable.

Un deuxième SMS de Kiki suivit :

« Dépasse le traumatisme de ton histoire avec Ronald, et vis loin de l'ombre de ta sœur. Elle est morte à 100 %. L'avenir, c'est pas les morts. »

Secouée, Hannah commanda un café et se mit à parler dans un anglais fluide à la serveuse de ce restoroute désert. Hannah lui confia toute la vérité : le choc qu'elle avait connu jeune avec un homme dont elle avait découvert à sa mort, au cimetière, qu'il copulait avec sa meilleure amie, à qui ce « bloody Ronald » promettait également le mariage. Elle évoqua ses noces prochaines avec un homme correct et beau qui ne la faisait pas rêver – et qui pouvait rebasculer dans l'alcoolisme si elle le quittait –, son envie d'avoir des enfants avec cet homme normal qui l'aimait sans duplicité, et l'existence de ce Français un peu fêlé qui lui avait fait autrefois une proposition bizarre au sommet du World Trade Center : « Only once ». D'un côté, elle était fidèle à sa parole, de l'autre à ses souvenirs. Comment trancher ? Au bord de cette route américaine, Hannah confessa son trouble et ses questionnements mêlés avec une honnêteté totale car elle se sentait moins tracassée par la honte dans une autre langue ;

et puis, elle savait qu'elle ne reverrait jamais cette serveuse usée mais pas en panne de rêves.

— Est-ce qu'on peut encore croire à la passion quand on a arrêté d'y croire ? lança Hannah.

— Tu veux d'autre Ketchup ?

— Est-ce qu'on peut s'arranger avec la vie sans la passion ?

La serveuse qui l'avait écoutée en gardant ses yeux mi-clos les ouvrit d'un coup pour trancher. Ses pupilles – deux billes cerclées de blanc – appuyaient ses paroles :

— Ma belle, quand on a l'opportunité une fois dans sa vie de vivre un amour comme dans les films, on la manque pas !

— Mais c'est ridicule.

— Go to the World Trade ! hurla la serveuse en lui resservant une solide tasse de café.

21

En arrivant aux aurores dans un New York toujours en marche – dans cette ville d'impulsions la nuit est supprimée –, Hannah se répétait, comme le lui avait dit Kiki, qu'elle pouvait échapper, par un homme, à la médiocrité de tous les autres ; et ce garçon-là, inespéré, d'une sauvage fierté, c'était Arnaldo. Sûr que son Ontarien, avec son rude entrain, ne la laisserait jamais tomber. De cette certitude conquise sur ses doutes au bout d'une nuit de route, elle tirait une forme de plaisir. Hannah n'avait plus besoin d'apporter quelques arguments de raison à son choix. C'est dans leur mariage-niche, plein d'intelligence, qu'elle trouverait bonheur, calme et pâtée. Avec lui, Hannah n'entendait pas vivre au jour le jour mais à l'année l'année, sans essoufflement. En acceptant l'âge qui les rattraperait doucement, avec l'inexorable montée du soir.

En se garant devant l'hôtel où dormait encore Arnaldo, sa joie s'effrita cependant. Façade décourageante, réception de

guingois, odeurs de vieux chats. Comment ses beaux-parents avaient-ils pu descendre dans un lieu pareil pour leur lune de miel ? Elle songea, en ayant tout à fait honte de son jugement : « C'monde-là, le leur, c'est un univers cheap, pas rêveur. Mon Dieu comme j'ai donc honte d'eux autres ! » Une idée malencontreuse de l'architecture de la Renaissance enlaidissait l'établissement ; mais, heureuse de surprendre son fiancé, Hannah expliqua au veilleur de nuit tunisien la situation. En français. Emu, ce dernier lui laissa la clef de la chambre numéro 7.

En se glissant dans la chambrette, Hannah jubilait de son coup d'éclat qu'elle raconterait plus tard à ses petits-enfants. On ne fabrique jamais assez de souvenirs pour sa descendance. Hannah avait un furieux besoin de sexe pour ratifier son choix. Elle ôta ses vêtements et se coula nue entre les draps… sans parvenir à réveiller Arnaldo qui éprouvait un grand penchant pour les grasses matinées. Perdant toute contenance, les nerfs à fleur d'autorité, il se redressa d'un coup et lui ordonna de le laisser dormir. Arnaldo entendait rassembler son énergie pour affronter son entretien au Presbyterian Hospital. Il ouvrit alors sa trousse de toilette, en tira un masque occultant d'Air Canada et le plaqua sur ses yeux.

Sidérée, Hannah le vit replonger avec une goujaterie sans pareille dans son oreiller et songea que le délicieux César avait fait battre son cœur avec un masque identique. Nue, face à cette masse musculaire (prise dans un corset) qui

n'aspirait qu'à ronfler, Hannah demeura interdite, sa libido désorientée. C'est ainsi qu'Arnaldo la remerciait des six heures de route qu'elle avait faites, elle qui attendait des plaisirs plus solides ! Cela lui parut être la scène la plus irréelle de son existence. Comment pouvait-il ne pas se laisser griser par son apparition dénudée à cinq heures et demie du matin ? Hannah osa le secouer un peu. Arnaldo souleva son masque et, avant de le rabattre, lâcha en pétard :

— Ce rendez-vous est capital. Capital ! Reviens donc dans deux heures !

Eberluée par son olympique muflerie, elle n'insista pas, aperçut une lotion antipelliculaire (Arnaldo avait donc des pellicules ?), se revêtit et, désemparée, fila marcher dans New York ; en ne quittant pas des yeux les Twin Towers. Bien sûr, elle n'ignorait pas que leur couple aurait besoin du salaire que le New York Presbyterian Hospital était prêt à verser à son futur époux pour rembourser la maison qu'ils espéraient ; mais tout de même, quel infarctus matinal ! Arnaldo avait-il craint de se blesser le dos avant ce rendez-vous capital en l'étreignant ? La considération qu'elle avait portée à l'Ontarien jusque-là s'en trouva ébréchée. Arnaldo était soudain ramené à la moyenne des époux ordinaires préoccupés par leur carrière. Mais elle renonça à téléphoner à Kiki, craignant par avance ce que son amie ne manquerait pas de lui enjoindre. Hannah savait fort bien quelle religion délurée guidait ses initiatives. Heureusement, les rues de la Big Apple abondaient de beaux garçons qui suivaient sa

silhouette, malgré sa fatigue. Un baume qui lui donna quelque calme après une telle rebuffade. Et puis, cette fille du Nord par sa mère savait tout encaisser avec impassibilité.

Partout où Hannah dérivait, s'élevaient en fond de décor les deux tours jumelles du World Trade. Son vagabondage la ramenait à ces falaises jaillies dans le ciel avec la rage d'un cri moderne. « Tout lui revenait », comme on dit. Les paroles et le soleil abrupt de 1986 au sommet de la tour nord, l'émotion d'avoir subtilisé les alliances de sa sœur dominatrice, l'effusion composite qui l'avait alors submergée. Sans oublier la beauté de ce garçon véhément qui devait épouser Sarah, l'énergie de son discours élégiaque à l'église Saint-Patrick de New York, et le coup d'œil que César lui avait alors adressé. Sa culpabilité se trouvait amoindrie par la grossièreté dont Arnaldo avait fait preuve, si affamé de sommeil. Son téléphone portable sonna soudain. C'était Arnaldo. Il s'excusa, assez pour être partiellement pardonné, et lui fixa rendez-vous dans Manhattan à 13 h 30, juste après son entretien capital.

Hannah avait donc le temps de se rendre au sommet du World Trade. Son fiancé ne le saurait jamais. L'idée lui vint d'y aller discrètement à midi pile, non pour se livrer de manière puérile, seulement pour vérifier si César était venu, et avoir le cœur clair. Il lui suffirait de se tenir à l'écart, en retrait dans le vrac des touristes pour qu'il ne la remarquât pas. S'il venait ! Naturellement, si Kiki la questionnait par la suite, elle mentirait pour mieux se mentir à elle-même. Cette

pirouette lamentable l'agaçait bien un peu. En tant que journaliste estimée du Devoir, Hannah ne se voyait pas frémir dans une scène de bluette en Technicolor, surtout là : tout en haut du World Trade Center, « l'endroit le plus près du ciel » comme le clamaient les brochures touristiques. Le ridicule avait des limites. Elle désirait s'y rendre tout en se trouvant godiche d'être aux prises avec des émois de gamine acnéique !

Par chance, Arnaldo la rappela :

— S'cuse moi pour ce matin, ma chérie. Je te donne ma matinée. Je suis prêt pour le rendez-vous. Il nous reste à magasiner, à choisir tes souliers et… nos alliances ! Maintenant y faut choisir !

Cette proposition calma Hannah et la fit se souvenir qu'elle n'avait toujours pas fixé son choix pour les alliances ; comme si une part d'elle n'avait pas encore pris le parti de s'engager jusqu'à ce que mort s'ensuive. D'ailleurs, Hannah avait sur elle, dans le double-fond d'une boîte à pilules, les anneaux de 1986. Mais elle n'irait pas au World Trade à midi, même si l'entretien d'Arnaldo à l'hôpital le lui permettait. Femme de tête, enfin guérie des romans roses, elle mépriserait ce rendez-vous grotesque dans le ciel new-yorkais. Comment diable avait-elle pu imaginer une seconde s'y rendre ? En rejoignant Arnaldo, Hannah se sentait comme un avion en détresse qui, après avoir piqué, se redresse et parvient in extremis à regagner de l'altitude. Les hommes imaginent-ils par quelles embardées passent leurs

moitiés, sans cesse ballottées par leurs espérances ?

Hannah retrouva Arnaldo chez W. Golden-Sachs, l'inventeur de chaussures qui sublimait alors les jambes américaines. Il avait bien des pellicules déposées sur les revers de sa veste, elle n'avait pas rêvé. Discrètement, elle les épousseta. Douze boîtes à escarpins furent ouvertes, autant d'hésitations. Tandis qu'Arnaldo s'impatientait, elle aperçut soudain les Twin Towers à travers les baies vitrées.

— Tu te décides ? lâcha-t-il en s'efforçant de garder son sang-froid.

Chez Tiffany, l'exercice du choix recommença devant une tripotée d'alliances dont aucune ne racontait une histoire. Hannah hésita à nouveau… en regardant malgré elle les deux tours de New York, élevées par l'élan de cette cité tout en ruades de verre. L'heure avançait. Midi approchait. Hannah parlait pour combler le silence. Arnaldo était là sans être là. Il époussetait ses pellicules sur ses épaules. On le sentait obnubilé par son rendez-vous au New York Presbyterian Hospital, « l'opportunité de sa vie ». Agacé, il trouva les alliances « franchement un peu chères ». Ailleurs et inconscient du drame qui se jouait, il planta alors sa fiancée pour rejoindre l'annexe de Manhattan de l'hôpital chic. Le téléphone d'Hannah sonna. C'était Kiki. Hannah ne répondit pas et s'engouffra dans un taxi :

— Au World Trade Center ! s'entendit-elle lancer.

Le cœur en grand désordre, elle désirait vivre, ne plus se

dérober. Elle réfléchirait plus tard. La serveuse de la nuit précédente avait mille fois raison. Toutes les fois où un homme avait séduit son esprit et touché son cœur, le souvenir de César s'était affaibli ; mais cela n'avait été que pour quelque temps ; et son souvenir était revenu plus vif, arraché aux buées du souvenir, plus présent qu'auparavant. Les embouteillages s'opposaient à son élan. Des travaux contrariaient ses sentiments. Le chauffeur haïtien à qui elle posait des questions était francophone mais… frappé d'une sorte de bégaiement moteur qui ralentissait son élocution. Il était midi moins cinq.

Hannah bondit hors du taxi et, sous la pluie, courut dans New York. Il « mouillait à boire debout ». Elle filait sur le plan géométrique de la ville aussi vite que ses jambes le permettaient, bousculait les gens qui sortaient de métros horizontaux pour s'engouffrer dans des ascenseurs verticaux. Elle s'étala soudain au beau milieu d'une flaque, un lac urbain, et son maquillage coula. Hannah se sentit aussi ridicule que l'héroïne, consternante à ses yeux, de Nuits blanches à Seattle cavalant vers son rendez-vous galant en haut de l'Empire State Building, une scène reprise du film Elle et Lui, avec Cary Grant ! Ses pieds semblaient collés au sol, comme s'ils avaient pris racine. Elle se releva finalement vaille que vaille, tenta de se refaire un visage correct dans le reflet d'une vitrine et reprit sa course. L'horloge géante qui commande la Cinquième Avenue affichait déjà midi dix.

Elle arriva enfin au World Trade Center, au pied de la tour nord. Le soleil revint, presque excessif. Pour grimper au dernier étage, une queue sans fin s'était formée. Il était déjà midi vingt. César était-il reparti ? Hannah fonça et expliqua au doorman de service qu'elle jouait sa vie sentimentale et qu'on l'attendait au sommet de la tour.

— Comme dans Elle et Lui ? lâcha le bonhomme sans cou.

— Oui.

Le type en grande tenue regarda cette souillon humide, déconcerté qu'elle pût aller ainsi, trempée et défaite, à un rendez-vous si décisif. Apitoyé, il la laissa passer. Apercevant ses cheveux effrayamment frisés par la pluie dans un miroir, Hannah hésita soudain à s'embarquer vers le ciel. Son maquillage ruiné n'arrangeait rien.

Mais elle voulait savoir si César était venu.

Se sentant follement à lui, elle monta jusqu'au dernier étage. Son pas était celui d'une femme nerveuse, inquiète, saisie d'une passion juvénile – tout ce qu'elle méprisait pourtant. Dans l'ascenseur, Hannah ouvrit sa boîte à pilules et fit jouer le mécanisme secret pour que jaillissent les vieilles alliances de 1986 qui n'avaient jamais servi.

Au dernier étage, il faisait très beau. Mais César n'était pas là. Le miracle n'avait pas eu lieu. Le désarroi d'Hannah dépassait l'imaginable et si la mort avait pu l'enlever à cet instant pour la tirer de cet état elle l'eût trouvée agréable. A midi quarante-cinq, César ne l'avait toujours pas rejointe.

Cette absence causa en elle une si grande confusion de pensées qu'il lui fut impossible d'être maître de sa figure. Ses traits se brouillèrent. Etait-il venu et, ne la trouvant pas, reparti ? Désemparée, Hannah s'en alla, le cœur pénétré d'une douleur fatale, en s'interrogeant. Qu'aurait-elle donc fait si César avait surgi ? Se serait-elle refusée au bonheur ? Aurait-elle pu s'infliger une telle sanction alors que chaque fragment de sa peau voulait cet homme ? Tout ce qui n'était pas César était soudain inexistant. Hannah n'en revenait pas de son ridicule : comment diable pouvait-elle se laisser posséder de la sorte ?

Au pied du World Trade, son téléphone sonna.

— Allô ? C'est Kiki.

— Ah ! fit Hannah sur un ton dégagé.

— Tu vas-tu bien ?

— Bien ! Et toi, ça va bien ?

— Bien, j'suis en forme !

Hannah lui raconta avec entrain qu'elle passait un week-end des plus charmant avec Arnaldo, si attentif à elle, toujours empressé de la satisfaire et comblé de la surprise matinale qu'elle lui avait faite. Hannah lui déclara s'en vouloir affreusement d'avoir pu douter de leur histoire, de leur relation solide et si sérieusement engagée. Désormais tout était clair dans son esprit. Elle ne se ferait plus jamais duper par des rêveries. Plus question de confier ses

sentiments à son amie, ni ses ambivalences.

— L'engagement ferme, j'y crois ! affirma Hannah alors que le doute lui tordait le ventre.

— C'est fou… répondit Kiki. Ce matin, j'ai imaginé que tu étais allée quand même au rendez-vous du World Trade, ce qui aurait été fabuleux, et que César t'y attendait, ce qui aurait été encore plus dingue. J'ai cru au conte de fées, moi !

Hannah rétorqua qu'il existait certes des femmes qui voulaient une vie de couple pleine de surprises et de fièvres, mais elle se crut obligée d'ajouter qu'elle n'était pas de celles-là.

— Les surprises, on n'y croit plus ! lança Hannah en essayant de se convaincre, la gorge serrée.

Sa décision était désormais irrévocable. Elle épouserait Arnaldo et priait pour que ce chic type ne découvrît jamais la crise d'adolescence tardive qu'elle avait traversée. S'il apprenait un jour à quelle folie venait de se livrer sa raisonnable Hannah en grimpant en haut de la tour nord, elle ne saurait expliquer son inconduite. Comment elle, journaliste réputée pour son implacable rigueur, avait-elle pu se conduire en fillette immature ?

Un peu plus loin dans une rue de New York, apercevant Arnaldo qui venait vers elle en époussetant ses pellicules, elle eut soudain honte d'elle-même.

— Le meeting s'est bien déroulé, ç'a bien été, l'hôpital a

dit oui ! Y ont accepté mes conditions ! s'exclama Arnaldo avec une joie sans mélange. On aura toute toute ! Des beaux chars[*1] ma chérie, un très beau logement, du beau linge et une belle éducation pour notre marmaille !

Privé de tout pendant sa première jeunesse, Arnaldo avait des aspirations simples, aisément lisibles – de celles que méprisent facilement les gens nés du bon côté. Ils seraient en mesure d'emprunter sur trois décennies afin de s'offrir le « chalet » de leurs songes et de commencer à épargner pour les deux enfants qu'ils auraient bientôt, en se faisant de la vie une conception d'antiquaire. Ils posséderaient des meubles stylés, un gazon impeccable, des automobiles altières. Un chien de race peut-être. Arnaldo était exalté par ces perspectives veloutées qu'Hannah s'efforça de trouver exaltantes. Correctement loti, leur couple ne ferait pas petite figure au bord du lac Masson. Arnaldo Franco était un type courageux, de parole, et il avait une bonne cervelle. Certes, il faisait assaut de normalité et parfois d'un brin de conformisme ; mais il avait de jolies qualités d'âme et de la volonté à revendre. Ensemble, ils ne traverseraient pas ces vies chauffées que l'on fond en livres intenses, mais ils s'empareraient d'un joli petit pactole de plaisirs simples. Hannah l'embrassa sans incandescence. Elle devait avancer. Il la pria de retourner à Montréal, tandis qu'il resterait à New York pour finaliser son accord avec l'hôpital ; puis il la rejoindrait au bord du lac Masson. L'avenir, ainsi bordé, leur appartenait.

Lucide, Hannah savait désormais comment désamorcer la proposition de 1986.

*1. De belles voitures.

22

Au bord du lac, des orages nocturnes venaient des plaines de l'Ontario profond. Il pleuvait dru. Le tonnerre exagérait dans les lointains. César était seul dans sa cuisine. Son frigo était quasi vide, alors que jadis tout dans sa vie était décuplé : alimentation, jactance, canailleries réjouissantes, friponneries improvisées – tout ce qui, paraît-il, déplaît à Dieu. Raphaël dormait malgré le vacarme dans le ciel. César s'étonnait que malgré la dureté à laquelle Sarah l'avait soumis, il conservât au cœur la nostalgie de l'idéalisme, l'envie que l'acte d'amour fût paré des grâces de la sensibilité. César ne voulait que cela : mourir en lui-même pour revivre en une femme.

Il se retourna et n'aperçut pas la beauté d'Hannah qui sortait de l'eau en maillot de bain. Une féminité flexible, d'une perfection si proportionnée à son éclat qu'aucun homme ne pouvait en rester calme. Elle venait de monter sur son ponton, près de l'hydravion amarré. Hannah avait

traversé le lac à la nage pour venir incognito chez lui, sans qu'aucun riverain ne la voie.

Dans son dos, Hannah se dirigeait vers César silencieusement, brièvement vêtue. La pluie noire épaississait. Il ferma le loquet pour aller se coucher. Hannah trouva porte close. Descendu à la cave, il n'entendit pas qu'elle secouait la porte en l'appelant à voix basse. Dans son lit, Raphaël fut réveillé par le bruit ; mais il se rendormit.

Pleine de doutes, rattrapée par la pensée – qui lui donnait une extraordinaire douleur – que cette occasion ne se répéterait jamais, Hannah s'éloigna de quelques pas et… revint, simplifiée par le désir.

César remonta de la cave avec une bouteille d'excellent bourgogne, passa devant Hannah qui se tenait sur la terrasse, sans la voir. Elle alluma la lumière extérieure et apparut soudain devant lui derrière la moustiquaire du salon. Etait-ce un effet de son imagination, lié au fait que son esprit était occupé d'elle ? Rêvait-il ? Non, elle était bien quasi nue à quelques mètres de lui. Le sang monta au visage de César. Ses yeux se plantèrent dans les siens. D'une voix franche, Hannah lui murmura :

— Juste une fois…

Elle voulait en finir avec les sortilèges de cet amour différé, avec l'espoir dément de se délivrer de son désir en y cédant. Hannah n'avait jamais trop su ce qu'était la liberté mais elle sentait bien, en cet instant, ce qu'était la libération

d'une pulsion. A la vérité, depuis 1986 il ne s'était pas passé un jour sans qu'Hannah n'ait craint ou espéré revoir ce garçon, avec le désir qu'il n'ait pas oublié sa proposition. C'était pour cela qu'elle s'était gardée libre si longtemps. Rien dans son cœur n'avait affaibli l'idée de César. Les espérances qu'il lui avait données en évoquant son livre avaient fait le reste.

César ôta sa chemise, vint à sa rencontre en s'étonnant que la situation fût réelle. Hannah songea : « Une vraie pièce d'homme ! » Pas un mot de palabre. César l'embrassa comme on trouve le bonheur. Son être, engourdi par le deuil, se réveillait. Le sexe, parfois, est une porte de sortie.

Hannah fixa ce nouveau corps à aimer. Elle était saisie par cette rêverie que la passion seule peut donner et une ferveur particulière sachant qu'il n'y aurait pas de deuxième fois. Ce garde-fou seul lui avait permis cet écart à l'approche d'un engagement qu'elle voulait définitif. Hannah goûtait chaque seconde, chaque frôlement qu'elle étirait. L'érotisme qu'ils s'offraient devait tout au péché. Puis une bourrasque de sensualité fit fondre leurs timidités, délivra leur faim, fabriqua de l'urgence, empourpra leurs visages. Affolement du désir augmenté par celui de l'autre… Dans le salon grillagé, hors d'eux, de grand appétit, ces deux-là firent l'amour gaillardement pour l'unique fois de leur existence, en veillant cependant à ne pas réveiller Raphaël. Comment diable réagirait-il s'il apprenait que la fille du World Trade Center était la sœur de sa mère ? Ils s'aimèrent longuement dans

cette sorte de licence et de joie pure qui ne se trouvent dans la sexualité que lorsqu'elle revitalise. Pour la première fois, assouvie, elle aima tout. Plusieurs fois.

Quand leur chair eut son dû, Hannah ouvrit la petite boîte à pilules qu'elle avait coincée pendant la traversée entre son maillot de bain et sa peau. Elle en fit jouer le mécanisme secret et… les alliances de 1986 réapparurent. Elle les jeta à César qui les rattrapa au vol.

— Je les avais retrouvées sur le toit du World Trade Center. Elles n'étaient pas perdues ! A l'époque, je n'ai pas supporté qu'une autre puisse en profiter. Y avait rien qui pouvait m'arrêter.

César contempla les anneaux vierges avec sidération.

Rassasiée, heureuse, Hannah s'éloigna sans prendre la peine de remettre son maillot. Pour quelques minutes encore, toute pudeur demeurait abolie entre eux. César lui demanda s'il y aurait un jour « une deuxième fois ». Effrayée par cette perspective, elle ne répondit pas et plongea dans les eaux obscures du lac. L'activisme des sentiments devait cesser de la miner. La lune illuminait vivement la scène. Les orages lointains quittaient l'horizon.

Quelqu'un les avait vus se mêler sur la terrasse de César, alors qu'emmitouflée dans une couverture elle lisait son exemplaire de Juste une fois, derrière la moustiquaire de sa terrasse : Louise. A trois maisons de distance, la mère insomniaque d'Hannah n'avait rien manqué de ce

dénouement qui la renvoyait à la nuit qu'elle avait passée jadis dans les bras du cousin de son mari. Ce moment restait son plus cruel regret. Comment être sûre que l'abandon qu'elle venait de surprendre n'aurait lieu qu'une seule fois ?

Rongée d'inquiétude et de calculs, Louise regardait sa fille s'éloigner vers l'autre rive. Hannah nageait avec fluidité dans le lac, comme si elle avait voulu se laver de ce qu'elle venait d'oser, se purifier du plaisir qu'elle avait volé. Il se fit alors en elle une suspension de la passion et, cessant de souffrir, elle s'en crut guérie. En cédant à son désir, elle s'imaginait vraiment l'avoir éteint. Hannah se sentait prête à arpenter la mollesse des jours auprès d'Arnaldo. Terminé le bariolage sentimental ! Elle tiendrait ses élans en laisse, ne confondrait plus l'appétit de la vie et le goût de la vie.

23

Le lendemain matin, César se fit livrer dès l'aube force victuailles, selon son ancienne habitude : un chevreuil à rôtir, un saumon local de trente livres, un pâté d'ogre fourni par quatre lièvres et deux castors, du lard épais, des paupiettes de loutre, du gibier en masse. Sans oublier du fromage de femme, fabriqué avec du lait de parturiente de Tadoussac. Tout ce que le Québec, cet immense garde-manger, réserve aux grands avaleurs. César recommençait à agir avec exubérance. Se souvenant qu'on n'existe qu'autant qu'on aime, l'animal sortait de sa longue léthargie du cœur. Il n'était plus homme à circonvenir ses fougues, et sa fantaisie avait été remise en route par ses sens puissants.

En descendant pour prendre son petit déjeuner au bord du lac, Raphaël vit son père jouer avec les deux alliances rapportées la veille par Hannah. Une flambée illuminait la cheminée. Les ors du brasier se reflétaient dans celui des anneaux.

— Ça vient d'où ? demanda Raphaël.

— De mon passé et c'est peut-être mon avenir !

— A qui sont ces alliances ?

— J'ai revu la fille de mon livre.

— Tu as filé à New York en douce ?

— Non, c'est elle qui est venue.

— Ici ? s'étrangla le fils.

César lui montra les anneaux en souriant. Raphaël comprit aussitôt que la vie de son père avait repris son tournoiement.

— Et je veux qu'il y ait… une deuxième fois ! s'exclama son papa en lançant un exemplaire de Juste une fois dans la cheminée.

— Je la connais ? demanda Raphaël.

Au même instant débarqua la vieille Georgette Desjardins, la très cancaneuse propriétaire de la maison ; de celles qui, ivres de jactance, se ruent aux trous de serrure. César éluda sa réponse.

— Alors maudit Français, lâcha-t-elle avec affection, t'es-tu correct dans ma maison ?

Eberluée par l'abondance des vivres, elle lança :

— T'as-tu faim à matin ?

— Oui.

— C’est-tu possible que tu sois rendu heureux chez nous ?

— Georgette, je suis au paradis !

— Tu me niaises-tu ? Parce qu’à Paris, vous autres…

— Non.

— T’as eu la Rosa ? demanda-t-elle l’œil en coin.

— Même pas.

— Une belle fille comme ça, pas croche pour deux cennes[*1], avec du cœur… s’étonna la Georgette qui n’avait jamais négligé les occasions de joie. T’as donc plus le goût des Québécoises ? Des pétards d’ici ?

— Si, justement.

— Justement quoi ? rétorqua aussitôt la vieille propriétaire toujours gourmande des nouvelles du cœur.

— Ça revient…

— Ben voyons donc ! Vide-toi le cœur. Qu’est-ce qui s’en vient ?

— Le grand amour !

Raphaël sourit de tout son visage. Enfin une locution naïve – « grand amour » –, des mots irritants pour les peine-à-jouir, des termes odieux aux distanciés, aux aigres et aux vagabonds sexuels qui décrètent décervelée toute personne atteinte de candeur !

— Le grand… répéta la propriétaire.

— Celui auquel on ne croyait plus.

— T'es-tu sérieux ? reprit la vieille. Maudit chanceux… C'est-tu des farces ?

— Comment s'arranger avec la vie sans la passion ? lui répondit César. J'ai cru cela possible… jusqu'à ce qu'elle revienne.

— Qui est-ce ? demanda la propriétaire.

— Vous le saurez dès qu'il y aura… une deuxième fois !

— Une deuxième fois… ça se peut-tu ?

— Je prépare mon débarquement dans sa vie, mon Do-day, et ensuite… l'invasion !

Dans l'âtre, le dernier roman de César flambait en torche. Les lettres qui composaient le titre achevaient de partir en fumée. L'envie d'écrire d'autres chapitres renaissait chez ce mirobolant.

*1. Réglo.

24

César jeta dans la cabine de son hydravion une pile d'affichettes qui annonçaient la sortie de son livre – Juste une fois. Puis il décolla dans un grand vacarme mécanique sous l'œil fébrile de la vieille Louise, tendue sur sa terrasse.

L'avion amphibie monta fortement, défonça les nuages dont la couche flottait à basse altitude et réapparut pour survoler Hannah et Arnaldo qui, dans le parc de l'hôtel Estérel, répétaient leur cérémonie de mariage. L'hydravion piqua alors rageusement sur l'hôtel. A la dernière minute, César redressa le nez bruyant du Beaver et largua les piles d'affiches sur lesquelles trois mots claquaient : Juste une fois. Une pluie d'affichettes se mit à voleter au-dessus des futurs mariés et de l'organisatrice de la noce. Hannah ne savait plus si elle était heureuse ou en colère. Elle qui rêvait à présent de littérature de la nuance se retrouvait dans un roman qui gesticulait et s'ingéniait à tout bousculer ! Au moment même où elle avait choisi de mettre au secret ses

émotions.

Tout à sa fureur d'être ainsi défié, Arnaldo maugréa contre « c'te Français », engueula l'organisatrice et déguerpit avec irritation en direction de sa voiture. Il n'allait pas rendre les armes devant ce plumitif agressif.

A bord de son MasterCraft, Kiki aperçut elle aussi l'hydravion qui revenait en piqué vers Arnaldo. Elle en était ravie. Hannah tentait vaille que vaille de répondre aux questions précises de leur organisatrice, sur ce ton mesuré qu'ont les femmes qui parlent du cœur avec trop de raison. Tandis que l'hydravion piquait une fois de plus dans sa direction, Arnaldo, fulminant, sortit son sac de golf du coffre de son tout-terrain. A défaut d'un fusil de chasse, il attrapa ses clubs et se planqua derrière un arbre touffu – mais Hannah le voyait –, saisit trois balles blanches, les posa sur des tees et, oubliant que sa tentative était passible de lourdes peines d'emprisonnement, visa l'avion blanc au fer 7. Comment pouvait-il espérer atteindre l'appareil ? Les deux premières balles de golf, expédiées à toute force, ratèrent évidemment l'aéroplane qui fonçait à présent vers lui en rase-mottes, à trois mètres du plan d'eau. Touché de plein fouet par la troisième balle qui percuta son pare-brise et le fendit (un coup de chance), César redressa l'appareil brutalement. L'élévateur ne répondit plus très bien. Emporté par la masse du vieux Beaver instable, César tenta de se poser en catastrophe sur le lac en zigzaguant au milieu des bateaux en goguette qui tiraient des skieurs. Hannah explosa

en se dirigeant vers Arnaldo :

— Ça se peut pas… T'es donc ben dramatique ! T'es-tu rendu fou ? Rentre chez nous maintenant. Et compte-toi chanceux s'il porte pas plainte !

Bouillant, Arnaldo riposta :

— J'vais prendre un vrai gun pour le tirer !

Arnaldo parlait comme on manie le gourdin, comme du temps de sa jeunesse.

— J'en ai plein mon casque de lui ! ajouta-t-il.

L'hydravion finit sa course et s'encastra dans un îlot rocheux. Les gens du lac accoururent. On jasait, on s'affolait, on espérait. Personne n'avait compris qu'un projectile avait atteint l'avion.

Sauf Louise. Sur la terrasse couverte de sa maison, la mère d'Hannah avait tout vu. Voilà où menaient les fantaisies impulsives de la passion ! Elle sentait que le vent allait forcir. Louise décrocha son téléphone et appela Kiki qui se trouvait encore sur le lac.

— Allô Kiki ? Qu'est-ce qui se passe pour vrai dans la vie de ma fille ? Je veux tout savoir avant qu'un malheur arrive. C'est mon unique enfant encore vivante !

— Je crois qu'elle aime comme t'as jamais aimé, Louise.

— Qui ? s'exclama la mère.

On dégagea César de l'hydravion. Groggy, il ne s'en

sortait pas trop mal. Un flotteur et ce foutu élévateur à réparer, rien de plus. Les gens du lac, portés à l'enthousiasme, décidèrent de boire à la santé du rescapé, sans trop remarquer l'éclat dans le pare-brise. Les bateaux affluaient dans la petite baie. Un cocktail fut improvisé sur les MasterCraft ancrés et amarrés l'un à l'autre pour fêter l'heureuse conclusion de cet incident. On pérorait à qui mieux mieux : « des peurs de même, chus pas capable », « j'ai le goût de trinquer au champagne ! », « on est-tu chanceux que ça se termine de même ? », « y aurait pu être ben plus amoché ». Hannah rejoignit l'attroupement avec une barque de l'hôtel prévue pour les mariages. Sans même songer à prévenir la police, César pria Raphaël d'aller chercher en jet-ski force caisses de bourgogne et de champagne. César raconta alors – en dévisageant Hannah – l'histoire du roman qu'il avait commencé à écrire le matin même aux aurores, presque d'une coulée :

— C'est le destin d'une femme timorée qui n'ose pas vivre, qui craint d'écouter son cœur. Elle regarde passer la vie derrière une vitre, sans y participer.

— Elle a-tu une vie plate ? demanda une jeune femme.

— Forcément, les vies réelles ont toujours besoin d'un petit coup de pouce !

César expliqua que son « héroïne » s'était sculpté un cynisme aux airs de sens commun. Elle avait habitué son cœur aux froideurs, était devenue l'impassibilité même face aux emballements des hommes. Elle s'était peu à peu trempée

comme une épée, s'était ramassée pour atteindre son objectif : ne plus être accessible à la souffrance. César se montrait moqueur, désagréable et méprisant à l'égard de ce « personnage » pour mieux titiller Hannah. Indirectement, il la défiait presque et lui donnait envie de lui prouver combien il se trompait sur son compte. César se déshabilla alors et plongea en caleçon. On sentit le trouble gagner Hannah. Avec ses muscles vigoureux, sa haute taille et ses épaules larges, cet homme tout en lignes tendues lui plaisait.

Quand le cocktail improvisé dans la baie toucha à sa fin, César rentra avec Raphaël en voiture. Non loin du golf de l'Estérel, une biche gavée de trèfles traversa la route juste devant ses roues. Heureusement, il n'y eut pas de dommages. César pila à temps. Enchanté de voir le sort lui sourire, il eut l'une de ces excentricités qui, jadis, embellissaient sa légende. Une bizarrerie quasi philosophique qu'il tenait d'un écrivain français décédé jeune d'avoir trop vécu (le père d'A. Jardin sans doute ; mais il n'en était plus trop sûr). César empoigna son chéquier, signa un chèque en blanc, sortit de la voiture et le déposa dans une vieille cabine téléphonique Bell en déclarant à Raphaël :

— Si quelqu'un trouve le chèque et l'endosse, on est ruinés ! Alors maintenant vivons !

Raphaël comprit aussitôt que la piquante fantaisie de son papa était revenue. La mort de sa mère avait mis une couche de gravité sur César mais son ancien caractère reparaissait

déjà dessous. Il retrouvait sa bonhomie, sa hardiesse, son génie de l'insouciance risquée. L'obscurité dubitative n'était plus son pays. Sa figure n'était plus ombrée. Renaissait l'écrivain qui avait conquis tous ses grades littéraires par des textes remplis de clarté. Emu, Raphaël pensa : Dad is back !

25

De retour chez elle, Hannah trouva Arnaldo tendu, l’œil petit et inquiet. A travers la fenêtre, elle l’aperçut distinctement alors qu’il ouvrait une bouteille de whisky. Discrètement, Arnaldo avala un grand verre cul sec puis cacha la bouteille. Ses vertèbres le torturaient à nouveau. Hannah surgit :

— T’as perdu la tête ou quoi ? J’t’haïs quand t’es comme ça !

Arnaldo éclata de colère :

— Arrête de m’achaler[*1] ! J’ai ben du fun avec toi Hannah, mais des fois t’es plus endurable. Sacre-moi patience !

— De quoi tu parles ?

— J’veux pas qu’on se marie si c’te mariage-là est pour toi sans passion. Je préfère encore que tu me débarques du lite !

— Ben voyons donc… Tu comprends donc rien de rien ?

— Quoi ?

— C'est pas l'intensité d'un sentiment qui me parle, c'est la complexité de ses délicatesses.

— Toujours la même affaire… Je veux pas d'un amour qui soit une contemplation ! Entre nous, j'veux que ça brasse !

— Arrête d'avoir la chienne[*2].

— J'ai pas la chienne.

— Calme-toi, pis comporte-toi comme du monde !

— Je veux juste être aimé franchement, pas choisi par défaut. Ciboire, j'le sais que j'suis pas une 100 watts comme ce gars-là ! Lui, le Parisien, il fait briller les mots comme des bagues.

— Calme-toi.

— J'le sais que tu me trouves simple, qu'avec moi la vie c'est plate, que c'est pas comme dans un roman de ton maudit Ricœur !

— Des paroles de même, ç'a pas de bon sens ! s'exclama Hannah. Tu parles comme si c'était fini.

— Ça vient de s'éteindre.

— Faut juste qu'on s'accorde, qu'on arrête de se chicaner.

— Hannah, j'te dis juste où je suis rendu.

— Pourquoi tu me dis pas la simple vérité, que tu viens de caler un verre ?

— Demande-toi plutôt pourquoi.

Butée, Hannah ne répondit pas et rejoignit sa mère qui l'attendait à l'extérieur. Elle était passée voir Hannah pour se baigner dans sa piscine surchauffée.

Descendant dans l'eau, Louise glissa à Hannah, l'air de rien, que César draguait assidûment sa voisine Rosa, et qu'il avait eu pour elle un coup de foudre. Rosa en était d'ailleurs grisée ; tout comme elle était satisfaite de ses tendresses qui, paraît-il, ne manquaient pas de doigté. On les avait même vus faire l'amour face au lac, la nuit, sur une terrasse.

— Peut-être que tu devrais inviter le nouveau couple à ton mariage ? Un couple ben l'fun qui est fait pour durer, je crois.

Hannah était retournée, à un degré qui la sidéra elle-même. Assurée de son effet qui se lisait sur les traits déconfits d'Hannah, percutée par cette révélation, Louise poursuivit d'une voix guillerette en nageant :

— Pour une fois, César s'est pas servi avec Rosa de sa façon habituelle !

— Quelle façon ?

— Son piège pour cueillir les filles… Il en parle dans son dernier livre : faire le coup du « notre amour est impossible mais je veux qu'il ait quand même lieu… JUSTE UNE

FOIS ! »

Tout en riant, Louise précisa que César avait déjà fait ce coup-là à des douzaines de femmes impressionnables lorsqu'il était avec Sarah et qu'il la trompait assidûment :

— César a jamais été fidèle, c'est pas sa musique.

Par touches allusives, Louise lui fit comprendre que César était un fornicateur compulsif, incapable de se contrôler :

— Un maudit écœurant ! Ta sœur en a souffert, t'imagines pas. A l'époque, je le cachais. Elle voulait pas qu'on en parle.

Hannah resta figée. Auprès de César, elle avait su ce que c'était que de respirer vraiment. Jamais elle ne l'avait jugé défavorablement. Tout s'effondrait en elle, les espoirs qu'elle avait nourris pendant toutes ces années où elle s'était crue unique en rêvant de leur « juste une fois » new-yorkais. Candide, Hannah était donc tombée dans le piège à filles d'un sauteur capable de toutes les duplicités – comme le délicieux Ronald jadis. Enchantée, Louise ajouta, en sachant bien sur quelle plaie elle versait du sel :

— Le triste, c'est que cette pauvre Rosa en fera les frais un jour car il la trompera certainement. Comme toutes ! A c't'heure, elle danse, mais demain…

Hannah ne vivait plus. Il lui semblait que la lumière venait de baisser brusquement sur le monde.

— Qui les a vus sur la terrasse ?

— Georgette, avant-hier soir.

— Georgette Desjardins ?

— Oui, quand t'étais rendue à New York.

Hannah crut défaillir et songea que la passion n'a que le talent de faire du mal. L'amour, celui qui nous réinvente, doit avoir le génie de s'incarner dans une vie banale transfigurée.

Excédé, Arnaldo quitta la maison sans dire un mot et décampa en voiture. Ses pneus crissèrent. Anéantie, Hannah demeura en état ce choc.

— Ça va-tu ? lança Louise. T'as l'air toute bizarre !

— Non, ça va bien…

Elle retourna alors dans la maison chercher du chocolat au lait et une râpe à fromage. Avec son matériel, elle se rendit sur son quai flottant et commença à râper nerveusement son chocolat pour en faire un dôme, histoire de se réconforter le cœur.

A cet instant, César s'approcha de sa maison en coupant les gaz de sa moto marine, silencieusement. Il la vit alors exécuter les mêmes gestes que ceux que faisait jadis sa sœur Sarah, du temps où elle n'était pas encore diabolique. Près d'elle, il sentait son cœur battre à nouveau. Hannah l'aperçut sur l'eau et se mit à fuir en renversant son chocolat, comme si elle avait aperçu le démon ou le fantôme menaçant de Ronald Léveillé.

Elle se réfugia chez elle et s'en voulut fortement. Prise

dans les plus vives contradictions, elle ne voulait plus lui parler, tout en ne souhaitant que cela. Hannah désirait l'insulter tout en le câlinant, l'attacher irrémédiablement à elle et s'en défaire à jamais.

Dérouté par le regard affolé qu'elle lui avait lancé, César repartit en direction de sa rive du lac. Il était heureux et plus déterminé qu'avant. La passion le dominait. La fuite d'Hannah lui semblait être un aveu. On ne se carapate que lorsqu'on craint une intimité. César ne pouvait pas deviner la manœuvre de Louise. Il pensa : où puis-je trouver un cheval blanc, un destrier de conte de fées, un aéronef de chevalier du futur ?

Dans sa cuisine rangée grammaticalement, Hannah décrocha son téléphone et laissa un message tendre sur le répondeur d'Arnaldo. Effondrée, elle s'excusait du fond du cœur. Puis elle appela Kiki :

— J'me rappelais plus que c'était fatigant de même l'amour !

Hannah lui répéta que l'approche du mariage lui faisait perdre la boule alors qu'Arnaldo, lui, demeurait constant. Elle l'épouserait dans quelques jours. Le mythe du prince qui enlève sa belle sur un cheval ailé et fringant, elle en avait soupé. Aimer de tous côtés, prendre feu, se perdre ? On ne l'y reprendrait plus jamais.

— Ça se peut pas, ça se peut pas ! répéta Hannah.

Louise triomphait.

*1. M’énerver.

*2. La trouille.

26

Marie Saint-Pierre avait dépêché chez Kiki une petite ouvrière pour effectuer, à quelques jours de la noce, les ultimes retouches de la robe de mariée. L'époux ne devait découvrir ce miracle textile qu'à la mairie, dans les éblouissements de la cérémonie. Originaire de Vancouver, la jeune Asiatique s'exprimait dans un anglais impeccable tandis que Kiki et Hannah se confiaient l'une à l'autre en français. La couturière ne les comprenait pas.

— Ya quelque chose qui cloche, lâcha Kiki, ça tourne pas rond !

— Quoi ?

— César ne peut pas être l'écœurant décrit par ta mère et avoir été à ce point détruit par Sarah. Ça se peut pas, ça fite pas[*1] ! Ya aussi autre chose…

— Quoi ? fit Hannah tout de blanc enveloppée.

— J'arrive pas à croire que le « juste une fois » ait pu être LE « piège à minettes » de César. J'ai de la misère à croire ça…

— Pourquoi ?

— C'est moi qui ai parlé de ça à ta mère au téléphone. Elle m'a appelée en disant « je veux connaître tout ce qui arrive à mon unique fille encore vivante ». Louise paniquait complètement, elle m'a touchée, rejointe. On a jasé. Du coup, je lui ai conté ce détail qui… tout à coup revient sur la table ! Bizarre, non ? Ta mère…

— … elle mentirait ? fit Hannah.

— Je dis pas qu'elle t'aurait menti mais… ta sœur t'a bien raconté des blagues sur sa vie. Dans ta famille, vous êtes bons pour faker[*2] !

— J'sais plus qui croire… Et qui ment ? Y a qu'Arnaldo qu'est honnête et franc.

— Et puis ta mère c'est une Germaine… elle veut toujours que ce soit elle qui « gère et qui mène ».

Déboussolée, Hannah affirma :

— En tout cas, je trahirai jamais plus la mémoire de Sarah, quoi qu'elle ait pu être, dire ou faire !

— Jamais « plus » ? releva Kiki.

Prise en flagrant aveu, Hannah blêmit.

— Tu l'as donc fait « juste une fois » ? articula Kiki. Dis-

moi tout !

Au même instant, la couturière déposa le grand voile nuptial sur la tête d'Hannah tout en continuant à sculpter la robe blanche qui sublimait son corps.

— Je veux tout savoir ! s'exclama Kiki. Et t'es mieux de t'enligner parce que les menteries, j'en veux plus !

— C'est toi qui avais raison : pour me calmer, fallait que je lâche prise. Même que c'était bon ! Au lit, sur une table, où tu veux, il score mon César !

Elles parlèrent avec crudité, à la québécoise, et convinrent que ce garçon était un honnête culbuteur, l'un des meilleurs « palpeurs de corps » qui eût jamais paru dans le monde. Hannah avait joui six fois d'affilée ! Maintenant que c'était accompli et derrière elle, tout allait rentrer dans l'ordre. D'ailleurs, César semblait au mieux dans les faveurs galantes de Rosa.

Piquée par une aiguille, Hannah poussa un cri et reçut au même instant un SMS très tendre d'Arnaldo. Excitée, Kiki lui lança alors :

— Imagine que tu sois enceinte de César ! Il suffit de juste une fois…

Hannah leva les yeux au ciel, comme si Kiki était devenue folle. Cette fille mettait en fuite tout esprit de paix.

*1. Ça colle pas !

*2. Baratiner.

27

César avait préparé un repas de jouisseur : cuisses de grenouille rissolées, pâtés en croûte d'orignal de Gaspésie, dix recettes époustouflantes jonchaient la table. Servant Raphaël, il lâcha d'une traite :

— La fille du World Trade Center, celle qui m'a envoyé la lettre anonyme, c'est… ta tante… Hannah.

— J'le sais depuis longtemps… lui répondit son fils avec tranquillité. Comme tu ne disais rien, p'a, j'avais peur de t'en parler… C'est un peu zarbi[*1], mais t'as jamais été dans les clous… alors je te souhaite bonne chance ! Plus que deux jours avant le mariage d'Hannah.

— J'ai un plan… pour l'enlever de nuit ! Le premier accessoire est déjà là.

— Accessoire ?

Gonflé par une sorte de joie véhémente, César ouvrit la

porte du garage où se trouvait… un grand cheval blanc !

— C’est quoi ce plan ?

— Rassure-toi, je ne crains plus le ridicule. Je le recherche, comme je cherche ce romantisme que fuit justement Hannah, parce qu’elle le désire !

— Tu vas la paniquer, p’a.

— Je l’espère bien ! J’ai l’intention de me vautrer dans la romance, de rameuter tout le rose de l’univers, tout ce que fuient les esprits forts, escortés par la piétaille des cyniques ! Mon chéri, l’ironie est la plus grande des castrations. Seule la joie clarifie le cœur et l’esprit !

Illuminé d’optimisme, César se sentait doué de la force du feu. Au fond de la poche de sa veste tintaient les alliances de 1986 qu’Hannah lui avait restituées. Porté par sa passion, il entendait donner à son élan des dimensions excessives pour en faire une fabuleuse contestation du ricanement français. Comment le cynisme avait-il pu devenir à Paris si chic, et l’ironie une élégance, alors que ce sont des lèpres ? Il ne supportait plus cet état d’esprit.

Avant de se supprimer, affaiblie par la maladie, Sarah avait averti César qu’elle maquillerait son suicide en meurtre. Il serait ainsi accusé d’un crime longuement prémédité. Son souhait était qu’il ne lui survécût que comprimé dans une geôle, et méprisé par tous. Ce piège judiciaire serait son chef-d’œuvre sentimental. Sur la courte scène de sa vie où elle avait entassé les horreurs, son obsession n’avait plus

varié : que l'amour pur soit puni. Après son dérèglement, Paris lui avait donné le goût du vice créatif, le mépris de l'enthousiasme, la passion de la moquerie acérée devant l'innocence mièvre. Mais le stratagème n'avait pas fonctionné. Sûre de l'évidente supériorité de son intelligence, Sarah avait négligé certains détails. L'enquête avait vite tourné en faveur de César. Au sortir de ce cauchemar, il avait vendu leur domicile et tout dépensé pour qu'il ne restât rien de leur communauté.

Tout cela, César ne l'avait jamais dit à Raphaël pour qu'il ne sût pas de quelle vision obscure il était le fruit. La crapulerie et le malheur ne pouvaient avoir le dernier mot. L'amour devait l'emporter, sur un cheval blanc.

*1. Bizarre.

28

A Sainte-Maguerite du lac Masson, Hannah fit quelques courses à l'épicerie avant de rejoindre l'escouade joviale de ses amies. Réunies chez Kiki, elles désiraient enterrer sa vie de jeune fille, danser, boire sans frein, regarder de poignants extraits de « films de filles » (leur rituel !) puis organiser une bonne « game[*1] de poker ». En pimentant le tout de « placotage[*2] » ! A la caisse, Hannah croisa la vieille Georgette Desjardins. Fébrile, elle ne put se retenir de lui poser, l'air de rien, une question sur le couple qu'elle avait surpris deux jours auparavant en train de faire l'amour sur sa terrasse.

— Heu… non, bredouilla la Québécoise rouillée.

— Quoi non ?

— Coudonc, j'ai rien vu ! J'aurais bien aimé parce que les amoureux j'ai le goût de les voir se donner des becs ou plus

encore. On en aurait parlé nous autres, mais non… rien vu !

— Vous êtes certaine ?

— Certaine. Si j'avais vu ça, je te l'aurais dit sachant que t'aurais tenu ça mort[*3] !

Hannah demeura interdite. Louise lui aurait donc menti ? Elle aurait sali César dans l'espoir de l'en éloigner définitivement d'elle. Se pouvait-il que sa mère eût été capable d'une telle rouerie ? Qui donc était encore fiable dans sa famille ?

Tourneboulée, elle débarqua chez Kiki où Marie, Josée, Maryse et ses autres amies du lac avaient commencé le « party de filles ». Elles se repassaient déjà des séquences d'Elle et Lui, avec Deborah Kerr et Cary Grant, que chacune trouvait « capotant ». On sirotait de l'excellent bourgogne, au fil des répliques que toutes connaissaient par cœur. Hannah s'efforçait de paraître présente mais ne l'était pas. Sa cervelle embrouillée ne réussissait plus à penser ce qui lui arrivait. Elle bouillait à l'idée de séduire César avec l'acharnement d'une héroïne, tout en se sachant le jouet d'une illusion crétine. Devait-elle dépenser une énergie folle à ranimer son faux amour pour Arnaldo, au bord de retomber dans l'alcool ? L'état actuel de son cœur était au doute généralisé. Elle avait des remords, se sentait dupe de tous et surtout d'elle-même.

Quand survint dans le film la scène pathétique au sommet de l'Empire State Building, les femmes du lac se mirent à

pleurer en chœur (aucun homme n'était là pour tempérer leurs effusions) :

— Sont trop beaux ! sanglotait Kiki pour la centième fois.

Hannah se moqua alors froidement de ses amies et de leur goût définitivement « niaiseux ».

Eméchée, Kiki répliqua :

— On serait chanceuses de vivre une histoire de même ! Pas à moi que ça arriverait avec André. Une promesse en haut d'un gratte-ciel !

— C't'une belle place pour faire des promesses !

Hannah explosa :

— Moi je dis que des soirées de filles de même, surtout avant un mariage, c'est une mauvaise idée, c'est vraiment trop quétaine. De la quétainerie à son meilleur !

Nerveuse, à fleur de peau, se souvenant qu'elle s'était rendue elle aussi, mais en vain, au sommet d'une tour de Manhattan, Hannah déclara qu'elle rentrait se coucher chez elle séance tenante. Ses contradictions épuisaient ses nerfs.

— Embrasse-moi ! lui lança Kiki gentiment.

— Non !

Hannah claqua la porte.

*1. Une bonne partie.

*2. Cancaneries, bavardages.

*3. Que tu ne l'aurais pas répété !

29

Tendue, roulant trop vite dans une voiture basse, Hannah fonçait aux abord du golf de l'Estérel. Une biche s'élança soudain dans le faisceau électrique de ses phares. Elle était venue se rassasier de trèfles. Dans son trouble, Hannah ne réussit pas à freiner. L'animal transperça son pare-brise de toute sa masse musculaire et, blessé, prisonnier de l'habitacle, se débattit en labourant Hannah de ses sabots. Pluie de coups tranchants. Le sang gicla partout et macula de rouge ses vêtements. Du sang de biche, du sang de femme. Enfin Hannah ne bougea plus. Sa chasse au bonheur était terminée.

Un coup de téléphone de la Sécurité de l'Estérel – la commune chic qui longe le lac Masson – prévint Arnaldo qui accourut. Au moment où il arriva, Hannah était inconsciente. Elle faisait voyager sous ses paupières rougies des yeux convulsés. Ses habits d'été étaient en morceaux. Brusquement, son cœur cessa de battre. Etait-ce fini ?

Médecin autant que fiancé, Arnaldo tenta de la ranimer en hurlant d'appeler le Presbyterian Hospital pour qu'ils envoient un hélicoptère et préparent un transfert d'urgence à New York. C'était risqué mais, pour ce chirurgien éprouvé, pas question de passer par les services d'urgences embouteillés du Québec. Il brusquerait les procédures.

Hannah ne revenait pas à la vie. Contre toute évidence, Arnaldo continua à se battre pour faire repartir le cœur de celle qu'il adorait. A la fleur de son âge, elle ne pouvait pas s'en aller à cause d'un accident aussi malheureux.

Les gens du lac commencèrent à s'attrouper. On causait avec cette angoisse qui serre les âmes : « on est resté bête », « on se ronge les sangs », « elle s'est pété la fiole pas à peu près », « ici, on est mieux de conduire une Jeep haute sur pattes ».

Prévenu par la rumeur et des voisins affolés, César finit par rappliquer avec Raphaël. La police était déjà là. Il aperçut aussitôt Hannah dans ses vêtements rouge sang, comme les robes de Sarah jadis. Dans l'habitacle déchiqueté, elle reposait près de l'animal qui s'obstinait à vivre. Il recula et pâlit. Plus question de faire de la littérature sur des faits pareils. On jugea Hannah sans espérance.

Le père et le fils se promenèrent longtemps au bord du lac Masson, prostrés, enveloppés dans les brumes de la nuit. César n'était pas en état de faire face à ce deuil inopiné. Il s'en voulait d'avoir à nouveau ouvert son cœur, d'avoir lâché les rênes de sa sensibilité. Il ne s'y exposerait plus



jamais et vivrait désormais bride courte. Quelle folie de courir le risque de souffrir à ce degré !

30

Dans le service de réanimation new-yorkais, Hannah était entre la vie et la mort. Elle hésitait à lâcher la rampe. Le transfert risqué et quelque peu acrobatique vers Manhattan s'était bien passé. Arnaldo l'avait fait transférer à l'annexe du Presbyterian Hospital dont les baies vitrées donnaient sur le World Trade Center. Obstiné, le chirurgien avait eu raison de se battre pour faire repartir chaotiquement son cœur.

Dans le couloir, César était là. Effaré par ce que la vie réserve, il regardait Hannah à travers la vitre. Cet agnostique priait-il ? César avait rappliqué en toute hâte, dans le sillage de l'évacuation sanitaire. Arnaldo s'approcha de lui. Les deux hommes amoureux la regardaient endormie. On les sentait émus, au plus dense de leur inquiétude. Concurrents, ils étaient soudain soudés par une même espérance.

— En médecine, faut toujours s'ostiner… s'entêter, fit

Arnaldo.

— Ya pas qu'en médecine, répliqua César.

— J't'ai beaucoup haï. J'ai même failli péter ma coche pis te péter la gueule.

— Moi aussi…

— Plutôt que de se battre, ce serait beau si on faisait un deal de gentlemen… hasarda Arnaldo devant la vitre, en fixant la femme qu'ils aimaient tous deux.

— Quel deal ?

— Si Hannah se réveille, le premier des deux qu'elle appelle l'aimera, l'autre s'en ira sans faire de trouble.

— Ce serait beau…

— On serait mieux de décider. J'crois qu'elle nous demande de trancher pour elle.

— C'est possible… répondit César.

— On est-tu capable de faire ce deal-là ?

— Oui.

Les deux hommes de cœur et d'honneur se serrèrent la main. Bouleversés, et comme unis par le destin, ils étaient tout à coup prêts à arrêter de vivre dans la haine.

Arnaldo prévint Martha, l'infirmière en chef – il la connaissait pour l'avoir supervisée –, de leur accord singulier. Surprise, comprenant à demi-mot ce qui se jouait, la

brave Martha acquiesça. Ils lui laissèrent leur numéro de téléphone. Arnaldo et César partirent chacun de son côté, le cœur ému, sidéré autant par les événements que par leur curieux accord. César ne s'attendait pas à rencontrer un homme de cette qualité.

Mais Arnaldo – qui travaillait désormais en tant que chirurgien au Presbyterian Hospital – avait de la rouerie, une moins bonne nature qu'il y paraissait, peu de cœur et un fond vil tenté par la corruption. Dans l'adversité, cet homme se refusait à la grandeur. Pour crocheter son pacte avec César, il suffisait d'une fausse clef. Arnaldo revint donc en douce voir Martha et lui glissa discrètement 500 dollars US dans la main. Aucun engin d'effraction ne fonctionne mieux qu'une liasse de billets verts. Puis il ordonna à Martha de jeter le papier sur lequel César avait noté son numéro de cellulaire :

— Ce type dont on n'arrive pas à se débarrasser, il est responsable de l'accident. Sans lui, rien ne serait arrivé ! Rien, je vous dis ! Si elle ouvre un œil, donnez-moi un coup de fil, mais juste à moi.

Soumise hiérarchiquement au chirurgien, l'infirmière s'exécuta ; mais dès qu'Arnaldo eut disparu, elle ramassa discrètement le papier qu'il l'avait sommée de jeter. Pensive, Martha le plia et le glissa dans la poche intérieure de sa blouse blanche.

31

Hannah finit par se réveiller. Embrumée dans le service de réanimation, elle distinguait par la fenêtre la tour nord du World Trade Center qui se détachait dans le ciel ample de septembre. Doucement, elle appela :

— César, César, César…

Le choix de son cœur était clair. Martha le constata et en fut contrariée.

Au sortir d'une opération dans un autre bâtiment du Presbyterian Hospital, à l'autre bout de Manhattan, Arnaldo fut aussitôt prévenu par Martha que sa fiancée était sortie du coma. Arnaldo raccrocha et hésita à composer un numéro. Les lèvres pincées, le chirurgien reposa son téléphone. Lui, le provincial mal assuré, jamais serein face aux gens de Paris où « y a juste du grand monde qui sont donc bien élevés, pas comme ici », tenait sa revanche contre l'élégant Français qui avait cru lui en imposer en captant les

rêves de sa femme. Arnaldo se relevait de son humiliation. Dans son sang bouillonnait la vigueur des premiers abatteurs d'arbres, l'audace des draveurs qui flottaient jadis le bois en trains sur les fleuves du Nord et l'énergie des rêveurs partis à pied au pays de l'or.

32

César et Raphaël finissaient de boucler leurs valises dans la maison louée au bord du lac. L’heure était venue pour Raphaël de retourner en Europe pour reprendre le cours de sa scolarité. Les événements lui avaient déjà fait rater la rentrée française. Impossible de repousser davantage le moment du grand départ. Le coma d’Hannah pouvait durer. Aucun pronostic ne tenait le coup. Georgette, la propriétaire de la maison, grogna :

— Dommage que t’aies finalement pas déniché une blonde. T’as pus le goût des filles d’ici, coudonc ?

Kiki eut un sourire douloureux de connivence avec César. Ce dernier souffrait à chaque seconde en pensant à Hannah. Il était trop plein d’elle pour être lui-même. L’aimable Kiki se trouvait à leurs côtés pour les aider à terminer leurs bagages.

Avec émotion, César prit dans son sac les deux alliances de 1986 rapportées par Hannah lors de leur unique nuit au

bord du lac et les mit dans sa veste, contre son cœur. Désemparé, il avoua à Kiki :

— J'ai été très touché par la dignité d'Arnaldo. Un type bien, de parole !

— C'est sûr.

Georgette sortit du salon. Le portable de Kiki sonna. C'était Arnaldo. Claironnant, il leur apprit l'éblouissante nouvelle : Hannah venait d'émerger du coma et d'être transférée dans un nouveau service ! La vie redevenait respirable. Kiki pleura de joie, César aussi. Raphaël les rejoignit dans leurs effusions. Kiki demanda alors :

— En se réveillant, qui a-t-elle appelé ?

La voix de Kiki devint grave, charriant un malaise. Elle promit de le répéter à César mais insista pour échanger quelques mots avec Hannah. A l'autre bout du fil, Arnaldo refusa net, comme si sa position traînait après elle je ne sais quel secret. Nerveux, il affirma qu'Hannah avait besoin d'un repos total. Kiki insista fort, demanda qu'il approchât son téléphone de l'oreille de son amie, juste un court instant. Arnaldo s'irrita encore. Kiki voulut connaître l'adresse exacte du service où Hannah se trouvait à New York pour la rejoindre au plus vite, mais Arnaldo se montra inflexible, répliqua qu'il n'en était pas question et lui raccrocha au nez.

Frappé au cœur, blanc de chagrin, César avait deviné qu'Hannah avait appelé Arnaldo à son réveil, sans imaginer une seconde qu'il eût pu mentir. César devrait rentrer

définitivement à Paris. Bouleversé, Raphaël prit son père dans ses bras. Mais Kiki lâcha :

— Je sens quelque chose de bizarre. Arnaldo était ben pressé de mettre Hannah de côté, qu'on puisse pas y parler… Pas net. Comme s'il avait peur. C'est-tu possible qu'il nous mente ? Quand même pas…

33

A New York, l’infirmière en chef eut un vif remords en suivant un feuilleton rose à la télévision. Il y était question d’un malentendu persistant qui séparait des fiancés. Le genre d’histoire qui déprime intensément. Les tourtereaux faisaient étalage de leurs sentiments poignants par des formules bien ourlées.

Martha revint d’un pas ferme dans la salle de réanimation où s’agitaient une nuée d’infirmières. Hannah n’était plus là. On l’avait transférée dans une chambre individuelle, au même étage. Elle s’y rendit : ambiance de yacht amarré en plein ciel, laqué de blanc, cuivres astiqués. Hannah recommençait à manger à petites doses, en fixant les Twin Towers. Son regard était lointain.

Martha prit le papier qui se trouvait encore dans la petite poche de sa blouse, lut le numéro de César Ricœur, hésita à le composer et… reposa son cellulaire devant un calendrier

qui indiquait une date : 10 septembre 2001. Toute cette histoire valait-elle qu'elle prît le risque d'affronter l'un des chirurgiens de l'établissement ?

Gavé d'antidouleurs, l'esprit d'Hannah flottait. Elle ne se remémorait plus l'accident ni la biche blessée qui, avant d'être abattue, l'avait rouée de coups de sabot incisifs. Pour réintégrer le présent, Hannah s'accrochait à chaque instant en négligeant son passé récent. Mais tout son être ne parvenait pas à éluder la présence du World Trade Center qui, à quelques encablures, défonçait le ciel bleu de cette matinée. Les rêves aux yeux, Hannah le contemplait malgré elle. La passion restait le combustible de l'âme d'Hannah, de cette femme qui avait sincèrement pensé ne plus y croire et qui avait tant jugé les rêveuses inguérissables ! La proximité de la mort lui avait remis les songes d'aplomb.

34

A l'aéroport P.E. Trudeau de Montréal, Kiki avait accompagné César et Raphaël. Cette nuit-là, ils devaient voler vers la France, enjamber l'océan. Eva se trouvait avec eux. Elle serrait son tendre Raphaël dans ses bras fins et bronzés. Les tourtereaux se reverraient à Noël.

Avant de passer la douane, César lança à Kiki avec une agitation qu'il ne parvenait pas à contenir :

— Je ne pars plus. Je ne quitterai pas l'Amérique du Nord avant d'avoir parlé à Hannah.

— P'a, on a déjà tout enregistré.

— Je file à New York ce soir et la trouverai bien. Toi tu rentres à Paris.

Joie vive de Raphaël ! Son père avait raison de ne pas capituler, d'écouter son instinct, d'obéir à son désir. Raphaël embarqua donc seul et laissa Eva en larmes, consolée par

Kiki qui les trouvait « tellement cute » !

— J'ai-tu passé à travers tout ça pour en arriver là ? Pleurer devant des ados ! s'exclama Kiki.

Mais rien ne se déroula comme on aurait pu le prévoir. Tout conspirait contre César. Impossible de dénicher un billet pour New York ; des orages cogneurs verrouillaient la côte Est des Etats-Unis ; le Vermont et le New Hampshire étaient une tourmente, le ciel du Massachusetts une bourrasque. Les avions pour New York demeuraient vissés sur les pistes de Trudeau et tous les vols vers Boston et Philadelphie étaient annulés. César refusa de plier :

— Demain c'est l'anniversaire du jour où on s'est dit « juste une fois » en 86, notre grand jour.

— Si tu trouves pas Hannah, sûr qu'elle sera au World Trade ! Vous avez pas besoin de tout savoir pour vous trouver…

Kiki croyait à nouveau en la passion pure, inconsidérée, celle qui transfigure Deborah Kerr et laboure le cœur de Cary Grant, et ranime tôt ou tard les infirmes de l'absolu ! Jamais elle n'avait été aussi près d'adhérer au mythe de l'amour éternel. Cette histoire à rebonds lui montrait que sa vieille antipathie pour la fidélité excessive avait vécu. Quand un homme veut s'emparer d'une femme, rien ne peut le freiner. Quoi qu'aient pu en dire leurs collègues goguenards du Devoir, le monde enchanteur des sentiments partagés existait bien. Dès demain, l'amour guiderait les pas d'Hannah

et de César dans New York, comme au cinéma. Au nom de toutes les filles déçues et mutilées dans leurs rêves, Hannah échapperait pour de vrai par un homme à la médiocrité de tous les autres.

Au fond, les ricaneurs sont des niais. Des petits joueurs.

35

César était force agissante, voyait et sentait un peu gros, mais débordait d’un excès de vie. Il lui était impossible de se résigner. L’annulation des vols réguliers ne pouvait pas le clouer au sol.

L’écrivain fébrile reloua illico l’hydravion blanc qu’il venait de rendre. Pourtant, le ciel n’était plus une voûte mais un plafond de plomb. César chargea du fuel en gros bidons, s’équipa d’une pompe manuelle et décolla contre toute prudence. Il mit aussitôt le cap dans les nuées vers New York, au fond de la nuit. 8/10 de nuages noirs à cinq cents mètres, 10/10 à deux mille mètres. Face à lui s’épaississait un banc de strato-nimbus furibards, grumeleux : un océan de risques. La ligne d’éclairs s’enfonçait le long de la barrière des montagnes du Vermont, difficile à franchir. Les nuages adhéraient aux pentes. Il commença à monter en spirale en se demandant où il pourrait bien se poser pour refaire le plein en chemin. César Ricœur était déterminé à ne pas contourner

la tempête, à affronter les turbulences incroyables qui obturaient le ciel. Affamé d'Hannah, il fonçait vers elle. L'excitation s'infiltrait dans ses muscles par saccades, tandis qu'il se concentrait pour chercher un passage dans les vallées du Vermont montagneux. Son existence avait été tissée d'accidents malheureux. Près d'Hannah, il retrouverait son allant d'autrefois, ses cabreries joviales contre le sort. César volait dans la nuit nord-américaine zébrée d'orages à bord du vieux Beaver de Havilland. Sans cesse secoué, plaqué, essoré dans sa sueur, il traversait le ciel désordonné pour rejoindre New York. Il frôlait les roches. Avait-il emporté assez de carburant ?

A l'hôpital de Manhattan, sanglé dans sa blouse blanche, Arnaldo proposa à Hannah qu'ils se marient au plus vite, dès qu'elle irait mieux, au bord de ce lac où s'organiserait chaque été leur doux bonheur.

— Je suis né pour toi. Je t'ai sortie de c't'affaire-là, je serai toujours à tes côtés.

Encore flageolante, touchée par sa sollicitude, Hannah lui sourit sans ajouter un mot. Cet homme lui avait tout de même sauvé la vie. Arnaldo l'embrassa et la laissa dormir. Puis, quittant son personnage avenant, ne souffrant pas d'être contredit, il ordonna à l'infirmière en chef d'interdire à Hannah l'accès au téléphone. Du repos total pour cette patiente, qu'elle reste absolument coupée du monde, à l'isolement ! Même sa famille la plus proche devait être tenue à distance. Glacial et trop hautain pour ne pas irriter, Arnaldo

décampa. Son autoritarisme avait blessé l'infirmière.

Martha retrouva le papier plié sur lequel César avait inscrit son numéro de portable. Elle lui envoya un texto sans ambiguïté : « Mlle Laliberté vous a appelé, vous. Le dr Franco a menti. »

Cramponné aux commandes de l'hydravion poussif qui ne dépassait pas 80 milles à l'heure, attentif à ses instruments, César se faufilait dans les déchirures de la tempête. Il formait un bloc chair-métal, ressentait les gifles et les uppercuts du vent, mais il tenait bon quand apparut devant lui un autre monde parcouru de rafales vicieuses, d'éclairs impossibles et de trombes d'eau. Et soudain une falaise hautaine, infranchissable.

César sut qu'il allait mourir. C'était certain, cette paroi serait sa dernière vision.

36

Le 11 septembre 2001 se leva enfin sur New York. Commençait dans un plein soleil la journée fétiche d'Hannah et César, l'anniversaire de la scène inoubliée de 1986. L'hydravion de César venait de se poser en fendant les brumes tièdes de l'Hudson. Le monoplan s'avança vers un quai fluvial new-yorkais tandis que César rallumait son téléphone cellulaire. Il avait volé toute la nuit, boxé l'adversité, vaincu le climat et le relief du haut Vermont. Dans sa poche, César avait emporté les alliances de 1986. Elles patientaient dans une petite boîte d'acier sur laquelle était gravé son patronyme. Un nouveau SMS tinta sur son téléphone, expédié par l'infirmière à qui il avait laissé ses coordonnées. César le lut, le relut et le relut une troisième fois. Malgré la fatigue, son visage chiffonné s'illumina.

Très affaiblie mais volontaire, Hannah se sauva de sa chambre d'hôpital dans l'inattention du petit matin. Furtive, elle cherchait une cabine téléphonique. Sans bruit, elle se

glissa dans la salle déserte des infirmières qui faisaient leur tournée, décrocha vite l’appareil et composa un numéro canadien :

— Kiki… chuchota-t-elle.

— César est en route vers toi. Il sait qu’aujourd’hui, c’est votre jour. Sauve-toi pas. Fonce. Il ira au World Trade Center.

— Je vais lui faire une surprise…

Hannah désirait lui jouer un tour final avant de se glisser dans leurs jours partagés. Kiki trouva cette attention « incroyablement cute ». Hannah raccrocha sans avoir été repérée, subtilisa un manteau rouge posé sur un portemanteau et, enfoncée derrière son large col, se traîna hors de l’hôpital en pantoufles. L’avortement des espérances, elle n’y croyait plus.

Dans le hall de l’annexe du Presbyterian Hospital, Hannah frôla Arnaldo qui, dans sa blouse blanche impeccable, ne la vit pas. Elle crut que l’infirmière de la réception l’interpellait et allait lui barrer le passage ; mais non… elle appelait la dame à côté d’elle, une Mexicaine surchargée de diamants.

Hannah s’enfuit prestement et se mit à marcher en direction des Twin Towers. Elle prit alors conscience, en se voyant dans le reflet d’une vitrine, que le manteau qu’elle avait emprunté était rouge. Dans les poches, elle trouva un téléphone portable et une flopée de billets verts. Elle pénétra dans un magasin élégant.

Propulsé dans les rues de New York par le désir, César courait en direction du World Trade Center. Pour la première fois, il sentait que l'amour fou est un lieu sûr. Ils allaient naître à une vie plus étendue.

Hannah sortit joliment habillée du magasin distingué, tout de blanc vêtue ; elle ne voulait pas se rendre à leur rendez-vous mal attifée, ni enveloppée dans la couleur favorite de Sarah. Le rouge ne les concernait plus.

8 h 25 afficha l'horloge du hall du World Trade. César s'engouffra dans l'ascenseur pour se rendre au sommet de la tour nord. Le portier sans cou à qui Hannah avait parlé lorsqu'elle était venue pour rien le laissa passer. César jubilait. Sûr de la réciprocité de son désir, il était à nouveau une joie ostentatoire, un sourire.

Hannah fit de même à 8 h 27. Elle s'élança de toutes ses maigres forces dans l'ascenseur du World Trade Center. Hannah se jetait tête baissée vers la déflagration d'un baiser tant attendu. L'idée lui vint que faire l'amour est une façon très simple de dire des choses compliquées.

La montre de César indiquait 8 h 34 lorsqu'il atteignit le sommet de la tour nord. Il chercha Hannah partout et ne la trouva pas. Son téléphone sonna. Il répondit :

— Où es-tu ?

Hannah était campée tout en haut de la tour sud d'où elle l'apercevait. Elle le fit marcher, le laissa traverser la foule polyglotte, tout en le suivant depuis l'autre tour. Il devenait

fou. Elle lui avoua enfin où elle se trouvait exactement :

— Dans l'autre tour !

César regarda dans le vide, distingua Hannah dans la tour sud du World Trade et partit dans un large fou rire. Ce n'était pas elle qui venait de paraître, c'était son avenir. Hannah était enivrante, enfin disponible, belle comme sa vraie femme. Elle promit de lui faire chaque jour une surprise, de ne jamais être là où il l'attendrait. Ils auraient, c'était certain, une vie vouée à la joie légère, une existence gaie. Radieux, César répondit qu'il avait apporté avec lui les alliances de 1986.

— Acceptes-tu de m'épouser ? demanda-t-il doucement au téléphone, tout en fixant Hannah de l'autre côté de ce building qui défiait le vide.

Le cœur heureux, elle hurla oui dans le ciel.

Son cri répondait à son chuchotement, la confiance à leurs doutes anciens. Jamais femme et homme ne furent plus mariés que par cet échange aérien de consentements. César était sur le point d'arracher Hannah à ses hésitations pour l'offrir à la vie. Tous deux savaient que la passion est un cheval emballé qui gagne toujours la course.

A 8 h 46, sous le nez d'Hannah, un avion de ligne surgit dans Manhattan et percuta leurs destins. Sa masse métallique se projeta de plein fouet dans la tour nord du World Trade Center entre le 83e et le 99e étage. Surpris dans son extase, César mit quelques minutes à comprendre qu'il se trouvait bloqué au sommet par l'incendie qui déferlait

dans les escaliers et par les ascenseurs où s'engouffrait une vague de kérosène brûlant. Au téléphone, il cria à Hannah de ne pas bouger ; mais elle voulut le rejoindre, ne plus jamais le quitter.

Chancelante, Hannah décampa et prit l'ascenseur à 8 h 59, trois minutes exactement avant que la tour sud ne soit à son tour visée par un autre avion de ligne, à 9 h 02. Quand Hannah évacua enfin la tour sud, titubante, elle fut prise dans un mouvement de panique de la foule provoqué par le choc du deuxième avion. A bout d'énergie, elle fut renversée, bousculée, alors qu'Arnaldo sortait d'un taxi en blouse blanche. La jalousie surgissait. Il la vit à terre, fonça dans la foule et la ramassa.

Coincé tout en haut de la tour nord, César ne s'aperçut pas que ses alliances venaient de tomber par terre. Il essaya de se frayer un passage dans les escaliers enfumés, pleins d'obscurité et de voix chavirées, quand il prit conscience qu'il avait perdu les anneaux au milieu de la cohue. Ils ne se trouvaient plus dans la poche intérieure de sa veste. Bouleversé, il rebroussa chemin, se rua dans le chaos et retrouva par chance les alliances au sommet de la tour. Il serra les deux cercles d'or, les remit dans la solide boîte de métal. Le désespoir est un mot que les amoureux ne connaissent pas. Prisonnier d'une destinée américaine, César n'avait plus que quelques instants avant que s'éteignent ses élans. Mais il y voyait enfin clair. César savait que l'amour longue distance était possible dans cette

vie : la passion est un jardin rempli de mauvaises herbes sans doute, et de buissons mal taillés, mais un jardin toujours fertile où l'on peut récolter la plus grande jouissance de l'existence. Sa vocation n'est pas d'être une phrase interrompue. Même dans cette situation impensable, inaccessible aux drogues de l'optimisme, César y croyait.

Une heure et demie plus tard, Hannah se réveilla dans une chambre de l'annexe du New York Presbyterian Hospital, soignée par Martha. Certaines blessures provoquées par les coups de sabot de la biche s'étaient rouvertes ; mais Hannah n'avait plus qu'une plaie, celle du manque. Par la fenêtre de sa chambre d'hôpital, elle vit alors s'effondrer l'une après l'autre les Twin Towers du World Trade Center. Image excessive, incroyable. Elles se désintégrèrent en réduisant en poudre l'homme qu'elle aimait, foudroyant leur amour à portée de main. La scène était si peu plausible qu'Hannah n'entendit pas le vacarme de ce qui se produisait juste devant elle. La poussière envahit la baie vitrée et finit par effacer le réel, avant de le dissoudre.

37

Quatorze ans plus tard.

Par la fenêtre, le nouveau One World Trade Center et ses cinq cent quarante mètres d'altitude avaient pris la place des Twin Towers pilées. Prisonnière d'une maladie cérébrale qui la séparait du présent, Hannah contemplait son fils Léonard. Les yeux mouillés, elle l'appela « César » :

— C'est-tu possible que tu sois là, César ? Je m'suis tellement ennuyée de toi… Quand tu es loin, la vie n'a pas de sens.

Mille souvenirs dansaient dans sa tête. Hannah embrassa sa main et lui fit des compliments. Elle n'avait pas croisé un homme tel que lui depuis longtemps : ingénu, la surprenant toujours, n'imitant personne, même pas lui-même. A chaque mot, la passion d'Hannah éclatait, son admiration intacte s'épanouissait.

Arnaldo se trouvait dans l'embrasure de la porte. Il baissa les yeux et souffla à Léonard :

— Je t'ai toujours considéré comme mon fils…

Léonard comprit qu'il était le fils de cet amour sans fin, l'enfant de « juste une fois ». Par cette étreinte unique, volée lors d'une nuit pleine de désordres, Hannah lui avait donné l'enfant que Sarah lui avait refusé. Léonard avait donc en France, quelque part, un demi-frère nommé Raphaël. Hannah fixait les deux alliances qu'il tenait. Elle lui dit :

— Après l'effondrement des tours, dans la poussière des Twin Towers, des pompiers ont retrouvé ces alliances gravées, intactes dans une boîte de fer qui portait ton nom.

Tremblante, elle regardait Léonard et, croyant parler à César, lui murmura qu'elle n'imaginait pas qu'il reviendrait un jour la sauver de sa solitude, cette longue noyade. Troublante surimpression. Hannah avait tant espéré son César. Une neige épaisse étouffait les bruits citadins et maritimes de New York.

Hannah glissa l'alliance à son doigt ; puis elle recoiffa son fils afin qu'il ressemblât davantage à son père. Il avait hérité son sourire, sa virilité touchante. Chamboulé, Léonard sortit de la chambre. Arnaldo posa une main chaude sur son épaule. Dans sa confusion, Hannah demanda à Arnaldo comment il s'appelait. Elle avait oublié l'homme qui l'avait eue pour femme sans jamais posséder son cœur. Seul survivait celui des deux qui lui avait versé dans l'esprit le

goût des bêtises délicieuses. L'envol des nostalgies était là, dans la fournaise de ses sentiments inachevés. Avec César, l'amour n'avait pas été un appoint. Cet homme avait laissé un désir fou en elle, lui avait montré qu'il existait d'autres vies que celles prescrites par la pauvre raison.

Hannah repartit dans ses souvenirs, vers ce jour où un hydravion blanc s'était posé sur les brumes d'été de son lac québécois en manquant percuter son bateau. Ce matin de l'été 2001, encore enfermée dans des rêves étroits, elle ignorait que tout ce qui n'a pas l'odeur de la passion est sur un fond d'ennui. La tendresse, c'est de la fausse monnaie.

Remerciements

Merci à mes amis du lac dont, été après été, j'ai pillé amoureusement la langue en notant avec discrétion chacune de leurs tournures goûteuses : Elisabeth et Gérard Lebeuf (deux causeurs magnifiques), Marie Saint-Pierre et François Lalonde, Claude Huot et Monique Gagnon, André Nadeau et Louise Courey et bien sûr Caroline Theriault.

Merci tout particulièrement à mes tendres amis Maryse Latendresse et Jacques Duval, à la si sensible Christine Harvey et au fascinant Benoît Brière qui ont été mes intercesseurs avec cette langue québécoise qui ne cesse de naître et, surtout, de réinventer le bonheur de parler français.

Merci également à Annick Beaubien et Guy Crevier dont j'ai aimé chaparder les expressions franches et joyeuses en fin de soirée !

Et merci surtout au jubilatoire Jocelyn Huot qui a relu avec affection les dialogues québécois de ce roman, saupoudrant

ci et là les ultimes touches d'authenticité. « Beauceron » dans l'âme, conteur-né, ce parleur invétéré est un authentique romancier non pratiquant. Sa verve va droit au but. Elle m'a fait goûter plus encore le Québec. Qu'il en soit ici chaudement remercié !

L'ultime polissage des dialogues fut assuré par Jacques Duval, capable de sentir comment résonne un terme québécois dans une cervelle parisienne et comment est perçu le patois parisien par le grand peuple du Saint-Laurent ! Puis vint le tour de sa jolie Maryse Latendresse qui flaire comme personne les différents niveaux de langage de la Belle Province.

Au début, il y eut mes premières tournées promotionnelles au Québec, forcément distanciées ; puis vint la belle saison des affections grandissantes, des rires partagés, des emballements durables. La fin du rôle, le début des rencontres réelles. Ce pays de l'émotion est alors devenu ma seconde patrie, celle où je me recommence souvent. La société québécoise est un petit miracle sur un vaste territoire. Vive le Québec !

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Grasset

1 + 1 + 1…, essai.

Le Roman des Jardin, roman ; Livre de Poche n° 30772.

Chaque femme est un roman, roman ; Livre de Poche n° 31617.

Quinze ans après, roman ; Livre de Poche n° 31975.

Des gens très bien, roman ; Livre de Poche n° 32456.

Joyeux Noël, roman ; Livre de Poche n° 33168.

Mes trois zèbres, Guitry, de Gaulle et Casanova, essai.

Aux Éditions Gallimard

Bille en tête, roman (prix du Premier Roman 1986) ; Folio n° 1919.

Le Zèbre, roman (prix Femina 1988) ; Folio n° 2185.

Le Petit Sauvage, roman ; Folio n° 2652.

L'ÎLE DES GAUCHERS, roman ; Folio nº 2912.

LE ZUBIAL, roman ; Folio nº 3206.

AUTOBIOGRAPHIE D'UN AMOUR, roman ; Folio nº 3523.

MADEMOISELLE LIBERTÉ, roman ; Folio nº 3886.

LES COLORIÉS, roman ; Folio nº 4214.

Aux Éditions Flammarion

FANFAN, roman ; Folio nº 2373.

Photo de couverture : © Traveler-Fotolia.com

ISBN : 978-2-246-85170-7